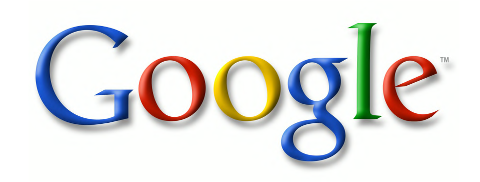
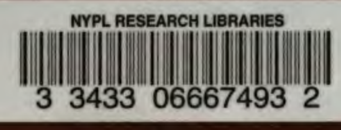
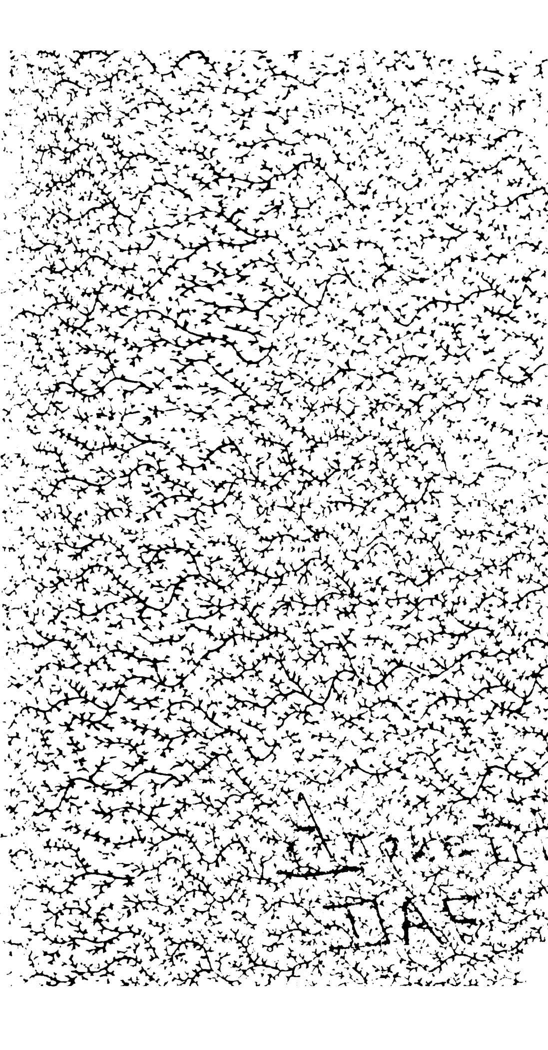


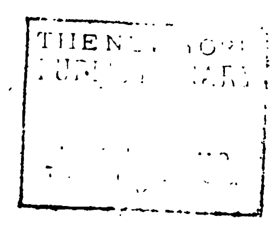

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06667493 2


SVAVITER FORTITER



HISTOIRE

DE FRANCE.



IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

HISTOIRE

DE FRANCE,

DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XVI;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

M D CCC XX.

esprit atteignit de si bonne heure sa maturité, qu'à l'âge où ordinairement l'on est à peine en état de recevoir les leçons de la sagesse, il se trouvoit capable de l'enseigner lui-même. Ce fut effectivement aux applaudissemens de tout le monde que, n'ayant encore que vingt ans, il professa dans l'abbaye de Saint-Jean à Sens, d'abord les belles-lettres, et ensuite la philosophie et la théologie, avec l'aplomb et la science qu'on eût pu exiger d'un homme de soixante ans, vieilli dans l'étude et dans le professorat.

Le temps qu'il pouvoit dérober à ce genre d'occupations, aussi attachant que respectable, il l'employoit à acquérir une connoissance approfondie de l'histoire; car il eut toujours un goût décidé pour cette partie la plus essentielle de la littérature, sans doute parce que, prêtant plus que toute autre à la réflexion, elle convenoit mieux à son esprit naturellement observateur. Bientôt on put juger des dispositions qu'il avoit à devenir lui-même historien: ayant été attaché, comme directeur, au séminaire de Reims, il publia l'histoire de cette ville. Cet ouvrage, dans lequel il paroît cependant qu'il eut un collaborateur nommé Félix de Lasalle, est rempli de recherches curieuses. Les vaines conjectures et les dissertations futiles en sont bannies; et il fit bien augurer de celui des deux auteurs auquel on l'attribua principalement. Celui-ci, dont la modestie ne fut jamais douteuse, sembloit lui-même en avoir une très-bonne opinion, et l'on rapporte qu'après avoir revu soigneusement dans sa vieillesse cette première production de ses veilles, il dit ingénument: *Je viens de lire l'histoire de Reims, comme si elle n'étoit pas de moi, et je ne crains pas de dire que c'est un bon ouvrage.*

Nommé, en 1759, prieur de l'abbaye de la Roë,

en Anjou, il fut peu de temps après envoyé en qualité de directeur au collége de Senlis. Cet établissement avoit, par différentes causes, perdu de son ancienne réputation : M. Anquetil vint à bout de le remettre sur un pied respectable. Veilles, travaux de tout genre, il n'épargna rien pour parvenir à ce but qu'il atteignit heureusement. Ce fut cependant au milieu des soins multipliés qu'exigeoit de lui la direction de ce collége, qu'il composa l'*Esprit de la Ligue*, celle de ses productions à laquelle il a dû le plus de celébrité. On remarque dans cet ouvrage une grande intention d'impartialité. En plaçant en tête la liste et l'analyse des livres et des factums écrits en sens contraire qu'il a consultés pour faire son travail, M. Anquetil nous donne la mesure de la fatigue et de la difficulté de cetravail. L'*Esprit de la Ligue* est regardé comme un des meilleurs morceaux d'histoire qui aient paru dans le siècle dernier, quoiqu'on lui reproche un peu de monotonie, et que l'on se plaigne que l'expression y manque souvent de vigueur.

Il donna bientôt l'*Intrigue du Cabinet, sous Henri IV, Louis XIII et la minorité de Louis XIV*. La foiblesse du coloris se fit encore plus vivement sentir dans ce livre, où le caractère et les operations du cardinal de Richelieu, eussent eu besoin d'être peints à grands traits et avec autant d'énergie que de sagacité. On reprocha au contraire à M. Anquetil d'avoir embarrassé et ralenti la marche de son ouvrage par des détails trop minutieux et de trop peu d'importance. Cependant on y retrouve dans quelques passages l'auteur de l'*Esprit de la Ligue*, reconnoissable surtout par sa bonne foi et son zèle à rechercher la vérité.

Après cet ouvrage parut celui que M. Anquetil intitula *Louis XIV, sa Cour et le Régent*. Ce

n'est, à proprement parler, qu'une espèce de centon, composé de fragmens de divers mémoires alors presque inconnus; ouvrage peu important, mais qu'on n'annonça point au public avec plus de prétention qu'il n'en méritoit.

La Vie du maréchal de Villars fut ensuite produite au jour; c'est un extrait fidèle et bien fait des mémoires de ce grand capitaine.

Ces différens ouvrages publiés successivement après l'*Esprit de la Ligue*, en étoient bien loin pour l'importance du sujet et la difficulté de la matière. Ils ont néanmoins aussi leur mérite, et l'on seroit d'autant moins fondé à les reprocher à la mémoire de leur auteur, qu'il ne descendit en les composant, du lieu élevé où il s'étoit d'abord placé, que pour employer le temps qu'auroient demandé de plus savantes compositions, aux œuvres les plus respectables. Devenu curé du Château-Renard, petite ville située à quatre lieues de Montargis, et aimant ses paysans comme chaque pasteur doit aimer ses paroissiens, le soin de les diriger, et de les soulager lorsqu'ils venoient à avoir besoin de secours, l'occupoit presqu'entièrement.

De Château-Renard ayant passé à la cure de la Villette qui lui laissoit plus de loisir, M. Anquetil entreprit de faire un extrait de la grande histoire universelle en cent vingt-cinq volumes. Son travail avançoit déjà, lorsque le 16 août 1793, il fut arrêté comme suspect, et enfermé à Saint-Lazare. Dans ces jours d'horreur où le mérite étoit un motif de proscription, un tel emprisonnement pouvoit livrer à de cruelles inquiétudes celui qui en devenoit l'objet. M. Anquetil montra cependant la plus grande sérénité, et sa tête resta même assez calme pour qu'il pût continuer son travail dans la prison. Son *Précis de l'Histoire universelle* parut

dans l'année 1797, en neuf volumes in-12. M. Anquetil avoit alors recouvré sa liberté, et étoit même devenu membre de l'institut national, destiné à remplacer l'ancienne académie françoise. L'ouvrage obtint un véritable succès, et eut assez rapidement trois éditions, ayant été augmenté de trois volumes dans les deux dernières.

Depuis quelques années M. Anquetil avoit éprouvé toutes sortes de pertes; le prix de son travail lui avoit même été enlevé par la faillite du libraire qui avoit fait l'acquisition du manuscrit: le ministre des relations extérieures vint à son secours en l'attachant aux archives de son ministère. Ce fut sans doute cet emploi qui lui suggéra l'idée de mettre au jour le livre intitulé *Motifs des Guerres et des Traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*: nous étions alors en 1798. En 1804 parut enfin l'ouvrage dont nous donnons en ce moment une troisième édition. M. Anquetil, membre de la légion d'honneur, étoit alors plus qu'octogénaire. On trouvera peu d'exemples d'un pareil travail dans un âge aussi avancé: mais il sembloit que l'auteur rajeunît dans ses dernières années; jamais on ne l'avoit vu si exact à suivre les exercices académiques, et on l'entendoit souvent parler comme un homme qui méditoit encore, dans sa profession, de longues et considérables entreprises. C'étoit à Château-Renard, dans cette ancienne cure où il avoit déployé tant de vertus, qu'il alloit chaque année, pendant quelques semaines, reposer son esprit et le délasser de ses travaux littéraires. La respectable épouse de l'ancien seigneur du pays, la fondatrice de la Charité maternelle, madame de Fougeret, y exerçoit envers lui les douceurs d'une affectueuse hospitalité. Les habitans le regardoient tous comme

leur ami, leur père, et là, en effet, il se trouvoit l'objet d'autant d'égards, d'autant de soins qu'au milieu de sa famille.

La mort, en frappant une tête bien chère, vint l'avertir, en 1805, que, suivant le cours ordinaire des choses humaines, il faudroit que bientôt aussi il payât son tribut à la nature : à cette époque il perdit son frère, M. *Anquetil Duperron*, savant distingué, auquel ses voyages dans l'Inde, ses recherches sur la langue et les institutions du pays, et sa traduction du *Zend-Avesta*, avoient depuis un grand nombre d'années ouvert les portes de l'académie des belles-lettres, et par suite celles de l'institut (1). La plus tendre amitié les avoit tou-

---

(1) Voici le tableau que M. Anquetil Duperron fait lui-même de sa vie, dans la Dédicace de son dernier ouvrage à ses chers Brachmanes.

« Ecoutez, leur dit-il, quelle est ma manière de vivre ; du lait, du fromage, le tout valant quatre sous de France, douzième d'une roupie indienne, et de l'eau de puits, voilà toute ma nourriture habituelle. Je vis sans feu, même en hiver ; je couche sans lit de plume et sans matelas ; je subsiste uniquement de mes travaux littéraires, sans revenu, sans place, sans traitement. Assez sain et vigoureux pour mon âge, et eu égard à mes anciennes fatigues, je n'ai ni femme, ni enfans, ni domestiques. Privé de ces biens, je suis en récompense exempt de leurs liens. Seul, absolument libre, je n'ai cependant point d'indifférence pour les hommes ; mais je me sens surtout une sincère affection pour les gens de probité. Dans cet état, faisant une rude guerre à mes sens, je triomphe des attraits du monde ou je les méprise, aspirant avec ardeur et des efforts continuels vers l'Être suprême et parfait. Peu éloigné du but, j'attends avec calme la dissolution de mon corps. »

(*Ce qui suit est extrait d'une Notice par M. Anquetil l'aîné, sur ce même frère.*)

« Ce qu'on appeloit au reste la rudesse de son caractère, et qui

jours unis : la mort ne les sépara pas long-temps. En vain M. Anquetil sembloit-il, par la vigueur et l'activité qu'il montroit encore, devoir survivre de beaucoup à ce frère chéri : au bout de dix-huit mois environ, il ressentit les atteintes du mal qui, en peu de jours, le mit au tombeau : c'étoit un érysipèle. Il en parloit comme d'une légère incommodité; mais ses médecins crurent de leur devoir de lui annoncer qu'ils y voyoient le symptôme d'une dissolution inévitable et prochaine. Il ne pouvoit d'abord croire à cet arrêt : il se prépara néanmoins à le subir en homme qui avoit toujours rempli ses devoirs; mais, de temps en temps, le genre même de sa mort paraissoit l'étonner et confondre toutes ses idées. *Mon ami,* dit-il à quelqu'un qui lui rendit visite dans ces derniers momens, *venez voir un homme qui meurt plein de vie.* Cependant les médecins n'avoient dit que trop vrai, et le 6 septembre 1806, M. Anquetil finit comme il avoit vécu, avec le calme et la résignation d'un sage : il étoit âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Sa réputation le laisse loin de Rollin; mais avec

---

se manifestoit souvent quand il se croyoit appelé à repousser quelque atteinte portée à la religion, à la vertu ou à la saine littérature, n'étoit qu'apparente; et, au rapport de ceux qui l'ont intimement connu, son âme étoit capable des affections les plus douces, affections qui acquéroient un nouveau prix de la franchise connue de son naturel, et de l'énergie de ses sentimens. Ce fut une de ces âmes fortes qui, s'élevant au-dessus, non des besoins factices du luxe et de la mollesse, mais des besoins les plus réels de la nature, se sont assuré cette indépendance qu'aucun hasard ne peut ravir ni altérer; et un homme vertueux auquel on ne peut reprocher que l'austère rigueur de ses principes et son imperturbable fermeté à suivre, sans aucun écart, la route qu'il s'étoit tracée. Né à Paris, le 7 décembre 1731, il y est mort le 18 janvier 1805. »

son *Histoire de France* et ses autres ouvrages historiques, son nom ira à la postérité, comme celui d'un homme de lettres qui a voulu et qui a su se rendre utile à son pays. Plus de prétention à être un grand auteur, eût peut-être fait de lui un écrivain plus éloquent et plus correct. Il est des passages où on le voit comme accablé sous le poids de ses recherches et des efforts qu'il fait pour débrouiller le chaos des différentes autorités : jaloux de contenter la curiosité de ses lecteurs plutôt que leur esprit, il songe à les instruire et non à les charmer, et souvent il sacrifie la beauté du style à l'exactitude de ses tableaux.

PRÉFACE

DE L'OUVRAGE,

PAR M. ANQUETIL.

Nous connoissons quatre principales histoires de France, qui viennent presque jusqu'à nos jours. Celle de *Scipion Dupleix*, continuée jusqu'à *Louis XIII* inclusivement. 6 vol. in-fol.

De *François de Mézeray*, jusques et compris *Louis XIII*. 3 gros vol. in-fol.

Du *père Daniel*, jésuite, jusques et compris *Louis XIII*. 17 vol. in-4°.

De *Vély* et continuateurs. 33 vol. in-12, qui ne viennent que jusqu'à la moitié du règne de *Charles IX*.

Aucun de ces ouvrages plus ou moins volumineux ne remplissoit le but que les auteurs s'étoient proposé. J'ai pensé que si l'on avoit une histoire complète, mais succincte, régulièrement distribuée par dates, qui présenteroit la suite des faits sans accessoires étrangers, assez étendue pour donner une idée juste des événemens, pas assez volumineuse pour épouvanter le lecteur et le rebuter, les jeunes gens l'ouvriroient volontiers et s'instruiroient, les vieillards la feuilleteroient par délassement et se souviendroient; deux avantages qui rendroient la connoissance de notre histoire plus familière.

Je me suis déjà exercé dans ce travail en réduisant, sous le titre de *Précis, l'Histoire universelle*, de 125 vol. in-8°, en 12 vol. in-12.

Observant donc que par l'*Esprit de*

la ligue.... *l'Intrigue du cabinet et la fronde*.... *Louis XIV, sa cour et le régent*..... par le règne de *Louis XIV* et celui de *Louis XVI*, que j'ai plus qu'esquissés pour compléter le Précis de l'histoire universelle, j'avois déjà fini une partie considérable de notre histoire, j'ai imaginé de la reprendre depuis nos premiers siècles jusqu'à la *ligue*; ce qui formeroit un total jusqu'à nos jours. Dans cette idée j'ai entrepris ce nouvel ouvrage avec toute l'ardeur d'un homme pressé par l'âge, et qui veut finir.

J'ai adopté pour guides les quatre historiens généraux, *Dupleix*, *Mézeray*, *Daniel* et *Vély*. Ensuite, quand j'ai eu à traiter un sujet, j'ai examiné lequel des quatre l'a le mieux présenté; j'ai pris son récit pour base du mien, puis j'ai ajouté,

d'après les trois autres, ce que j'ai cru manquer à la narration du préféré. Quand la contrariété de leurs opinions m'a offert des doutes, j'ai tâché de les éclaircir en consultant les auteurs particuliers qui ont écrit sur le fait mis en problème. Lorsque les autorités m'ont manqué, j'ai laissé la certitude en souffrance, sans rien décider. Ainsi, quand on verra une chose affirmée, on peut la regarder comme hors de doute, et si on veut vérifier les preuves par lesquelles je me suis déterminé, on les trouvera dans l'un de mes quatre guides, dont le préféré sera quelquefois cité en note.

J'ai aussi recouru aux auteurs contemporains, tels que *Froissard*, *Dubellay*, *Comines*, *Montluc* et semblables, dont le style naïf et énergique m'a toujours singulièrement plu. En général, je puis

dire que je n'ai jamais négligé les moindres écrits sur l'histoire de France, quand j'ai pu me les procurer.

Quant à la chronologie, j'ai suivi l'*Art de vérifier les dates*, sans être trop scrupuleux sur l'année précise d'un événement, non plus que sur la position et la distance des lieux. Pour un ouvrage comme le mien, il m'a paru suffisant que l'on pût savoir à peu près le temps et le lieu où l'on est, à moins que la nature même du fait n'exige la connoissance indubitable de l'époque et du local : alors je n'ai pas manqué de fixer l'un et l'autre.

Cet ouvrage est mon adieu au public, le fruit d'une longue vie passée tout entière loin des grandes villes, au milieu des gens de la campagne, les enseignant, les conseillant, veillant sur leurs mœurs. Ces douces habitudes, jointes aux charmes de

la littérature, ont fait luire pour moi des jours dont la tourmente révolutionnaire n'a que foiblement altéré la sérénité.

ANQUETIL,

Membre de l'Institut et de la légion d'honneur.

HISTOIRE

DE FRANCE.

L'HISTOIRE de la France ou des peuples qui ont occupé son territoire depuis les temps les plus reculés, dont il nous reste quelques notions à peu près certaines, jusqu'à la mort de Louis XVI, offre un espace de près de vingt-quatre siècles, qui se partage naturellement en quatre grandes périodes.

La première, d'un peu plus de mille ans, embrasse toute l'histoire des Gaules, depuis les premières émigrations constantes de ses habitans, l'an 600 avant J. C., jusqu'à l'établissement des Francs sur leur territoire, l'an 420 de l'ère vulgaire.

La seconde, de 420 à 752, comprend l'histoire de la première race des rois françois, dits Mérovingiens, du nom de Mérovée, le troisième d'entre eux.

La troisième, de 752 à 987, renferme l'histoire de la seconde race, dite des Carlovingiens, ainsi nommée de Charlemagne ou Charles-le-Grand, qui en fut le second roi.

La quatrième période enfin, de 987 à 1793, offre l'histoire des rois de la troisième race, dite des Capétiens, du surnom de Hugues Capet, le premier roi de cette dernière race.

GAULOIS.

DE L'AN 600 AVANT J. C. A L'AN 420 DE L'ÈRE VULGAIRE.

Pour aider à la classification des faits, l'histoire des Gaulois sera divisée en quatre paragraphes.

§. I. Des Gaulois en général, et de leurs mœurs.

§. II. De l'an 600 à l'an 50 avant J. C. Histoire des Gaules depuis les premières émigrations gauloises, connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules César.

§. III. De l'an 50 avant J. C. à l'an 260 de J. C. Histoire des Gaules depuis l'achèvement de la conquête du pays par Jules César, jusqu'aux premières incursions qu'y tentèrent les Francs.

§. IV. De l'an 260 à l'an 420 de JC. Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent sous Pharamond, leur premier roi.

§. I.

Des Gaulois en général, et de leurs mœurs.

On nomme les Gaules le pays compris entre l'Océan britannique au nord ; le Rhin, la grande Germanie, une partie des Alpes avec l'Italie, à l'orient ; la mer Méditerranée, les Pyrénées et l'Espagne, au midi ; le grand Océan, à l'occident. Les Francs, qui s'incorporèrent aux Gaulois, ont occupé plus ou moins d'espace dans cette étendue, selon les temps et les circonstances, et ont fait prendre à leur empire le nom de France *.

Les auteurs qui ont écrit sur les siècles reculés nous représentent ce pays, comme tous ceux qui sortent des mains de la nature, couvert de forêts, imbibé d'eaux stagnantes, traversé par des rivières embarrassées de rocs tombés dans leurs lits et d'arbres arrachés à leurs rives, sillonné par des torrens et des ravines profondes, refroidi par d'épais brouillards, et parsemé de loin en loin de cabanes mêlées aux repaires des bêtes féroces, qui disputoient aux hommes les animaux timides dont ils faisoient à l'envi leur nourriture.

* Marcel, vol. II.

L'industrie, provoquée par les besoins, éclaircit les forêts, ouvrit à l'air une circulation libre qui dessécha les marais et apporta la salubrité, suspendit les vignes sur le penchant des coteaux, fit ondoyer les épis dans les plaines, creusa un tronc d'arbre, qui porta l'homme auprès de l'homme dont il étoit séparé par le fleuve, et réunit des familles qui formèrent des peuplades.

L'appât d'un lieu commode pour l'apport et l'échange des denrées, pour leur sûreté contre l'avidité entreprenante, pour la communication des lumières et des avantages journaliers de la société, y appela des habitans et les fit multiplier. Les villes se bâtirent et s'entourèrent de murailles. Il s'y établit des gouvernemens civils ou militaires; les villes voisines s'allièrent pour la défense ou pour l'agrandissement de leurs cantons. Cette histoire de tous les peuples fut aussi celle des Gaulois; mais bientôt elle prit un caractère particulier, par les nombreux essaims de guerriers qui sortoient du sein de cette nation, et qui portèrent, pendant plusieurs siècles, la réputation des Gaulois chez tous les peuples connus. Les événemens qui ont accompagné ces invasions, et ceux qui ont ensuite fait passer les Gaulois sous la domination successive des Romains et des Francs, méritent d'être racontés, du moins briève-

ment, et doivent servir de préliminaires à l'histoire des François.

S'il y a eu des habitans indigènes dans les Gaules, ce qu'on ne peut nier ni affirmer, il n'en est resté aucun vestige. Des historiens tirent les Gaulois de la Germanie, peuplée elle-même par les Celtes, enfans d'un petit-fils de Noé nommé Gomer, qui de l'Orient étendit sa postérité dans le Nord.

Ces Germains filtrèrent, pour ainsi dire, dans les Gaules, comme de petits ruisseaux qui s'extravasent d'un grand amas d'eau par filets; vient ensuite le flot qui inonde tout. On les voit conquérans, par conséquent en corps de nation dès le quatrième siècle avant notre ère commune, à peu près vers le temps où Rome sortoit à peine de la classe des bourgades.

Leur langue, conservée, dit-on, dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, étoit la celtique, qui passe pour la mère de celles qui se sont parlées et se parlent encore en Europe; leur religion, le polythéisme, accompagné de pratiques superstitieuses et barbares, dont les druides, leurs prêtres, étoient les dépositaires et les propagateurs, s'ils n'en étoient pas les inventeurs intéressés.

Les érudits ont travaillé à faire des druides un ordre religieux *. A force de recherches,

* Cæsar, de bell. Gall. lib. VIII.

en ramassant des indications éparses, et en les faisant concorder par leurs commentaires, ils ont trouvé qu'ils avoient une hiérarchie, dans laquelle on distinguoit particulièrement les druides proprement dits, les eubages et les bardes, c'est-à-dire, les prêtres, les devins et les poëtes. Ils ont reconnu encore une police, une subordination graduée, un enseignement entre eux, et des écoles pour l'instruction des peuples. Chartres, Autun, Marseille et Toulouse étoient les principaux de leurs colléges. Ces mêmes érudits les font venir d'Angleterre, mais sans pouvoir marquer certainement l'époque et l'occasion de cette mission.

Sous les noms de Thor ou Tharamis, de Teutatès, de Belenos et d'Hésus, que les druides exposoient à la vénération des peuples, les Gaulois adoroient les mêmes dieux que révéroient les Romains sous les noms de Jupiter, souverain recteur du monde; Mercure, guide des voyageurs; Apollon, père de la médecine; et Mars, dieu des batailles : mais ce ne fut qu'après que leurs vainqueurs eurent acquis quelque empire dans les Gaules, qu'ils élevèrent à leurs dieux des temples, en adoptant les noms et les attributs des divinités romaines. Jusqu'alors les forêts avoient été leurs uniques sanctuaires, et c'étoit sous la figure d'une épée que Mars ou Hésus y rece-

voit leurs hommages. Sans doute ils avoient reçu des Perses, par leur communication avec l'Asie, le dieu Mitra, emblème du soleil. Ils l'ornoient des deux sexes, peut-être pour lui associer la lune. L'Egypte leur avoit fait connoître Isis, qu'ils représentoient couverte de mamelles, à l'imitation des statues de Cérès, mère de la fécondité.

Ogmius ou l'Hercule gaulois est célèbre. Sa force étoit bien différente de celle de l'Hercule grec : celle-ci étoit toute physique, l'autre toute morale *. C'étoit un homme peu robuste, qu'on reconnoissoit cependant pour Hercule à sa peau de lion et à sa massue. Il étoit entouré de peuples qu'il haranguoit. De sa bouche sortoient des chaînes qui atteignoient chacun des auditeurs, les lioient et les entraînoient sans qu'il parût ni contrainte ni répugnance de leur part : emblême expressif de la puissance de l'éloquence.

Au-dessus de tous ces dieux, les druides plaçoient un esprit souverain qui se répandoit par tout l'univers ; mais ils ne mettoient pas cette doctrine par écrit, de peur qu'on ne la profanât. Ils croyoient aussi à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose ; et, très-persuadés de l'existence d'une autre vie, il leur arrivoit quelquefois de prêter à un modique intérêt, à condition qu'on leur rendroit après

* Lucien.

leur résurrection la somme qu'ils eussent pu exiger légitimement dès cette vie.

Le culte, qu'on pourroit appeler la théologie du peuple, étoit scrupuleusement soigné par les druides *. Originairement habitans des forêts, ils montroient et provoquoient beaucoup de vénération pour le chêne; ils mettoient une attention religieuse à choisir le plus beau de ceux qui les environnoient pour en faire l'objet ou l'instrument de leur culte; ils attachoient à ses branches les noms des principaux dieux, et construisoient autour de son tronc un autel, devant lequel ils se prosternoient : d'où est venue l'opinion qu'ils l'adoroient.

La recherche du gui, plante parasite qui croît sur les arbres, étoit une fête nationale. Prêtres et peuple se répandoient dans la forêt pour le chercher : l'avoit-on trouvé, on éclatoit en cris de joie, on chantoit des cantiques. Le chef des druides, personnage considérable dans la nation, approchoit respectueusement de l'arbre, détachoit le gui avec une serpette d'or, et le laissoit tomber sur une nappe neuve de lin, qui ne servoit plus à aucun autre usage. La plante desséchée étoit mise en poudre, et distribuée aux dévots comme un antidote sûr contre les maladies et les maléfices. La cérémonie étoit annoncée par cette formule, *au*

* Marcel, t. I, p. 3.

gui l'an neuf, qui étoit criée solennellement; ce qui fait croire que la fête étoit destinée à annoncer le commencement de l'année, époque qui a toujours été accompagnée d'allégresse chez tous les peuples. Les druides recueilloient aussi, pieds nus, et en rampant, certaines herbes auxquelles ils attribuoient des propriétés surnaturelles, et qu'il falloit arracher et non pas couper.

Leur religion n'étoit pas sans sacrifices. Ils immoloient des taureaux, et même des hommes *. De leur sang, reçu dans des coupes, ils arrosoient les branches des arbres, et en rougissoient le tronc : de sorte qu'on ne peut se figurer sans horreur ces ténébreux bocages, où l'on n'arrivoit que par des sentiers tortueux. Là se voyoient des ossemens amoncelés et des cadavres épars entre les arbres teints de sang. L'affreux silence de ces sanctuaires de barbarie n'étoit interrompu que par les croassemens des corbeaux ou les gémissemens des victimes. Le druide, comme s'il eût été impassible, sans être distrait par les cris aigus de la douleur, contemploit tranquillement le malheureux qu'il venoit de percer, le laissoit expirer lentement, observoit attentivement sa chute, ses mouvemens, ses palpitations, avant-courrières de la mort, et la manière dont le sang cou-

* Marcel, t. I, p. 5, 15, 54.

loit, afin d'en tirer des conjectures pour prédire l'avenir.

On reproche encore aux druides une cruauté qui pouvoit avoir pour principe une basse flatterie *. Quand un grand étoit dangereusement malade, ils élevoient des statues colossales d'osier, dont les membres étoient remplis d'esclaves ou de criminels qu'on brûloit vifs. Pendant cette affreuse exécution, les druides imploroient pour le malade le secours des dieux, persuadés que ces holocaustes leur étoient fort agréables. On ne sait s'ils présidoient aux massacres d'hommes qui accompagnoient les funérailles des grands. César dit qu'il n'y avoit pas long-temps que cette horrible barbarie avoit cessé quand il vint dans les Gaules. Les druides étoient encore investis du pouvoir judiciaire. Non-seulement ils jugeoient les procès entre particuliers, mais les contestations mêmes qui s'élevoient entre les cités. Leur tribunal étoit établi dans le pays Chartrain, où ils tenoient tous les ans une assemblée. Ceux qu'ils condamnoient, s'ils ne se soumettoient pas à la sentence, étoient déclarés impies, espèce d'excommunication qui les exposoit au mépris et à l'indignation générale; de sorte qu'on fuyoit même leur rencontre.

Les druides n'étoient pas étrangers aux af-

* Marcel, t. I, p. 17.

faires d'état ; ils assistoient aux conseils de guerre, et donnoient sur le gouvernement leur avis, qui étoit ordinairement respecté *. On remarque qu'ils vivoient en bonne intelligence avec les riches et les puissans, auxquels ils se rendoient utiles en instruisant leurs enfans. Les druidesses, société de femmes qui se vouoient à la virginité, élevoient les filles. Elles se prétendoient fées, et, comme telles, douées du talent de deviner et de prédire l'avenir, et même de la puissance d'opérer des prodiges et d'exciter des tempêtes. Ainsi l'ordre des druides, si c'en étoit un, tenoit les deux sexes sous son empire, et les dominoit par la religion, le plus fort levier qui puisse remuer les hommes. A compter depuis le moment où on les voit en crédit, environ six cents ans avant J. C., jusqu'à celui où ils prolongèrent leur existence, malgré leur destruction prononcée par l'empereur Claude, au milieu du premier siècle, ils paroissent avoir duré plus de huit cents ans. La conquête des Romains ébranla leur puissance. Elle commença à être attaquée par les ordonnances d'Auguste, de Tibère, de Claude et de Néron même, pour l'abolition des sacrifices humains. Elles eurent d'ailleurs assez peu de succès, puisqu'on trouve encore des vestiges de cet affreux usage au temps de Sévère, d'Aurélien

* Marcel, t. I, p. 19, 51.

et de Dioclétien. L'introduction du christianisme dans les Gaules fut seule capable d'anéantir ce culte barbare, et de faire tomber dans l'oubli les ministres de ses rits sanguinaires. S'il en faut croire quelques auteurs, les druides se perpétuèrent encore au-delà, et jusqu'au temps de Charlemagne; mais alors leurs prétentions se bornoient au métier de bardes ou d'inspirés.

Si de quelques traits particuliers on peut déduire le caractère général d'une nation, nous dirons que les Gaulois étoient vifs, emportés, audacieux, colères, toujours prêts à frapper, surtout en présence de leurs femmes, qui se mêloient volontiers de leurs querelles, et qui ne redoutoient pas plus le combat que leurs maris *. Ils se piquoient de franchise et de générosité, et punissoient le mensonge et la supercherie. Ils étoient fort avides de nouvelles, et attendoient dans les places et sur les chemins les voyageurs pour en demander. L'excessive curiosité les rendoit excessivement crédules.

Les deux sexes se paroient de chaînes, colliers, bracelets, bagues et ceintures d'or. Ils fabriquoient eux-mêmes ces ornemens, ainsi que les étoffes de lin et de laine, brochées d'or et d'argent, qui leur servoient de vêtemens; les hommes les portoient courts,

* Marcel, t. II, p. 51.

ceux des femmes étoient longs. Les filles choisissoient librement leur mari, dans un repas auquel les pères invitoient les jeunes gens qui pouvoient prétendre à leur alliance. Elles marquoient leur inclination en présentant à laver à celui qu'elles préféroient; on exigeoit, quand cela se pouvoit, que les conjoints apportassent autant l'un que l'autre en mariage, et les fruits provenant de la communauté restoient en totalité au survivant.

Les hommes avoient droit de vie et de mort sur leurs femmes et leurs enfans. Ceux-ci n'accompagnoient leur père en public que quand ils étoient en état de porter les armes. Un époux vouloit-il s'assurer de la fidélité de sa femme, il mettoit l'enfant dont elle venoit d'accoucher dans un bouclier, qu'il abandonnoit au courant d'un fleuve. Les eaux devoient engloutir le bâtard, et au contraire porter doucement le fils légitime à sa mère, qui l'attendoit sur le bord.

Le gouvernement étoit fédératif. Une foule de petits états indépendans, où prévaloit l'aristocratie, se réunissoient chaque année à l'effet d'élire un magistrat suprême pour la police intérieure, et un général pour les conduire à la guerre. L'histoire a conservé les noms de quelques-uns de ces chefs qui menoient les Gaulois à la victoire. On connoît

aussi les principales cités d'où sont sorties ces phalanges redoutables qui ont fait plus d'une fois trembler les Romains et ont rendu des peuples, séparés par de grands espaces, témoins et tributaires de leur valeur. On compte entre elles les Séquanois, les Beauvoisins, les Rémois, les Artésiens, les Bretons ou Armoriques, les Parisiens, les Berruyers, les Auvergnats, et une foule d'autres. Tous ces peuples étoient compris sous trois grandes divisions : les Belges, au nord de la Marne; les Aquitains, au sud de la Garonne; les Celtes ou Gaulois proprement dits, au centre de la Gaule, entre ces deux rivières. Il seroit difficile de décider quel étoit le gouvernement intérieur de chacune de ces cités. Les unes portoient le nom de républiques, régies ou par le peuple, ou par un certain nombre de citoyens, les meilleurs ou les plus riches; d'autres avoient des princes, quelques-unes des rois. Ces cités, composées d'hommes remuans, avoient souvent avec leurs voisines des querelles qui dégénéroient en guerres : de sorte que la Gaule entière étoit toujours en armes; ce qui explique comment ces braves cohortes, déjà accoutumées aux combats, lancées hors de leur pays, faisoient des progrès si rapides et si étonnans. Les citoyens d'un canton ne se mêloient pas à ceux d'un autre, même dans les armées. Ils restoient

chacun sous leur chef; mais, dans les grandes expéditions, ils se choisissoient un général, auquel tous obéissoient.

Le souverain magistrat ne devoit sortir de la ville, pendant la durée de sa charge, que pour des affaires qui regardoient l'état; deux personnes de la même famille ne pouvoient siéger au sénat ensemble. Il n'étoit permis de s'entretenir des affaires d'état que dans le conseil. Les hommes y venoient tout armés et prêts à combattre. Les femmes y étoient admises et donnoient leur avis. Le président faisoit couper un morceau du manteau de celui qui arrivoit trop tard.

La chasse étoit leur principal amusement : c'est, comme on sait, l'image de la guerre, surtout quand elle a pour objet les bêtes féroces. Elles ont dû être communes dans les Gaules, jusqu'au temps où la culture a détruit leurs repaires. Alors la population s'accrut; alors aussi commencèrent les émigrations armées. Les premières excursions se firent dans les pays méridionaux, qui étoient enrichis de tout le luxe des arts. Le butin que les guerriers en rapportèrent fit naître et perpétua le goût des expéditions militaires.

Tout Gaulois naissoit soldat. Ni âge ni condition n'exemptoit d'aller à la guerre : s'y rendre impropre par des mutilations volontaires, comme ont fait des Romains, auroit

été un déshonneur et une infamie punissable. A l'appel du tambour, au son de la trompette, les jeunes guerriers abandonnoient les humbles demeures de leurs pères, et les champs qu'ils commençoient à cultiver, pour aller fonder des colonies dans des contrées qu'on leur représentoit plus favorisées des dons de la nature, et dont leur imagination, exaltée par des rapports insidieux, leur exagéroit les délices.

Ils combattoient à pied, excelloient surtout à cheval, et sur des chariots armés de faux. Leur ordre de bataille étoit confus, et leur tactique peu savante; mais le courage y suppléoit. Il y avoit entre eux une alliance militaire, semblable à ce qu'on raconte du bataillon sacré des Thébains. Des compagnons d'armes, saisis d'une espèce d'enthousiasme, se promettoient, par serment, de partager ensemble les biens et les maux de la vie, et de ne jamais s'abandonner. Ils combattoient à côté les uns des autres. Chacun songeoit plus à défendre la vie de son ami que la sienne propre, et il n'y a pas d'exemple, dit César *, qu'un ami ait daigné survivre à celui dont une mort glorieuse l'avoit séparé.

Leurs armes étoient la hache, l'épée, la

* *Neque adhuc hominum memoriâ repertus est quisquam, qui, eo interfecto cujus se amicitiæ devovisset, mori recusaret.* De Bell. gall. lib. III.

flèche. Ils excelloient à tirer de l'arc. Ils avoient une cavalérie pesante et une légère. Dans la première, couverte de fer, le cavalier étoit escorté de deux piétons qui l'aidoient à se relever s'il étoit désarçonné. Il coupoit la tête de l'ennemi vaincu, et l'attachoit aux crins de son cheval. De retour dans ses foyers, il l'embaumoit et la gardoit précieusement comme un monument de sa victoire. Ils élevoient aussi des trophées publics auxquels ils suspendoient les armes et autres dépouilles de leurs ennemis. Une fausse idée du courage les empêchoit de fortifier leurs camps, comme si cette précaution eût été un signe de crainte. Ils poussoient la prévention jusqu'à ne vouloir pas fuir d'une maison qui s'écrouloit, de peur de passer pour timides.

Ils juroient sur leurs étendards; ne les pas défendre, ou abandonner leurs chefs, étoit une infamie, que sans doute on ne laissoit pas sans châtiment. Les peines militaires étoient sévères, si l'on en croit César. Il raconte que Vercingetorix, proclamé roi par les Auvergnats, et déclaré général par toutes les Gaules, faisoit couper une oreille ou crever un œil pour les moindres fautes, et punissoit les plus graves par le feu *.

Il est sorti des Gaules, en différens temps, des armées de cent et deux cent mille

* Cæsar, de Bello gallico, lib. VII.

hommes. Les unes ont formé des colonies permanentes; les autres ont disparu comme des torrens qui se perdent dans les gouffres qu'ils se sont creusés. Ces irruptions se sont portées vers le nord, comme vers le midi. Il y a une chose à remarquer sur les irruptions vers le nord : c'est que les Gaulois qui les opéroient étoient originairement Germains, comme nous l'avons dit, et qu'ainsi ils retournoient véritablement dans leur pays natal ; avec cette différence seulement qu'ils en étoient sortis pacifiquement, et comme furtivement, au lieu qu'ils y rentroient hostilement et avec fracas.

Des géographes ont trouvé au-delà du Rhin, dans l'Helvétie, et jusque dans la Bohème, des cités et des cantons qui portent des noms de quelques peuplades des Gaules*. Cette découverte autorise à douter si les Germains, quand ils s'introduisirent dans les Gaules, donnèrent aux lieux qu'ils venoient occuper des noms connus dans leur première patrie ; ou si, retournés en Germanie, ils appelèrent les lieux qu'ils envahissoient comme ceux qu'ils abandonnoient dans les Gaules, afin de conserver dans la patrie primitive où ils revenoient le précieux souvenir de lieux qui leur avoient été chers dans la patrie adoptive qu'ils quittoient : il suit de là que

* Mézeray, t. I, p. 4.

le temps de ces flux et reflux de Germanie en Gaule, et de Gaule en Germanie, s'il y en a eu, est incertain. Laissant donc aux érudits de profession à lever le voile qui couvre ces ténèbres ; nous allons passer à des expéditions plus avérées.

§. II.

DE L'AN 600 À L'AN 50 AVANT J. C.

Histoire des Gaules depuis les premières émigrations gauloises, connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules César.

S'il en faut croire aux recherches savantes d'un historien très-grave, on trouve, dès l'an 1580 avant J. C., et au temps même de la fondation d'Athènes par l'Égyptien Cécrops, des notions plus ou moins exactes sur les habitans de la Gaule *. A cette époque, selon lui, vivoit Ogmius, l'Hercule gaulois, dont les exploits auroient porté des colonies celtiques ou gauloises, d'une part au-delà des Pyrénées, où le nom de Celtibériens semble en faire foi, et d'une autre part au-delà des Alpes. Indépendamment des Gau-

* D. Mart. Bouquet, Hist. des Gaulois.

lois qu'il laissa dans ces dernières montagnes, et qui en prirent le surnom d'Inalpins, et des Ibères, qu'il conduisit d'Espagne en Italie, et qui, cotoyant toujours les bords de la mer, gagnèrent insensiblement l'Étrurie, le Latium, la Campanie et l'OEnotrie (la Calabre), d'où ils passèrent en Sicile, où ils se fixèrent; Ogmius, suivant cet auteur, établit encore les Insubriens au nord du Pô; les Ombriens, au midi du même fleuve; les Vénètes, au fond du golfe Adriatique; les Aborigènes, dans les campagnes qu'arrose le Tibre; les Sicules, sur le territoire où depuis fut bâtie Rome; les Volces ou Volsques, sur la rive droite du Liris (le Garigliau), et d'autres enfin, jusque dans les contrées méridionales qui reçurent depuis le nom de grande Grèce. Quoi qu'il en soit, le nom de Port-d'Hercule, qui fut long-temps celui de la ville de Monaco, située à la limite des Gaules et de l'Italie, fut pour toute l'antiquité une preuve irrécusable de cette tradition.

[600] Nous devons à Tite-Live et à Justin de nous avoir transmis la mémoire d'expéditions celtiques plus certaines, mais aussi plus rapprochées *. Au temps de Tarquin-l'Ancien, suivant le premier, Ambigat, roi des Bituriges (des Berruyers), étendoit sa domination sur toute la Celtique. Devenu vieux et

* Tite-Live, liv. V, c. 34. Justin, liv. xx, c. 5.

ne pouvant que difficilement suffire aux soins multipliés qu'exigeoit de lui une population nombreuse et inquiète, il avisa aux moyens de la réduire par l'établissement de quelques colonies éloignées. Dans cette vue, il rassembla, sous la conduite de ses neveux Sigovèse et Bellovèse, une multitude d'hommes actifs et aventureux, et en forma deux armées considérables. Le sort conduisit Sigovèse en Germanie, vers la forêt Hercinienne (la forêt Noire), qui, liée alors à d'autres forêts entre le Rhin et la Bohême, offroit une profondeur de soixante jours de marche, sur neuf de largeur. A la tête des Tectosages (des Toulousains) et des Boïens de la Garonne (du pays de Buch), Sigovèse osa s'enfoncer dans son épaisseur, et, par le gain de quelques batailles, il parvint à s'établir en Bohême, dont le nom signifie demeure des Boïens. Leurs descendans, chassés, au temps d'Auguste, par Maroboduus, roi des Marcomans, peuple qui habitoit au nord des sources du Danube, et qui fuyoit lui-même la proximité dangereuse des Romains, se retirèrent entre l'OEnus et l'Isara (l'Inn et l'Iser), et donnèrent encore leur nom au pays des Boïariens ou des Bavarois, où ils avoient déjà des établissemens, et où ils se fixèrent.

Pour Bellovèse, des augures plus favorables le dirigèrent vers les campagnes riantes et

fertiles de l'Italie. Il menoit à sa suite tout ce qu'il avoit pu lever parmi les Berruyers, les Arvernes (Auvergnats), les Éduens (Autunois), les Ambares (habitans du Charolais), les Aulerques brannovices (du Mâconnois), et les Carnutes (du pays Chartrain). A leur tête, il s'approcha des Alpes, qu'il longea jusqu'à la mer, à l'effet d'y reconnoître quelque passage, et il se détermina à franchir ces hauteurs par les Alpes dites depuis Cottiennes, et aujourd'hui le mont Genèvre. A la descente des monts, il s'avance dans l'Insubrie, contrée au nord du Pô, où coulent le Tésin et l'Adda, et dont le nom étoit aussi celui d'un canton de la Gaule, limitrophe des Éduens. Bellovèse s'y fixa et y fonda Milan entre les deux rivières. Depuis il aida Élitovius, chef d'une colonie de Cénomans (de Manceaux), à former, un peu plus à l'est, un établissement auquel Bresse et Vérone durent la naissance. Quelque temps après, d'autres peuplades celtiques, dont le nom seul est connu, les Lèves et les Anamanes, s'établirent au midi du Pô; et enfin les Lingons (ceux de Langres), unis à des Boïens, peuples voisins de l'Helvétie, mais dont la position est incertaine, pénétrèrent au nord par les Alpes Pennines (le grand Saint-Bernard), et trouvant tout le territoire occupé tant en-deçà qu'au-delà du Pô, allèrent se fixer sur la droite

de son embouchure, vers les confins de l'Ombrie. On distingua dès lors deux sortes de Gaules par rapport à Rome, la Transalpine et la Cisalpine ; et cette dernière fut encore nommée Cispadane ou Transpadane, suivant la situation de ses diverses parties à l'égard du Pô.

[599] Tite-Live rapporte à l'époque même de la première excursion des Gaulois en Italie la fondation de Marseille par des habitans de Phocée, ville maritime d'Ionie, à peu de distance de Smyrne *. Il raconte que les Gaulois, parvenus au pied des Alpes et aux bords de la mer, rencontrant ces étrangers qui venoient de si loin à la recherche d'une nouvelle patrie, touchés de la conformité de leur situation avec la leur propre, se portèrent par sympathie à les aider dans leur établissement au pays des Saliens. Suivant Solin, historien du premier siècle de notre ère, cette fondation de Marseille est de la première année de la 45e Olympiade, c'est-à-dire de l'an 599 avant J. C. Ainsi elle est antérieure d'environ soixant ans à la ruine même de Phocée, par Harpage, général de Cyrus, lors de l'expédition de ce satrape contre les colonies grecques de l'Asie, pendant l'intervalle qui s'écoula entre la défaite de Crésus, roi de Lydie, par Cyrus, et la prise de Babylone par le

* Solin, Polyhistor. Hérodote, l. I, c. 164.

même conquérant. Les Phocéens, se refusant alors à subir le joug des Mèdes, abandonnèrent leur ville, et allèrent se réfugier d'abord dans l'île de Cyrne ou de Corse, où vingt ans auparavant ils avoient fondé Alalie, et ensuite dans l'OEnotrie (la Calabre), où ils fondèrent Hyèle. Cette double expédition des Phocéens a été une cause d'erreur pour plusieurs écrivains, qui ont pris l'époque même de la ruine de Phocée pour celle de la fondation de Marseille. Si, au reste, il est fait ici mention de cette méprise, c'est bien moins pour relever une erreur assez indifférente que pour donner une date historique à la première notion certaine que nous ayons de nos ancêtres. En effet, le nom de Cyrus qui se rencontre dans cette date, et les soixante ans d'antériorité de la fondation de Marseille, nous reportent naturellement au temps de Nabuchodonosor, à celui des derniers rois de Juda, à la ruine du premier temple de Jérusalem, aux lois que Solon donnoit à Athènes; et ces noms illustres, joints à celui de Tarquin-l'Ancien, qui fondoit alors le Capitole, offrent à l'esprit une idée nette et suffisamment précise de la face politique de la terre à l'époque où nous commençons notre histoire.

[390] Deux siècles s'étoient écoulés dans les premières expéditions des Gaulois, ou à consolider les établissemens qui en avoient

été la suite, lorsqu'eut lieu celle des Sénonois, commandés par Brennus; expédition qui, par les dangers qu'elle fit courir à la fortune romaine, est la plus renommée de toutes celles que tentèrent les divers peuples de la Gaule *. Attirés par la réputation des vins et des autres productions du pays, dont un Toscan, nommé Aruns, leur avoit procuré un avant-goût par ses présens, mais venus trop tard pour trouver place dans la Cisalpine, ils avoient passé le Rubicon, et s'étoient fixés entre ce fleuve, celui d'Æsis (l'Ésino, un peu en-deçà d'Ancône), l'Apennin et la mer. Soit que, se trouvant trop à l'étroit dans cette position resserrée, ils prétendissent former un établissement en Étrurie, soit qu'ils s'y fussent portés pour seconder les projets vindicatifs d'Aruns, qui les avoit appelés contre ses concitoyens, ils avoient franchi l'Apennin, et assiégeoient Clusium (Chiusi), l'ancienne capitale de la domination de Porsenna, lorsque les Romains, réclamés par les habitans de cette ville, se portèrent pour médiateurs. Trois envoyés de Rome se présentent au camp des Gaulois. Ils étoient de cette noble famille des Fabius, qui, près d'un siècle auparavant, avoit levé seule une petite armée contre Veïes, et qui sur le Crémère s'étoit dévouée pour Rome presqu'au même

* Tite-Live, l. V, c. 42. Fast. cons.

temps, en même nombre et de la même manière que Léonidas et ses trois cents Spartiates se dévouoient pour la Grèce aux Thermopyles. « De quel droit, demandèrent-ils » aux Gaulois, prétendez-vous aux terres des » Clusiens ? — Du droit des braves, à qui » tout appartient », répondent fièrement ceux-ci. Sur cette réponse, et au lieu d'en référer à ceux dont ils tenoient leur mission, les ambassadeurs, d'arbitres qu'ils se faisoient d'abord, se déclarent auxiliaires : ils se mettent à la tête des Toscans, combattent les Gaulois, et l'un d'eux tua même de sa main l'un des chefs sénonois, qu'il dépouilla.

Irrité de cette violation du droit des gens, mais se possédant néanmoins plus qu'on n'eût dû l'attendre d'un chef demi-barbare et imbu des préjugés de sa nation, Brennus, avant de penser à se faire justice lui-même, la demande au sénat contre ses députés. Mais le peuple s'y oppose ; et, loin d'écouter les justes plaintes des Gaulois, il met au nombre de ses premiers magistrats les trois Fabius, auteurs de l'acte de violence qu'on lui dénonce. Brennus indigné abandonne aussitôt le siége de Clusium, et marche sans délai sur Rome. Dans sa route et sur les bords de l'Allia, il dissipe presque sans coup férir une armée levée à la hâte et glacée d'effroi de la subite résolution de l'ennemi, et il arrive à l'im-

proviste devant Rome, dont les portes étoient ouvertes. Brennus y entre d'abord avec défiance ; et, ayant ensuite reconnu qu'elle étoit abandonnée, il la livre aux flammes, après avoir passé au fil de l'épée les vieillards, les femmes et les enfans qui n'avoient pas eu le temps de l'évacuer. Tout ce qui pouvoit opposer quelque résistance étoit enfermé au Capitole, et y arrêta long-temps les progrès des Gaulois. Mais six mois d'un siége qui avoit coupé toute communication extérieure à ses défenseurs, avoient amené la famine parmi eux, et les avoient réduits à capituler. Ils pesoient à Brennus l'or de leur rançon, et le vainqueur, insultant à leur détresse, et jetant son baudrier dans le bassin des poids, répondoit à leurs vaines remontrances par cet adage si répété depuis, *malheur aux vaincus* lorsqu'un secours inespéré arrivant aux assiégés força les assiégeans eux-mêmes à s'éloigner. Ce secours étoit amené par Camille (M. Furius), qui se vengeoit ainsi de l'ingratitude de ses concitoyens qui l'avoient exilé. Son généreux oubli, et surtout ses succès, lui valurent le titre de nouveau Romulus et de second fondateur de Rome. Les uns veulent que les Gaulois aient été détruits par lui dans une bataille qui suivit leur retraite, et les autres qu'ils se soient retirés paisiblement dans leurs limites. Justin assure

qu'ils offrirent alors leurs services à Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse, qui les employa contre les colonies grecques de l'extrémité de l'Italie. Il en fit même passer une partie en Grèce au secours d'Agésilas, auquel leur valeur et leur manière de combattre, inconnue aux Grecs, ne furent pas inutiles dans la guerre que Sparte, après la paix d'Antalcide, eut à soutenir contre la ligue des Thébains. Quelle qu'ait été au reste l'issue de l'expédition des Sénonois contre Rome, elle laissa dans l'esprit des Romains une profonde impression de terreur. La seule nouvelle du mécontentement des Gaulois jetoit l'alarme dans la ville. Tout le peuple, jusqu'aux prêtres, étoit obligé de prendre les armes, et on enrôloit même les esclaves sous promesse de la liberté. Les deux nations luttèrent près de deux siècles avec des succès variés, entremêlés d'ailleurs de fréquentes suspensions, mais qui ne duroient que le temps nécessaire pour reprendre haleine.

[367] Le tableau très-raccourci de cette lutte nous offre, dès la vingt-troisième année depuis la tentative hasardeuse des Sénonois sur le Capitole, un nouvel acte de témérité de ces mêmes Gaulois, lequel fut suivi d'un nouveau désastre auprès d'Albe (d'Albano). Ils le durent encore à ce même Camille qui avoit déjà ruiné leurs premières espérances,

et qui, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et pour la cinquième fois dictateur, termina par cet exploit une longue carrière de gloire et de vertu *. [361] Six ans après, alliés des Herniques et des Tiburtins (de ceux d'Anagni et de Tivoli), et campés sur les bords de l'Anio (du Téverone), à trois milles seulement de Rome, ils se retirent, sur le pronostic malheureux d'un combat singulier, où le jeune Titus Manlius, aussi célèbre par son courage que par sa sévérité, tua l'un des plus robustes champions de leur armée, et reçut le nom de Torquatus, pour l'avoir dépouillé d'un collier d'or dont il étoit orné**. [359] Mais peu après ils ne purent fuir leur destinée, et le dictateur C. Sulpitius leur fit essuyer un échec comparable à tous ceux que leur avoit fait essuyer Camille***. [349] Leur invincible obstination en fut légèrement ébranlée, et à dix ans de là seulement il fallut leur opposer le fils de ce même Camille, qu'ils rencontrèrent dans les marais Pomptins ****. Un nouveau combat singulier fut encore favorable aux Romains : il valut au jeune M. Valérius, âgé seulement de vingt-trois ans, le consultat, qui ne s'accordoit qu'à quarante, et le surnom de Corvinus, parce qu'un corbeau, perché, dit-on, sur son

* Tite-Live, l. V. et VII. — ** *Ibid.*, l. VII, c. 10. — *** *Ibid.* c. 15. **** *Ibid.*, c. 26.

casque, avoit favorisé ses efforts contre son adversaire. L'engagement général qui suivit ce combat particulier fut également funeste aux Gaulois, qui firent retraite dans l'Apulie (la Pouille). [339] Une trève de trente années, conclue dix ans après entre eux et les Romains, fait connoître mieux qu'aucun exploit militaire à quel point, malgré leurs désastres, les Gaulois étoient jugés redoutables *.

[302] Vers l'expiration de cette trève, une nouvelle colonie gauloise, reçue en Etrurie, épousa contre les Romains les intérêts de ses hôtes : mais de légers succès tardèrent peu à se convertir en de fréquentes disgrâces. Les Gaulois de la grande Grèce, en s'alliant aux Toscans, et surtout aux Samnites (des habitans de l'Abbruzze), déjà si redoutables aux Romains par eux-mêmes, opposèrent une plus longue et plus vigoureuse résistance. [295] Ce fut durant le cours de cette guerre d'acharnement, dont le siége fut en Ombrie, que l'on vit dans les plaines de Sentinum, entre le Métauro et l'Esino, le consul P. Décius Mus, renouvelant le spectacle donné quarante-cinq ans auparavant par son père, se dévouer aux dieux infernaux pour le salut de l'armée, et, se précipitant seul au plus épais des bataillons ennemis, relever le courage des soldats, leur procurer et à son collègue Q. Fabius Maximus

* Enc. méth. Géogr. anc. *art.* Gallia.

une victoire éclatante, et lasser enfin pour un temps la pertinacité des Gaulois *. Mais, incapables d'être découragés par les plus mauvais succès, et toujours à l'affût des occasions favorables de réparer leurs pertes, une inquiétude guerrière les saisit de nouveau, à l'époque des démêlés de Tarente avec les Romains. Ce fut encore pour leur malheur, et cette levée de boucliers ne fit qu'apprêter de nouveaux triomphes aux généraux de Rome, à Curius Dentatus, ce modeste vainqueur des Samnites et des Epirotes, au consul Domitius Calvinus, et surtout à son collègue Corn. Dolabella. Les Sénonois et les Boïens assiégeoient Arétium (Arezzo), ville alliée des Romains. A la nouvelle des mouvemens de ces derniers pour la secourir, les Gaulois prennent la résolution plus courageuse que prudente de lever le siége, ainsi qu'un siècle auparavant avoient fait leurs ancêtres devant Clusium, et de marcher comme eux droit à Rome, dans l'intention de la faire trembler encore une fois pour ses foyers **. Mais les conjonctures n'étoient plus les mêmes. Dolabella les attendoit avec calme sur les bords du Tibre, près du lac de Vadimone (de Bassanello) en Etrurie. Ce fut là qu'entre la fureur et même le désespoir d'une part, la fermeté et la science militaire de l'autre, le

* Tite-Live, l. X, c. 28. — ** Polybe, l. II.

succès ne fut pas long-temps douteux. Le choc fut si désastreux pour les Sénonois, que, selon quelques-uns, la race des incendiaires de Rome fut absolument éteinte, et, selon d'autres, que les tristes restes en furent au moins tellement réduits, qu'ils n'eurent plus désormais qu'à se vouer à une servitude trop réelle, sous le nom déguisé d'alliance.

Les efforts des Gaulois, comprimés chaque jour par la puissance toujours croissante des Romains, se dirigèrent alors vers d'autres lieux qui leur offroient moins de résistance. C'est à cette époque que l'on rapporte les expéditions de Belgius et du second Brennus en Macédoine et en Grèce. Les Gaulois, au temps d'Alexandre, avoient déjà des établissemens dans les environs de ces contrées; et ce furent leurs députés qui, envoyés pour le complimenter sur ses victoires, lui firent, au rapport de Strabon *, cette singulière réponse: *Qu'ils ne craignoient que la chute du ciel.* Après la mort de ce prince, Antigone-le-Cyclope avoit pris à sa solde ceux qui s'étoient avancés en Illyrie, et jusqu'au mont Hœmus (Balkan), sur les frontières de la Thrace. Leur valeur contribua aux avantages qu'il eut d'abord sur Eumènes, et enfin à la victoire décisive qu'il remporta sur lui en 316. Ce fut

* Polybe, l. VII.

alors aussi que les Gaulois commencèrent à se répandre en Asie.

Vingt ans environ après cette mémorable bataille d'Ipsus, où fut tué Antigone, et qui décida en dernier ressort de la succession d'Alexandre, et à l'époque même de la guerre de Pyrrhus avec les Romains, Belgius, après avoir traversé la Pannonie et l'Illyrie (la Hongrie et la Dalmatie), et aidé des Scordisques, peuples d'origine gauloise qui habitoient ces contrées, s'étoit jeté sur la Macédoine *. Ptolémée Céraunus, frère du roi d'Egypte Ptolémée Philadelphe, et après lui Sosthènes, avoient péri tous deux dans les vains efforts qu'ils avoient faits pour lui résister; mais cette incursion, faite d'ailleurs sans aucun plan, n'avoit eu pour résultat que des dévastations et des pillages, et devoit aboutir aux défaites sanglantes que les Gaulois éprouvèrent de la part d'Antigone Gonatas, petit-fils d'Antigone. Pour Brennus, après avoir pris part aux premiers événemens de la Macédoine, il avoit franchi les Thermopyles, malgré l'Athénien Callipe, et promené ses fureurs dans toute la Grèce. Bientôt, ne trouvant plus de butin à faire dans les campagnes désolées, il forma un vaste et dernier dessein de spoliation. Il ne projetoit pas moins que de s'emparer des richesses incalculables que depuis

* Justin, l. XXIV, c. 4-8. Pausan. in Attic.

tant de siècles la superstition des peuples accumuloit chaque jour dans le temple de Delphes. Mais des mesures mal prises, suite d'une trop grande confiance dans l'infaillibilité du succès, donnèrent aux habitans de Delphes le temps de revenir de leur première terreur ; et leur courage, exalté ensuite par l'enthousiasme de la religion, fit trouver à quatre mille Grecs seulement des ressources et des forces suffisantes pour résister à soixante mille barbares qui, sans discipline à la vérité et gorgés de vin, firent d'inutiles tentatives pour gravir le rocher, fatal objet de leur cupidité. Pendant l'action, une grêle effroyable et un froid extrême, également nuisibles à leurs opérations et à leurs blessés, et qui furent considérés comme une vengeance immédiate et miraculeuse de la divinité outragée, achevèrent leur défaite et les contraignirent de renoncer à leur entreprise.

Les tristes débris de tant de forces, continuellement harcelés par les peuples dont ils traversèrent le territoire, se dirigèrent, avec des pertes immenses, sur l'Hellespont, des bords duquel ils surent pourtant se rendre maîtres. Ce fut de là que, sous la conduite de Lutatius et de Lomnorix, il furent appelés par Nicomède I, roi de Bithynie, dont les généraux successeurs d'Alexandre avaient envahi les domaines, et qui, à la mort de Ly-

simaque, essayoit de reconquérir ses états*. Les secours des Gaulois l'y rétablirent; et ce prince, en reconnoissance, leur facilita, au centre de l'Asie mineure, un établissement dont Ancyre et Selinunte étoient les capitales, et qui prit les noms de Galatie ou de Gallo-Grèce, à cause du mélange qui s'y fit des Gaulois et des Grecs. Zéla, successeur de Nicomède, n'hérita pas pour eux de la bienveillance de son père, et projeta d'égorger leurs chefs dans un festin. Mais, prévenus à temps, ils se défièrent de lui; la vengeance de Prusias I, fils de Zéla, se borna à d'inutiles ravages en Galatie, et n'ôta rien à la consistance des Gaulois en Asie. Vers ce temps même, leur territoire s'accrut de diverses concessions d'Attale I, roi d Pergame, auquel ils avoient été d'un grand secours dans la guerre heureuse que soutint ce prince contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. Vingt-huit ans après, auxiliaires de ce même Antiochus à la bataille de Magnésie, qui fit la gloire de Scipion-l'Asiatique, frère de l'Africain, ils excitèrent le mécontentement de Rome et osèrent le braver; mais une double défaite qu'ils essuyèrent les contraignit de demander la paix. Les trois peuples qui formèrent ce petit état conservèrent leurs noms primitifs et gaulois de Tectosages, Trocmes et Tolistoboges, qui

* Tite-Live, l. XXXVIII.

étoient ceux de quelques peuplades voisines de Toulouse. Chacun d'eux avoit plusieurs chefs qui, probablement à cause de leur nombre, portoient le nom de tétrarques. Peu à-peu ce nombre se réduisit; et, au temps de César, ils obéissoient à un seul chef, le roi Déjotare, célèbre par le plaidoyer de Cicéron pour le disculper d'avoir attenté à la vie du dictateur. Il n'eut qu'un successeur, Amyntas, qui avoit été son secrétaire, et auquel Antoine procura sa dignité. A la mort d'Amyntas, l'an 26 avant J. C., Auguste réduisit la Galatie en province romaine.

[225] Rome, après une guerre de vingt-quatre ans contre les Carthaginois, venoit pour la seconde fois, depuis plus de cinq siècles, et la première depuis Numa, de fermer le temple de Janus. De nouveaux démêlés avec les Cisalpins lui en firent rouvrir les portes, qui ne se refermèrent plus que sous Auguste*. Depuis quelques années le peuple de Rome s'étoit fait adjuger les terres possédées par les Gaulois dans les districts conquis par les armes romaines. Les Cisalpins avoient témoigné de cette mesure un ressentiment assez vif pour que Rome s'en alarmât. Elle se prépara à la guerre; et, parce que les livres sibyllins prédisoient que les Gaulois devoient prendre possession de Rome, les magistrats,

* Polybe, l. II. Plut. in Marcell.

par une superstition barbare, crurent détourner ce funeste présage, et néanmoins satisfaire à l'oracle, en faisant enfouir tout vivans dans une place de Rome un Gaulois et une Gauloise. Ce fut pour punir ces injures que soixante et dix mille Gaulois, pénétrant d'abord en Étrurie, marchèrent droit à Rome. Mais déjà la politique romaine avoit eu l'adresse de les diviser, et de s'attacher les Cénomans, ainsi que les Venètes, qui, de la dernière extrémité de l'Armorique (la Bretagne), étoient venus peupler le fond du golfe Adriatique. Pour remplir le vide que cette désertion laissoit dans leurs rangs, les Gaulois appelèrent à leur aide les Gésates, habitans des montagnes qui les séparoient de la Germanie. Ils furent d'abord heureux, et vainquirent un préteur romain. Chargés de butin, ils voulurent le mettre en sûreté, et, au lieu de suivre leur premier plan, ils commencèrent une retraite à laquelle rien ne sembloit devoir mettre obstacle. Mais, par une circonstance tout-à-fait imprévue, et pendant qu'ils étoient suivis par le consul Æmilius Papus, l'autre consul Attilius Régulus, qui revenoit d'une expédition en Sardaigne, débarqua à Pise, qu'atteignoient en ce moment les Gaulois. [222] Ils se trouvèrent ainsi entre deux armées, et le résultat de cette position dangereuse fut conforme à ce qu'elle

5.

présageoit de funeste aux Gaulois. Leur bravoure ajouta à leur malheur, et leur acharnement leur fit laisser quarante mille hommes sur le champ de bataille. Cette victoire prépara les voies au passage du Pô, que tentèrent les Romains les années suivantes, et aux triomphes plus décisifs de Marcellus, qui préluda, par ces premiers exploits, à ceux par lesquels il devoit rendre aux armes romaines la fortune qu'Annibal sembla un instant leur avoir ravie. Au commencement d'un combat il tua de sa main Viridomare, roi des Gésates, et, par cette action éclatante, il glaça tellement le courage de l'ennemi, qu'avec une poignée de monde qui l'accompagnoit alors il défit une armée entière. De là volant au secours de Corn. Scipion, son collègue, qui venoit de prendre Crémone et qui assiégeait Milan, il emporta cette ville et successivement toutes celles de la Cisalpine, qu'il acheva de soumettre et de réduire en province romaine, l'an 222. Pour y affermir sa domination, Rome, indépendamment des places fortes qu'elle y entretint, y établit encore deux colonies, l'une à Plaisance, en-deçà du Pô, et l'autre à Crémone, au-delà du même fleuve.

[218] Ces précautions étoient nécessaires, mais ne furent pas suffisantes pour contenir entièrement des peuples fiers et impatiens d'un

joug inaccoutumé. Il fallut près d'un demi-siècle pour les y façonner, et durant cet intervalle étouffer de nombreux soulèvemens; le premier eut lieu à l'occasion même des nouvelles colonies. Les terres dont il fallut dépouiller les Gaulois pour doter les nouveaux venus, firent revivre les anciennes dissensions. Les vieilles haines se ranimèrent et s'exaltèrent de la circonstance de la marche d'Annibal, qui s'acheminoit alors d'Espagne en Italie. Forts de ses promesses, les Boïens lèvent l'étendard de la révolte, se jettent à l'improviste sur les commissaires romains chargés du partage des terres, repoussent dans Modène les habitans destinés à former les deux colonies, battent le préteur laissé à la garde de la province, et attendent dans leurs limites le général carthaginois *.

Il avoit passé les Pyrénées sans obstacle; mais, arrivé à Illiberis (à Elne), il eut à dissiper les appréhensions des Gaulois, inquiets de l'usage qu'il pourroit faire de sa formidable armée. Annibal réussit à les rassurer, en leur représentant qu'il marchoit contre un ennemi commun, et qu'il n'étoit pas dans ses intentions de tirer l'épée avant d'être entré en Italie. Sur ces assurances, le passage lui fut accordé. Néanmoins, parvenu au pays des Volces sur les bords du Rhône,

* Tite-Live, l. XXI. Plut. in Annib.

il rencontra de la résistance : ces peuples y avoient été excités par les Romains qui, alliés de Marseille, venoient d'y débarquer sous le commandement de P. Corn. Scipion, frère du collègue de Marcellus, et père de l'illustre Africain. Annibal s'effraya peu de cet obstacle. Par ses ordres et à la faveur des bois et de l'obscurité de la nuit, une partie de l'armée carthaginoise remonta le fleuve sans être aperçue, le traversa sur des radeaux, et, le redescendant sur l'autre bord, dissipa les Volces, qu'elle prit à dos, pendant qu'Annibal lui-même les attaquoit de front en opérant son passage vis-à-vis leur camp. [218-182] Par les conseils et sur les instances des députés boïens, évitant alors le consul, il remonta subitement le Rhône jusqu'à son confluent avec la Saône, et de là gagna les Alpes, guidé par un roi des Allobroges (des Dauphinois et des Savoyards), qu'il avoit aidé de ses armes en passant. C'est encore un problème parmi les savans que la partie des Alpes que franchit Annibal pour pénétrer en Italie. Quelle qu'elle soit, ce ne fut qu'après quinze jours de travaux, de fatigues extraordinaires et de pertes considérables, qu'il descendit enfin dans l'Insubrie, dont les peuples se hâtèrent d'accourir à sa rencontre. Le nombre s'en accrut lors de ses premiers succès contre Scipion, qui, désespérant de l'at-

teindre dans les Gaules, s'étoit embarqué, et, traversant la Ligurie, avoit été l'attendre de l'autre côté des Alpes sur les bords du Tésin. Le passage du Pô et la victoire de la Trébie achevèrent d'affranchir la Cisalpine: mais la fortune de ces peuples, attachée à celle d'Annibal, s'évanouit avec celle-ci, et avec la paix que Scipion-l'Africain dicta à Carthage, et qui mit fin à la seconde guerre punique.

[200-191] Cependant l'année même qui suivit l'exécution de cette paix, et lorsque toute apparence de succès sembloit être interdite aux Gaulois, les Insubriens, les Cénomans et les Boïens, habitans des environs de Milan, de Mantoue et de Bologne, osèrent faire de nouvelles incursions sur le territoire romain, s'emparèrent de Plaisance, qu'ils brûlèrent, et menacèrent Crémone. Ils y avoient été excités par un Carthaginois nommé Amilcar, qu'ils avoient reçu chez eux après le commun désastre des deux nations sur le Métauro en Ombrie, lors de la défaite entière du secours qu'Asdrubal amenoit à Annibal son frère. Un descendant de Camille, le préteur Furius, fut le premier qui contint leurs ravages *. [218-182] Neuf années de revers consécutifs parurent les abattre, en les forçant à souscrire un traité humiliant qui leur

* Tite-Live, l. I, 31-36. Vell. Paterc. l. II, c. 2.

enleva leurs armes et leurs chefs. Mais, dès l'année suivante, la honte et la dureté de ces conditions les entraînèrent à tenter de nouveau le sort des combats, qui ne changea pas pour eux ; ils furent même tellement écrasés cette fois dans une bataille sanglante, qu'ils n'eurent plus qu'à reprendre leurs fers, sans espoir désormais de les rompre. Leur vainqueur en cette rencontre fut Scipion Nasica, fils de Cnéius, et cousin-germain de l'Africain et de l'Asiatique; ce Nasica, reconnu par un décret du sénat pour le plus homme de bien entre tous les Romains, père de celui qu'on appela *les Délices de Rome*, et l'aïeul enfin de cet autre qui tua le séditieux tribun Gracchus, son cousin.

[182] Dix ans après cette importante victoire, Paul-Émile, fils du consul tué à la batailles de Cannes, et beau-frère, par sa sœur, du grand Scipion, préludant à la gloire qu'il devoit acquérir un jour contre le dernier roi de Macédoine, réduisit les Liguriens à solliciter la paix et à renoncer à leurs brigandages maritimes *. Ce ne fut qu'alors seulement que la Gaule cisalpine put être considérée comme véritablement soumise.

[154] Le même sort menaçoit la Gaule transalpine, la véritable Gaule, celle d'où étoient sortis ces nombreux essaims qu'il étoit

* Tite-Live, l. XL. Plut. in Æmil.

de la destinée des Romains de rencontrer toujours en tête, de quelque côté qu'ils portassent leurs armes. Marseille en fut la cause, ou plutôt le prétexte *. Cette ville, dont les fondateurs étoient instruits de tous les arts de la Grèce, avoit atteint rapidement un haut degré de prospérité : elle avoit planté la vigne, cultivé l'olivier, et de proche en proche porté la civilisation dans les Gaules. Ses édifices rappeloient ceux des plus opulentes cités de la Grèce, et ses écoles rivalisoient avec celles de Rhodes et d'Athènes ; mais c'étoit surtout par son commerce qu'elle avoit acquis la plus grande consistance. Rivale à cet égard de Tyr et de Carthage, elle avoit profité de leurs désastres pour étendre ses relations commerciales : ses citoyens, non contens des comptoirs et des colonies qu'ils avoient semés de toutes parts dans la Méditerranée, avoient osé se frayer une nouvelle route au-delà du détroit, et s'aventurer dans le grand Océan. Pythéas, le plus habile astronome de son temps, et qui naquit à Marseille 350 ans avant l'ère vulgaire, avoit déterminé avec précision la latitude de sa patrie, remonté l'Océan jusqu'au cercle polaire, et reconnu l'existence de la Baltique, pendant qu'Euthymène, son compatriote, reconnoissoit au midi l'embouchure du Sénégal.

* Polyb. in Legat. Enc. méth. géogr. anc. *art.* Marseille.

Tant de prospérités soulevèrent la jalousie de leurs voisins. L'an 600 de Rome, ils se virent attaqués par les Liguriens transalpins (les Provençaux et Dauphinois méridionaux), qui assiégèrent Nice et Antibes, villes dans la dépendance de Marseille. Celle-ci, dès l'an 340 de Rome, avoit acquis assez d'importance pour que les Romains ne dédaignassent pas son alliance. Marseille y étoit demeurée fidèle; et, dans les circonstances les plus critiques, elle en avoit constamment donné des preuves. Elle crut pouvoir alors réclamer des Romains un acte de réciprocité. Ceux-ci, par le sentiment d'une juste reconnoissance, et toujours empressés d'ailleurs de s'immiscer aux affaires d'autrui où leur politique intéressée ne manquoit jamais de rencontrer quelque occasion d'agrandissement, se hâtèrent de faire partir des ambassadeurs pour empêcher les hostilités de s'étendre plus avant. Mais les Liguriens s'opposèrent à leur débarquement, et l'un des envoyés même y fut blessé. Rome ressentit cet outrage; et, autant pour en tirer vengeance que pour secourir ses alliés, elle donna commission au consul Q. Opimius de pénétrer dans les Gaules. Le consul, ayant rassemblé ses troupes à Plaisance, prit sa route le long de l'Apennin, et arriva sur le territoire des Oxibiens (les habitans de Fréjus). Ceux-ci et les Décéates, leurs voisins,

peuples maritimes qui avoient commis l'offense, n'espérant aucune grâce, ne se refusèrent point au combat. Ils furent vaincus. Opimius les dépouilla de leurs terres, qu'il donna à Marseille, et fit passer à Rome les auteurs de l'attentat pour y être punis de mort. Tel fut le succès de la première expédition des Romains au-delà des Alpes.

[125.] Vingt-cinq ans après, de nouvelles inquiétudes données aux Massiliens (Marseillois) par les peuples au milieu desquels ils étoient établis, renouvelèrent leurs démarches auprès de Rome. Elles y étoient toujours favorablement accueillies. Tout récemment, à leur recommandation, Rome avoit pardonné à Phocée, qui avoit encouru son indignation. Le secours qu'ils sollicitoient fut incontinent accordé. Il leur fut conduit par le consul Fulvius, l'ami et le complice du dernier des Gracques. Fulvius défit les Liguriens, mais il ne put établir encore la domination romaine dans leur pays. Cette tâche étoit réservée à ses successeurs.

[124.] Le premier qui vint à sa place fut Sextius Calvinus. La fondation de la ville d'Aix, qui porte encore son nom (*Aquæ Sextiæ*), atteste les progrès qu'il fit dans cette province. Il la bâtit au lieu même où il remporta sur les peuples du pays une victoire décisive, qui les fit passer sous la domina-

tion des Romains, et il y établit une colonie romaine, pour prévenir l'inconstance d'un peuple léger que ses procédés généreux auroient pu ne pas suffisamment captiver. C'est la première colonie que les Romains aient envoyée au-delà des Alpes, et ils la considérèrent bientôt comme un point de départ pour passer à d'autres conquêtes *.

Deux ans après, en effet, Domitius OEnobarbus se crut autorisé à attaquer les Allobroges (les Dauphinois septentrionaux), pour avoir donné retraite au roi des Liguriens. Aussi politique que guerrier, Domitius, afin de prévenir les secours qu'auroit pu leur donner Bituitus, roi des Avernes (des Auvergnats), prince puissant qui occupoit les bords occidentaux du Rhône, lui suscita des ennemis dans les Eduens (les Autunois), ses voisins, et rechercha l'alliance de ceux-ci, dont l'extrême fidélité ne fut pas peu utile depuis aux Romains dans la conquête de la Gaule. Cette division devint funeste aux Allobroges, à la journée de Vindalie (Vedène), village près d'Avignon, au confluent du Rhône et de la Sorgue. Ce ne fut que lorsque tout secours fut devenu inutile que Bituitus put courir à leur défense. Deux cent mille hommes, sous ses ordres, passèrent en vain

* Strab. l. IV. Vell. Paterc. l. I, c. 15. Flor. l. III, c. 2. Epitom. l. LXI.

le Rhône pour venir attaquer les Romains à l'embouchure de l'Isère. [121] Cette multitude d'hommes, par le massacre qui en fut fait, ne servit qu'à rehausser la gloire du petit-fils de Paul-Emile, le consul Fabius, qui venoit de succéder à Domitius. Pendant la retraite, Bituitus, invité à une conférence, fut enlevé par une insigne trahison, et conduit à Rome, où il fit retentir en vain le sénat de ses plaintes. Une existence supportable dans une petite ville d'Italie fut toute la justice que la politique dégradée des Romains crut devoir lui accorder. Le sénat donna même des ordres pour arrêter aussi Congéniate, son fils, encore enfant. Le jeune prince fut élevé à Rome; mais, replacé dans la suite sur le trône de son père, il devint l'un des plus fidèles alliés des Romains.

[118] Le consul Q. Marcius Rex perpétua aussi, par une fondation, le souvenir de ses vastes entreprises dans les Gaules. Il ne projeta rien moins que d'assurer aux armées romaines un passage libre des Alpes aux Pyrénées, et par là de l'Italie aux Espagnes. Ses expéditions contre les peuples intermédiaires furent heureuses, bien qu'il eût rencontré sur sa route des montagnards assez généreux ou assez farouches pour se dévouer à la mort avec leurs femmes et leurs enfans plutôt que de survivre à leur liberté. Il assura la durée

de ses conquêtes par une nouvelle colonie, située près des bords de la mer, dans le pays des Volces Tectosages, et à égale distance environ des Pyrénées et de la première colonie. Le lieu qu'il choisit fut Narbo (Narbonne); il devint bientôt la capitale des états romains au midi de la Gaule; et, joignant son nom à celui de son fondateur, il fut long-temps connu sous le nom de Narbo-Marcius *.

[115] Æmilius Scaurus, que ses talens et des vertus apparentes avoient porté d'une situation obscure à la dignité de consul et de prince du sénat, triompha après lui des Gantisques, peuple inconnu, que l'on suppose être les habitans du Béarn **. Il termina sa campagne par des travaux plus pacifiques, qui devoient cimenter la dépendance des Gaulois. Tant que ceux-ci avoient été à craindre pour l'Italie, Rome leur avoit opposé la difficulté des passages; mais, sitôt que ses premières colonies eurent offert une digue à leurs efforts, elle sentit l'utilité de vastes routes pour le transport des armées; et c'est à les tracer dans la Gaule cisalpine que Scaurus employa ses troupes. Aussi le sénat, éclairé par l'ambition sur l'utilité d'une pareille entreprise, ne lui tint-il pas un moindre compte de ses travaux que de ses victoires.

* Vell. Paterc. l. I, c. 15. Epit. Liv. l. LXI. Oros. l. V. Catr. Hist. Rom. t. XVI.—** Strab. l. V.

[113–101] La partie méridionale des Gaules, conquise par les armes romaines, demeura dès lors paisible sous le nom de Province romaine, d'où est venu celui de Provence; si du moins la tranquillité en fut troublée à quelque temps de là, ce ne fut point pour des intérêts qui lui fussent propres, mais parce qu'elle devint le théâtre d'une lutte terrible entre les Romains et un peuple barbare venu du Nord comme pour préluder aux calamités que les nations septentrionales devoient un jour verser sur le nom romain, qu'elles étoient destinées à anéantir. Ce peuple étoit les Cimbres, habitans de la péninsule connue depuis sous le nom de Jutland. Ils la quittèrent alors, allant à la recherche d'une terre et d'une patrie moins disgraciée de la nature. Dans la direction qu'ils prirent vers le midi, ils s'associèrent les Teutons, voisins comme eux de la mer Baltique, et se dirigèrent ensemble vers la Bavière. Mais menacés de résistance de la part des Gaulois Boïens qui l'habitoient, cette multitude, surchargée de femmes et d'enfans, et qui, pour cette raison, s'attachoit de préférence aux conquêtes faciles, se porta sur les Scordisques, habitans des rives de la Save et du Danube, et leur fit éprouver des pertes qui depuis facilitèrent aux Romains les moyens de rejeter ces peuples au-delà du Danube *.

* Epit. Liv. l. I, 63-68. Flor. l. III, c. 4. App. in Cimbric. Strab. l. V.

[113–105] Les Cimbres, en s'étendant vers la Norique (l'Autriche), se trouvèrent rapprochés du consul Papirius Carbon, envoyé à Aquilée, sur l'extrême frontière de l'Italie, pour observer leurs démarches. A l'effet de les éloigner, il leur fit déclarer que le pays qu'ils envahissoient étoit allié des Romains, et, à ce titre, il les somma de l'évacuer. Quelque blessée que fût la fierté des Cimbres d'un procédé si hautain, ils ne refusèrent point d'entrer en négociation; et, comme ils n'avoient encore aucune résolution arrêtée sur leur dernière destination, ils firent peu de difficulté de se rendre aux désirs du consul. [113–101] Le perfide méditoit une trahison: ayant corrompu leurs guides, il les fit conduire dans une embuscade qu'il avoit préparée, et où il les attaqua pendant qu'ils se livroient au sommeil avec sécurité; mais l'indignation dont ils furent saisis aussitôt qu'ils eurent reconnu quel étoit leur ennemi, doublant leurs forces, et compensant pour eux le désavantage des lieux et du moment, les Romains furent partout enfoncés, et n'eurent bientôt plus de salut que dans la fuite. Dans la consternation de l'Italie, à la nouvelle de ce désastre, il est difficile de dire ce qui seroit arrivé si les barbares eussent passé les Alpes. Mais, par une résolution qui n'est explicable que dans les décrets de la Providence,

ils se dirigèrent vers l'Helvétie, s'adjoignirent, chemin faisant, les Tigurins (les Zurickois), traversèrent la Gaule, qu'ils dévastèrent, franchirent les Pyrénées, et continuèrent leurs ravages en Espagne, s'annonçant d'ailleurs pour revenir ensuite sur l'Italie, où rien ne sembloit les empêcher de pénétrer plus tôt.

[109] Rome mit à profit le délai qui lui fut accordé. Elle fit passer dans les Gaules le consul Silanus, à l'effet d'y protéger ses nouveaux établissemens, et de mettre obstacle au retour des Cimbres. Suivant leurs promesses, ils tardèrent peu à reparaître dans les Gaules, et firent demander nettement au consul un établissement en Italie. Sur le refus nécessaire du magistrat, de part et d'autre on recourut aux armes, et la victoire demeura encore aux barbares. Au premier choc les Romains furent dissipés, et les Gaules livrées, par suite, à de nouveaux pillages : les villes seules en furent exemptes. [109–111] Les consuls Aurélius Scaurus et Cassius Longinus, qui succédèrent à Silanus, ne furent pas plus heureux que lui ; le dernier même périt dans une embuscade que lui avoient dressée les Tigurins ; et son lieutenant, homme sans courage et sans moyens, croyant les circonstances encore plus fâcheuses, flétrit la dignité du nom romain, en laissant renouveler la scène déshonorante des Fourches Caudines.

Les affaires paroissoient désespérées, lorsque le consul Cépion reprit l'ascendant, battit les Cimbres, et leur enleva, par des intelligences, la ville de Toulouse, dont ils s'étoient emparés par surprise. Quoique les habitans eussent eux-mêmes livré leur ville aux Romains, ceux-ci ne s'en crurent pas moins autorisés à la piller. Le butin qu'ils y firent, par la spoliation des temples, fut immense. Cépion fut soupçonné de s'être attribué la part des complices de son avarice, en faisant attaquer sur la route une partie des spoliateurs chargés par lui du foible transport qu'il destinoit à la république. Personne ne les plaignit. Cet événement passa pour une vengeance des dieux et une juste punition de l'impiété des profanateurs; et il passa dès lors en proverbe dans les Gaules, pour désigner un misérable à qui ses larcins n'avoient pas profité, qu'il avoit volé l'or de Toulouse. Cette campagne est marquée par une époque intéressante, celle de la naissance de Pompée et de Cicéron.

[105] Les Cimbres cependant n'avoient point été tellement comprimés, qu'il ne fût nécessaire d'envoyer de prompts secours à Cépion. Les Gaulois mêmes, soulevés contre lui par la violation de leurs temples, accouroient de toutes parts et réparoient les pertes des Cimbres. Ce fut dans ces entrefaites que

le consul Manlius arriva dans les Gaules. C'étoit, sous le rapport de la naissance et des talens, tout l'opposé de Cépion. L'un afficha du mépris, et l'autre de la supériorité. De là une mésintelligence complète entre les deux généraux : point de communication entre eux, défiance mutuelle entre leurs corps d'armée, désir réciproque de s'enlever la gloire des succès. Cépion, à cet égard, poussa la jalousie au point de traverser les ouvertures pacifiques des ennemis qui ignoroient la division des deux généraux, et qui en profitèrent quand ils la connurent. Attaqués séparément, Manlius par les Gaulois, et Cépion par les Cimbres, tous deux furent battus, et avec une perte qui rappela la journée de Cannes. Plus de cent mille Romains ou alliés restèrent sur la place. Les généraux échappèrent à peine avec quelques hommes, du nombre desquels étoit le jeune Sertorius, qui donna dans cette circonstance des témoignages précoces de vigueur et d'intrépidité. Les vainqueurs ne firent aucun quartier : tous les prisonniers qu'ils firent furent pendus comme sacriléges ; et, quant au butin, par esprit de religion, ils n'en voulurent tirer aucun profit ; les chevaux mêmes furent noyés. Cette journée funeste fut placée par le sénat au même rang que celle d'Allia, où les Gaulois avoient fait trembler Rome de plus près. Cépion, par une me-

sure inouïe jusqu'alors, fut déposé, et ses biens confisqués. Foible expiation, sans doute, pour celui dont la cupidité et l'orgueil avoient compromis d'une manière si funeste les destinées de sa patrie, mais qui se trouva précisément assortie d'ailleurs à la nature de son double crime.

[104] De nouvelles levées, faites avec la plus extrême rigueur, furent destinées à réparer un aussi grand désastre. Il restoit à leur donner un chef qui pût leur inspirer de la confiance. Tous les yeux se tournèrent vers Marius, qui venoit de terminer avec éclat la guerre de Numidie contre Jugurtha. A raison de la gravité des conjonctures, il fut élu consul quoique absent, et que dix ans fussent loin d'être écoulés depuis son premier consulat, deux circonstances qui, suivant les lois, s'opposoient à sa promotion à la dignité consulaire. Flatté d'un choix aussi honorable, il se hâta de passer dans les Gaules avec son armée; mais il n'y trouva plus d'ennemis. Incapables d'aucun dessein suivi, inhabiles même à saisir l'occasion et à profiter des avantages qu'ils devoient retirer de leur dernière victoire et de la consternation dont ils avoient frappé l'Italie une seconde fois, les Cimbres avoient commis encore la faute de s'éloigner des Alpes, et étoient retournés en Espagne pour achever de ruiner la Celtibé-

rie. Les peuples, auparavant en guerre avec les Romains, venoient de se réunir à eux contre l'ennemi commun; mais les secours qu'ils en tiroient étoient foibles : Rome, obligée de porter ailleurs la majeure partie de ses forces, n'avoit pu laisser qu'une légion en Espagne. Cependant l'assistance qu'elle procura aux naturels du pays ne fut pas vaine, moins pourtant par les secours effectifs qu'elle leur fournit que par les principes de tactique qu'elle leur donna. Instruits par leurs leçons, et guidés par leurs conseils, la guerre de chicane qu'ils soutinrent contre les barbares fatigua bientôt l'inexpérience de ceux-ci, et les contraignit enfin à abandonner des lieux où d'ailleurs il n'y avoit plus rien à piller.

Marius avoit borné ses dispositions aux moyens de recevoir les barbares à leur retour, et, en attendant, ils prenoit toutes les mesures qui pourroient alors lui assurer la victoire, surtout en formant sa jeune armée à toute la rigueur de la discipline. Elle étoit aussi sévère que si l'ennemi eût été aux portes du camp, et le consul la rendoit même effrayante par la dureté du commandement : tout trembloit sous ses ordres, et obéissoit avec une salutaire ponctualité. L'année se passa dans ces exercices, et sans qu'on entendit parler de l'ennemi; cependant il étoit toujours attendu, et les circonstances de-

meurant les mêmes, Marius fut nommé consul pour la troisième fois. Il le fut même encore l'année suivante pour la quatrième; mais cette fois ce fut avec moins d'unanimité : il lui fallut pour réussir et sa présence et les intrigues de ses partisans. Entre les mains d'un plébéien dur et factieux, qui prenoit à tâche de faire peser son autorité sur les nobles, ce pouvoir suprême, qui sembloit tendre à la perpétuité, avoit des inconvéniens sensibles et manifestes, et que ne pouvoient étouffer encore ni les transports excités par des succès dont l'occasion ne se présentoit point, ni le sentiment d'un danger imminent qui s'oublioit au contraire à mesure qu'il sembloit s'ajourner.

[102] Lorsque l'état de dévastation de la Celtibérie, joint à la résistance des peuples, eut rendu la guerre sans objet pour les barbares, ils se ressouvinrent de l'Italie, et se disposèrent enfin à y pénétrer. Ils avoient laissé perdre les momens favorables. Pour réparer cette faute, autant du moins que les circonstances pouvoient encore le permettre, ils se séparèrent en deux bandes. Les Cimbres reprirent la route par laquelle ils avoient pénétré dans les Gaules : longeant toujours les Alpes, ils regagnèrent l'Helvétie, la Rhétie et la Norique, se proposant de traverser les montagnes à cette hauteur, pendant que les

Teutons tenteroient la même entreprise du côté de l'occident. Marius barroit le passage à ceux-ci, pendant que Lutatius Catulus, son collègue, envoyé dans la Gaule cisalpine, devoit s'opposer à la descente des Cimbres. Ce dernier n'avoit avec lui que deux légions; mais Sylla, qui avoit quitté Marius, étoit son lieutenant *.

Cependant les Teutons s'avançoient dans la Gaule narbonnoise, avec la sécurité que leur inspiroient la conscience de leur courage et de leur nombre, et le souvenir de leurs anciens triomphes. Marius, au contraire, étoit circonspect : il se retranchoit et paroissoit craindre. Général aussi prudent qu'habile, il vouloit maîtriser les événemens et ne rien laisser à la fortune. Retiré derrière le Rhône, il s'étoit choisi vers son embouchure une position qui auroit réuni tous les avantages, si les sables dont le fleuve étoit engorgé ne lui eussent ôté avec la mer une communication nécessaire à ses approvisionnemens. Il ne tarda pas à se procurer cette ressource, en faisant creuser par ses soldats un canal, qui non-seulement lui rendit cet office, mais qui, dans un nouveau Delta, le couvrit de toutes parts. Cet emplacement, connu dans l'antiquité sous le nom de *Caii Marii agger* (les retranchemens ou le camp de Marius),

* Plut. in Mario.

le retient encore aujourd'hui dans la dénomination défigurée de la Camargue. Ce fut dans cette espèce de fort qu'il laissa dissiper la fougue impuissante de l'ennemi, dont il mit à profit les insultes journalières, pour familiariser tellement ses troupes avec l'air et les cris des barbares, qu'ils cessèrent insensiblement de faire la moindre impression sur elles, et que bientôt elles ne demandèrent que le combat. Mais le prudent Marius ne le permit point encore; il vouloit fatiguer les Cimbres par leur inaction même, et par la disette qu'il faisoit naître autour d'eux, au moyen des partis qu'il envoyoit battre la campagne. Cet expédient lui réussit presque au-delà de ses désirs; car les barbares ne pouvant séjourner davantage devant son camp, et se sentant d'ailleurs dans l'impossibilité de le forcer, prirent le parti de gagner les Alpes, laissant *Marius* derrière eux, au hasard de ce qui pourroit en arriver. Ils furent six jours à défiler le long du camp, demandant par bravade aux Romains s'ils avoient des nouvelles à faire passer à Rome à leurs femmes. Marius les suivit de près, et non sans quelque regret d'abandonner la position inexpugnable de son camp.

Les deux armées avoient atteint le voisinage d'Aix, et touchoient presque aux montagnes, lorsque les Ambrons, peuple qui

faisoit partie de l'armée des Teutons, mais qui se trouvoit campé séparément, attaquèrent un parti de Romains qui alloient chercher de l'eau, dont on manquoit à leur camp. Les légionnaires coururent à leur secours, et de là suivit un engagement partiel auquel Marius étoit préparé, quoique l'événement fût imprévu. Depuis quelque temps en effet, sûr de ses troupes et de l'exactitude avec laquelle ses ordres étoient suivis, il n'épioit que le moment favorable. L'impétuosité des Ambrons leur donna d'abord de l'avantage; mais ils furent ensuite culbutés dans la rivière d'Arcq, qu'ils avoient passée avec intrépidité. Leurs femmes vinrent inutilement à leur aide, avec une résolution supérieure à leur sexe. Ce mouvement d'héroïsme ne fut point heureux, et les suites en furent encore plus funestes. Réduites à capituler, elles postulèrent, pour sauver leur honneur, de devenir le partage des Vestales. Le farouche Marius rejeta leur demande. Alors, par une férocité sublime, et dont le blâme est au vainqueur, ces héroïnes de la chasteté conjugale, trompant les espérances d'un soldat libidineux, s'étranglèrent elles-mêmes la nuit suivante *.

Quelque complet qu'eût été l'avantage du combat pour les Romains, on osoit à peine

* Valer. Max. l. VI, c. 1.

s'en réjouir dans leur camp ; il n'étoit pas encore achevé, et les Teutons n'étoient pas éloignés ; mais, par une fatalité qui sembloit attachée à toutes leurs démarches, ils ne parurent que le surlendemain, et laissèrent à l'armée romaine le temps de se fortifier et de préparer à loisir toutes les dispositions propres à assurer le gain d'une bataille. Les Romains en profitèrent pour dresser une embuscade qui devoit mettre les Teutons entre deux corps d'armée ; et ce fut dans cette situation désavantageuse que ceux-ci se placèrent, lorsqu'ils se montrèrent enfin à la vue de l'armée romaine. Elle occupoit une colline qui lui donnoit un nouvel avantage de position. Pour le conserver, Marius fit descendre sa cavalerie dans la plaine, avec ordre de se retirer sur les ailes aussitôt qu'elle auroit engagé le combat. Le succès couronna cette manœuvre. Les Teutons, parvenus au pied de la colline, dédaignèrent de s'y arrêter, et attaquèrent avec fierté ; mais, par la nature du terrain, il suffisoit aux Romains du seul bouclier pour se défendre et pour renverser l'ennemi. Malgré ce désavantage, les Teutons n'en continuèrent pas moins leur attaque avec une ardeur digne d'un meilleur succès ; jusqu'au milieu du jour, la fortune étoit demeurée à peu près égale ; mais les troupes embusquées, chargeant alors les Teutons à

dos, jetèrent parmi eux un étonnement et un découragement si subits, qu'il n'y eut plus de combat, mais une déroute absolue; dans laquelle les Romains anéantirent, sans danger, toute l'armée ennemie. Ce fut la terrible revanche de Cépion. Cent mille Teutons y périrent, suivant les supputations les plus modérées, et quelques auteurs doublent et triplent même cette perte. Rome, reconnoissante, paya cette victoire si importante en honorant le vainqueur d'un cinquième consulat. Son collègue fut continué aussi dans le commandement, mais avec le titre seulement de proconsul.

[101] Cependant les Cimbres descendoient sans obstacle les Alpes noriques. Catulus, se croyant trop foible pour défendre les gorges, avoit préféré, sur l'avis de Sylla, de recevoir les barbares en rase campagne; il les attendoit sur l'Adige, dont il occupoit les deux bords.

Les Cimbres, pour le forcer dans sa position, essayèrent de rompre la communication entre les deux rives, en profitant du courant pour pousser de gros arbres contre les pilotis du pont qui les joignoit. Cette manœuvre jeta une telle terreur dans la petite armée de Catulus, que tous, quittant leurs postes, malgré les exhortations et les menaces du proconsul, prirent ouvertement la fuite. Catulus ne put que se mettre à la tête des fuyards

pour retarder leur marche et lui donner l'air au moins d'une retraite. Quelques braves laissés à la garde du camp, de l'autre côté de l'Adige, témoignèrent seuls assez de résolution pour en imposer aux Cimbres, et pour obtenir d'eux une composition honorable qui leur permît de rejoindre le gros de l'armée au-delà du Pô. Catulus avoit eu le talent de le traverser, à la vue même de l'ennemi, en feignant d'abord de camper sur une hauteur au-delà du fleuve, et en profitant habilement du moment où les Cimbres, trompés par cette apparence, travailloient effectivement à camper eux-mêmes. Ceux-ci, au lieu de tenter aussi le passage et de marcher sur Rome, qu'ils auroient alors trouvée sans défense, se laissèrent séduire par la douceur du climat, et ne pensèrent plus qu'à en savourer les jouissances, en attendant les Teutons, de qui ils n'avoient plus de secours à espérer. Tant de délais et tant de fautes répétées coup sur coup devoient insensiblement amener leur ruine. Marius, appelé à la défense de Rome, eut le temps de repasser les Alpes et de rejoindre les troupes de Catulus. Ce ne fut qu'alors seulement que les Cimbres apprirent la défaite de leurs compagnons d'armes ; ce ne fut qu'alors encore qu'il leur vint en pensée de combattre, et que, par une nouvelle impéritie digne de la conduite qu'ils

avoient tenue jusqu'à ce moment, ils firent demander à Marius le champ et l'heure d'une bataille qui pût vider leurs différends. Marius accepta avec joie une proposition qui devoit tourner au profit de son pays et de sa gloire, et il les assigna à trois jours dans la plaine de Verceil, qui n'avoit d'étendue que ce qu'il en falloit pour contenir commodément l'armée romaine, et où les barbares ne pouvoient que s'entasser pêle-mêle.

Il est inutile de remarquer d'un général aussi habile que Marius qu'il ne négligea aucune des circonstances du vent, du soleil et de la poussière qui pouvoient être profitables à ses troupes et nuisibles à celles de l'ennemi. Mais il est intéressant d'observer qu'il sut encore se donner l'avantage de l'ordre sur le désordre, en faisant manger ses troupes de bonne heure et en les rangeant aussitôt en bataille, ce qui força les barbares pris au dépourvu de se présenter au combat à jeun et dans la plus extrême confusion. Pour y remédier en partie, ils eurent recours à un moyen étrange bien digne de la science militaire qu'ils avoient montrée jusqu'alors, et qui ne contribua pas peu à leur défaite; ce fut de se lier les uns aux autres par des cordes qui enlaçoient leurs baudriers. Leur bravoure, entravée par tant de fausses mesures, par les tourbillons de poussière dont ils furent aveu-

glés, et par une chaleur insupportable, à laquelle ils n'étoient point accoutumés, ne put tenir contre la valeur savante des Romains. Cent vingt mille barbares restèrent sur la place, et soixante mille furent faits prisonniers et réduits en esclavage. Leurs femmes, demeurées au camp, renouvelèrent la scène affreuse de celles des Ambrons dans les Gaules. Les Romains ne perdirent que trois cents hommes, disproportion qui cessera d'étonner si l'on considère la nature d'une déroute où tout le danger disparoît pour le vainqueur : ainsi finit cette incursion précoce des peuples du Nord, dont les deux Gaules furent le théâtre, et par conséquent les victimes. On peut observer, à l'occasion de cette guerre, qu'elle fut une des causes assez prochaines de la ruine du gouvernement républicain. Les quatre consulats successifs qu'elle accumula sur la tête de Marius lui inspirèrent l'audace d'en solliciter un cinquième, lorsque le salut public ne pouvoit plus être un prétexte d'infraction à la loi, et préparèrent ainsi les Romains aux dictatures perpétuelles de Sylla et de César, et enfin à celle d'Octave, qui changea sans retour la forme du gouvernement.

[101-63] A cette tourmente inattendue succéda pour la Gaule un calme de près de quarante années, dû peut-être à la diversion puissante que firent durant ce temps les armes

du fameux Mithridate, roi de Pont, et aussi aux troubles intérieurs qui agitèrent la république sous les étendards opposés de Marius et de Sylla. La conspiration de Catilina devoit être l'occasion qui fit retomber la Gaule dans les calamités de la guerre, et peu après dans celles de la dépendance.

[63] Les Allobroges, à cette époque, avoient à Rome des députés pour solliciter une modération sur les tributs exorbitans qui avoient été exigés d'eux. Le sénat, sous divers prétextes, différoit de jour en jour de répondre à leur requête, et ces délais avoient excité en eux un mécontentement qu'ils ne dissimuloient pas. Les chefs des conjurés, laissés à Rome par Catilina, lorsqu'il en étoit sorti pour se mettre à la tête de l'armée qu'il s'étoit formée, pensèrent à profiter de ces dispositions. Ils manquoient de cavalerie qu'ils auroient pu trouver chez les Gaulois, et une diversion de la part de ces peuples ne pouvoit qu'être favorable à leur cause. Ils n'hésitèrent donc pas à s'ouvrir auprès des envoyés, et à leur découvrir leurs desseins, promettant de leur faire prompte justice, s'ils consentoient à les seconder. L'offre leur parut séduisante, mais l'affaire assez délicate d'ailleurs pour ne s'y pas engager sans de mûres réflexions. Dans cette disposition, ils confièrent les ouvertures qui leur étoient faites au sénateur

Fabius Sanga, qui étoit à Rome le protecteur des Allobroges *. Sanga, citoyen honnête et ami de Cicéron, alors consul, leur fit horreur d'un semblable complot, et leur prouva que leur intérêt bien entendu étoit beaucoup plus assuré dans la protection qu'ils devoient retirer de la republique, que dans celle qu'ils avoient à attendre d'un ramas de séditieux, destinés à n'avoir qu'un moment d'existence; il leur persuada même d'en faire part au consul, et celui-ci établit sur cet incident les moyens de se procurer une conviction légale d'une trame dont il tenoit déjà le fil par les révélations de Fulvie et de Curius, son amant.

Par son conseil, les députés feignirent d'adhérer aux propositions des conjurés, et demandèrent des signatures qu'ils pussent exhiber à leurs mandataires. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent, fixèrent leur départ en conséquence, se chargèrent de lettres pour Catilina, qu'ils devoient voir en passant, et reçurent enfin des guides pour parvenir en sûreté jusqu'à lui. Prévenu par eux et d'accord avec eux, le consul avoit placé une embuscade sur la route; ils y furent arrêtés avec ce qui composoit leur escorte, et leurs papiers surtout furent saisis avec le plus grand soin; la preuve écrite de la conjura-

* Salluste.

tion y étoit renfermée, et portoit la signature des quatre principaux chefs, qui, sur ces pièces, furent arrêtés et exécutés peu après.

Catilina cependant, contre lequel on avoit envoyé le second consul Antonius, épioit l'instant favorable de seconder les fureurs des conjurés, en entrant à Rome à l'époque convenue des Saturnales. Pour y réussir, il évitoit le combat, et par des marches et contremarches il cherchoit à mettre en défaut la vigilance du consul. Lorsqu'il eut appris la défection de son parti dans la capitale, il changea de conduite. Quoique trahi par les députés des Allobroges, il espéra de la nation même, s'il pouvoit s'en approcher. Il prit donc la résolution de gagner la Gaule cisalpine ; mais, obligé de se précautionner contre les attaques de l'ennemi, sa marche ne pouvoit être que lente ; en sorte qu'il fut prévenu facilement par Métellus Céler, qui pressentit son dessein, et qui alla se poster près des montagnes. Catilina, pour peu qu'il eût reculé davantage, devoit se trouver ainsi pressé entre deux armées ; il jugea plus salutaire de les combattre séparément, et se vit dans la nécessité d'attaquer Antonius, qui avoit paru le ménager jusqu'alors, et qui, le jour même du combat, s'absenta sous prétexte d'une indisposition véritable ou

feinte, et laissa le commandement à son lieutenant Pétréius. Les soldats, de part et d'autre, firent paroître une égale valeur; mais les deux commandans des ailes de l'armée rebelle ayant été tués, Catilina, se trouvant dans l'impossibilité de diriger seul toute la bataille, désespéra de la victoire, et ne songea plus qu'à vendre chèrement sa vie, qu'il perdit en effet, après avoir percé plusieurs rangs de l'ennemi. Son armée, privée de chefs, ne tarda pas à être mise en déroute. Pétréius arrêta le carnage et défendit de faire des prisonniers. Humain et sage tout à la fois, il pensa que, la cause de la séduction étant détruite, tout le sang romain qu'il épargneroit couleroit désormais pour la patrie.

Catilina ne s'étoit pas trompé sur les dispositions des Allobroges; ils remuèrent en effet, et il fallut que le préteur de la Gaule narbonnoise marchât contre eux. Les secours qu'ils tirèrent d'un petit roi leur voisin les mirent dans le cas de le battre, et il fut nécessaire d'envoyer une nouvelle armée pour arrêter les progrès qu'ils faisoient déjà. Cette fois ils furent battus à leur tour; mais ce n'est qu'à César qu'il étoit réservé de les soumettre effectivement.

[60] César entroit alors dans la carrière des grandes dignités. Propréteur, et revêtu

récemment de la grande sacrificature, il venoit d'être envoyé en Espagne, où, pour la première fois, il commandoit en chef, et où son ambition fit naître des sujets de guerre pour y trouver des occasions de conquêtes. En moins d'un an il acheva l'ouvrage ébauché des Scipions. L'Espagne entière fut soumise, et il lui donna des lois sages qui firent pardonner ses exploits. Il y fut regretté lorsqu'il en partit pour Rome, à l'effet d'y solliciter le triomphe et le consulat; mais il lui fallut opter. Les postulans du triomphe devoient demeurer hors de la ville, et les candidats au consulat devoient au contraire s'y trouver en personne. Dans l'impossibilité de faire taire l'une ou l'autre loi, il préféra de sacrifier les jouissances de la vanité à celles de l'ambition, et il entra dans la ville pour y conduire sa brigue.

Pompée et Crassus y étoient alors les personnages les plus influens; Pompée par l'éclat de ses victoires dans les trois parties du monde, Crassus par celui de ses richesses, joint à quelque mérite militaire dont il avoit fait preuve dans la guerre contre Spartacus. Ces avantages avoient naturellement fait naître entre eux de la rivalité. Si César, pour réussir dans ses vues, s'attachoit à l'un, c'étoit s'attirer la malveillance de l'autre; s'il les caressoit également, il pouvoit leur devenir éga-

lement suspect. Cet embarras lui fit naître des vues plus profondes ; ce fut de rapprocher ces deux hommes, et de s'étayer de la réunion de leur pouvoir en le partageant. Ce chef-d'œuvre d'intrigue et de politique donna naissance au premier triumvirat, à cette association fameuse par laquelle ils devoient s'aider mutuellement dans leurs entreprises, n'en former que d'un commun accord, et n'en exécuter aucune contre le gré d'un seul *.

[59] César recueillit d'abord les fruits de cette ligue secrète, masquée au dehors sous les apparences d'un retour à la concorde. Toutes les brigues le portèrent au consulat : il ne put empêcher néanmoins que le sénat, à force de mouvemens et d'argent, ne lui donnât un collègue disposé à le traverser dans les actes de son gouvernement. C'étoit Calpurnius Bibulus, qui malheureusement n'avoit guère d'autre mérite que celui de la pureté de ses intentions. César l'écrasa bientôt de son ascendant et de ses manœuvres. Ce fut au point de le contraindre à demeurer chez lui pendant les huit derniers mois de son administration; en sorte que César fut à peu près le seul magistrat suprême de cette année. Il se maintint dans cette autorité avec

* Plut. in Cæs. et Crass. Dio. l. XXXVII. App. de Bell. civ. l. II.

la faveur générale, en flattant séparément tous les ordres de l'état : le sénat, par des égards extérieurs, lors même qu'il lui arrachoit un consentement forcé ; les chevaliers chargés du recouvrement des deniers publics, par la réduction de leurs fermes ; le peuple, par des concessions de fonds publics aux pauvres citoyens, espèce de loi agraire, mais si habilement mitigée, que, bien que le sénat pénétrât facilement les vues du consul, il n'osa pas s'opiniâtrer long-temps à refuser son adhésion à la loi ; Pompée enfin, par des déférences, et en lui donnant en mariage Julie sa fille, par le moyen de laquelle il le gouverna.

Le résultat d'une politique si raffinée fut d'obtenir, à l'expiration de son consulat, le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule cisalpine, qui lui fut déféré par le peuple, et celui de la Gaule transalpine, par le sénat, empressé de s'en faire un mérite auprès de lui, dans la crainte qu'il ne s'adressât encore au peuple pour l'obtenir : le tout pour cinq années, et avec le commandement de quatre légions. Le triumvirat lui prêta, dans cette pousuite, l'assistance de son crédit, et par cette démarche imprudente procura lui-même les moyens qui devoient l'anéantir.

L'année même du consulat de César, l'Helvétien Orgétorix avoit excité ses compatriotes

à la conquête de la Gaule celtique, de celle qui, bornée au nord par la Seine et la Marne, et au midi par la Garonne, confinoit aux établissemens romains *. Soupçonné presque immédiatement de n'avoir conçu ce projet que pour s'en faire un moyen de s'élever au pouvoir suprême, il avoit été arrêté par ses concitoyens, et s'étoit empoisonné. Mais le mouvement qu'il avoit imprimé à tous les esprits continua de subsister, et, pour le rendre irrévocable, les Helvétiens eux-mêmes avoient brûlé leurs villes et leurs villages, et fixé leur rendez-vous sur les bords du Rhône pour les premiers jours de l'année suivante. César, dévoré de jalousie au souvenir des triomphes de Pompée, et bien persuadé que, pour lui être véritablement égal, il falloit opposer trophées à trophées, ressentit une joie peu commune non-seulement de ces apparences guerrières, mais encore de la circonstance du rendez-vous, qui, laissant à son ambition l'avantage de se satisfaire à Rome pendant toute l'année de sa magistrature, lui permettoit de préparer les ressorts qui, à l'expiration de ce terme, devoient lui procurer le département des deux Gaules.

[58] Fidèles à leur ajournement, les Helvétiens, au nombre de près de trois cent soixante mille âmes, dont quatre-vingt-douze

* Cæs. de Bell. gall. lib. I.

mille combattans, cherchant à éviter les défilés étroits et dangereux du Jura, se portoient déjà entre cette montagne et le Rhône, et se disposoient à traverser la province romaine pour pénétrer dans la Celtique, lorsque César, instruit de leur mouvement, se rendit en huit jours de Rome à Genève. Sur-le-champ il fait rompre le pont de cette ville sur le fleuve, et à l'aide de la seule légion * qu'il trouve dans la province, et des troupes du pays, il ferme en quinze jours, par un retranchement de dix-neuf mille pas et une muraille de seize pieds de hauteur, l'espace ouvert entre le lac et le Jura. Fort de cette

* Pour l'intelligence des détails militaires qui vont suivre, il convient de savoir qu'au temps de César la légion étoit composée d'environ six mille fantassins et d'une troupe de trois cents cavaliers, qui portoit le nom d'*aile*. La légion étoit divisée en dix cohortes, commandées chacune par un tribun, et les cohortes en centuries, commandées par des centurions. Ces mêmes centuries se subdivisoient en chambrées composées de dix soldats.

La cavalerie de chaque légion, ou l'aile, comprenoit dix turmes de trente cavaliers, dont chacune avoit pour chef un décurion.

Il n'y avoit qu'une seule aigle par légion. Chaque cohorte, chaque centurie et chaque décurie avoit aussi son enseigne particulière. Le premier centurion de la légion avoit la garde de l'aigle; c'étoit un officier distingué, et qui entroit au conseil de guerre avec les tribuns. (VÉGÈCE, liv. II.)

défense, il refuse nettement les députés helvétiens qui lui demandent passage, et repousse les détachemens divers qui le tentent par les gués du Rhône.

Réduits à prendre la route des défilés, les Helvétiens s'assurent de la bonne volonté des Séquanois (des Francs-Comtois) et des Eduens (des Autunois), leurs voisins, auxquels ils promettent une part dans leurs conquêtes. Mais à peine étoient-ils hors des montagnes, qu'oubliant engagemens et promesses, ils pillent les terres de leurs alliés comme ils eussent fait celles de leur ennemi. Tel fut l'incident auquel on peut attribuer la conquête des Gaules par César. Les cantons opprimés réclament de lui des secours dont il s'empresse de leur donner la promesse; et, afin de la réaliser, il se rend avec célérité dans la Cisalpine, et en tire trois légions de vieilles troupes, et deux autres de nouvelles levées, avec lesquelles il repasse aussitôt les monts. Il fit une telle diligence, que, malgré quelque opposition qu'il trouva dans les montagnes, il atteignit les Helvétiens sur les bords de la Saône; les trois quarts l'avoient passée. César fondit à l'improviste sur le reste, l'eut bientôt dissipé, et passa lui-même, et en une seule journée, cette rivière, que la multitude des Helvétiens n'avoit pu traverser qu'en vingt jours. Étonnés d'une pareille diligence, ils

députent vers lui, demandent d'être admis à l'alliance du peuple romain, et réclament un établissement dans la Gaule. César rejette toutes ces propositions, et refuse d'entendre à aucune autre, qu'à l'évacuation du territoire des alliés de Rome, et à leur retour immédiat en Helvétie. Piqués d'une réponse aussi impérieuse, les envoyés se retirent, mais non sans rappeler à César, avec une égale fierté, qu'ils étoient ce même peuple qui, cinquante ans auparavant, de concert avec les Ambrons, avoit fait passer des milliers de Romains sous le joug : les Helvétiens, en conséquence, continuent leur marche, et obtiennent même quelques avantages sur divers partis avancés des Romains.

Enflés de ce petit succès et de quelques signes trompeurs d'appréhension qu'ils avoient cru remarquer en César, ils osèrent l'attaquer lui même à quelques jours de là, et quoiqu'il fût dans une position formidable; mais leurs boucliers, qu'ils avoient serrés et enlacés les uns dans les autres pour s'en faire un abri, se trouvèrent bientôt tellement percés par les traits des Romains, qu'ils en demeurèrent liés ; de sorte que, ne pouvant plus en faire usage, il furent contrains de les abandonner et de se présenter découverts au combat. Ce désavantage les força de reculer ; leur mouvement s'effectua d'ailleurs avec

un ordre qui permit à leur corps de réserve de prendre les Romains en flanc, et dès lors le combat devint douteux. Ce ne fut qu'à la fin du jour que la victoire se déclara pour les Romains ; mais elle fut complète ; et, de cette immense population, cent trente mille seulement purent gagner la route de Langres. Déjà César avoit mandé sur tous les lieux de leur passage qu'on eût à leur refuser toute espèce de vivres et de secours, sous peine de partager leur sort ; et trois jours après il se mit lui-même à leur poursuite. Réduits aux dernières extrémités par ces dispositions, les Helvétiens lui adressèrent de nouveaux députés pour se soumettre : César les reçut en grâce, sous la condition qu'ils livreroient leurs armes, donneroient des otages, retourneroient dans leur pays, et qu'ils y rebâtiroient leurs villes, qui faisoient la sûreté de la Gaule contre les incursions des Germains. Ils y consentirent, et ainsi se termina la guerre contre l'Helvétie.

Tous les chefs de la Gaule s'empressèrent de féliciter César d'un succès dont ils sembloient devoir recueillir les fruits ; et, devenus confians sur ce témoignage de générosité, ils hasardèrent près de lui une démarche qui l'autorisa à s'immiscer désormais dans toutes leurs affaires : ils ne le prièrent de rien moins en effet que d'appuyer de son autorité la te-

nue des états de la Gaule et les résolutions mystérieuses que l'on prévoyoit devoir y être prises. César ne manqua pas d'accéder à une demande qui secondoit merveilleusement les prétentions ambitieuses de la république à protéger tous les peuples, et par suite à les dominer. Les états se tinrent sous ses auspices, et le résultat des délibérations, que la crainte empêchoit encore de divulguer, lui fut communiqué secrètement par l'Eduen Divitiacus, qui avoit déjà toute sa confiance, et pour les services qu'il lui rendoit de sa personne dans les armées, et pour l'influence dont il jouissoit dans les Gaules.

Il en apprit que les peuples de la Celtique étoient divisés depuis long-temps en deux factions, à la tête desquelles se trouvoient les Eduens d'une part et les Arvernes (les Auvergnats) de l'autre; que les derniers, abaissés par leurs rivaux, s'étant unis aux Séquanois, avoient réclamé les secours d'Arioviste, roi des Suèves (des Souabes); que celui-ci, entré d'abord dans les Gaules avec quinze mille hommes seulement, en avoit successivement introduit jusqu'à cent vingt mille; qu'avec ces forces il avoit ruiné la puissance des Eduens, et qu'il les avoit contraints à lui donner des otages, garans de leur servitude et du serment qu'il avoit exigé d'eux de ne jamais recourir aux Romains; que les Séquanois, qui l'avoient ap-

pelé, n'avoient point eu lieu de s'en féliciter davantage ; qu'il s'étoit approprié le tiers de leur pays ; qu'en ce moment même il en réclamoit un nouveau tiers pour ses alliés ; et que le reste, subjugué par sa présence, étoit tombé dans un asservissement pire que celui des Eduens ; qu'enfin la terreur qu'imprimoit le nom d'Arioviste à toute la Gaule, par le danger de leurs otages, étoit telle que nul n'avoit la hardiesse de s'en plaindre ; et que, si lui-même osoit davantage, ce n'étoit que parce qu'il avoit soustrait à son pouvoir tout ce qui lui étoit cher, en renonçant à tous les avantages qu'il auroit pu se promettre dans sa patrie.

César saisit avidement ces plaintes comme un gage précieux qui lui promettoit de nouveaux triomphes. Il assura les députés qu'il faisoit son affaire de la leur, et dépêcha aussitôt vers Arioviste, pour l'inviter à une entrevue. *S'il a à me parler*, répondit le fier Germain, *il peut me venir trouver.* Sur le refus de s'aboucher ainsi avec lui, César lui manda dès lors que, par le devoir de sa charge, il se voyoit tenu d'exiger de lui qu'il eût à cesser de donner entrée aux Germains dans les Gaules, et à renvoyer aux Eduens leurs otages ; qu'en satisfaisant à ces demandes, il continueroit à voir en lui l'ami et l'allié du peuple romain, dont lui-même avoit rédigé

le décret pendant son consulat; et que, dans le cas contraire, chargé, ainsi qu'il l'étoit par le sénat, de protéger les alliés de Rome, il ne souffriroit pas qu'il leur fût fait plus long-temps injure. Arioviste répondit à ce message que les lois de la guerre donnoient aux vainqueurs le droit de traiter à leur gré les vaincus; que les Romains dans leurs conquêtes ne se régloient point sur la volonté d'autrui, mais sur la leur; qu'il en étoit de même de lui; qu'il avoit vaincu les Eduens, et qu'à ce titre il leur avoit imposé un juste tribut; qu'il ne leur rendroit donc pas leurs otages, et que, s'il prenoit envie à César de l'y vouloir contraindre par la force, il apprendroit à ses dépens de quels efforts étoit capable une nation belliqueuse qui depuis quatorze ans n'avoit couché sous un toit.

Avec cette réponse, César reçut la nouvelle qu'un nouveau renfort de Germains étoit rassemblé sur les bords du Rhin. Il prend aussitôt son parti, gagne Arioviste de vitesse, s'empare de Besançon, ville entourée par le Doubs, à l'exception d'un seul côté où elle s'appuie à une montagne qui lui sert de citadelle, ranime le courage de ses troupes, que des rapports exagérés sur la force et la valeur des Germains avoient frappées de terreur, marche à leur rencontre et découvre enfin leur armée. Vainement, plusieurs jours de suite, il offre

le combat à ces guerriers si intrépides ; ils s'obstinent à le refuser. Ce n'étoit point en eux défaut de courage ; mais parce que les mères de famille, qui chez eux décident de l'opportunité des combats, avoient déclaré que l'issue en seroit funeste s'ils attaquoient avant la nouvelle lune. Instruit de cette particularité, César, dont les vivres se consumoient dans l'inaction, prit la résolution d'attaquer leur camp; le soin de leur propre défense les en fit sortir, et le combat s'engagea. Les Germains n'y firent point la résistance que l'on devoit attendre de leur valeur. Ils tardèrent peu à prendre décidément la fuite, et ne s'arrêtèrent même que sur les bords du Rhin, où la plupart se noyèrent. Arioviste eut le bonheur d'échapper sur une barque. Telle fut l'issue glorieuse de la première campagne de César dans les Gaules. Les deux expéditions qui la remplirent se trouvèrent terminées assez tôt pour que les troupes entrassent dans leurs quartiers d'hiver de meilleure heure que de coutume. César les plaça dans la Séquanie (la Franche-Comté); et, profitant de son loisir, il se rendit dans son gouvernement de la Cisalpine, à l'effet d'y surveiller de plus près, pendant l'hiver, les mouvemens de la capitale.

[57.] Jusque-là les armes romaines n'avoient été employées que pour les intérêts de la

Garde. Cette année, des soupçons bien ou mal fondés en firent changer la direction. Ces quartiers, que César avoit pris dans la Séquanie, tardèrent peu à faire naître des alarmes; et les Belges, situés plus au nord, profitèrent de l'éloignement où ils se trouvoient pour disposer des moyens d'attaque lors du retour du printemps *. Au premier bruit qui en vint à César, il quitta l'Insubrie, et avec deux légions de nouvelles levées il se hâta de rejoindre ses troupes. Ayant pris des Eduens et des Sénonois, qui tenoient son parti, les renseignemens qui lui étoient nécessaires, il les opposa aux Bellovaques (à ceux du Beauvoisis), et avec ses légions il entra inopinément sur le territoire des Rémois. Cette marche inattendue non-seulement prévint la part que ces peuples auroient pu prendre à la confédération des Belges, mais lui procura encore les alliés les plus fidèles qu'il se soit donnés dans les Gaules.

Cependant les forces de la ligue, composées des Bellovaques (de ceux du Beauvoisis), des Suessonois (du Soissonois), des Nerviens (du Hainaut), des Atrébates (de l'Artois), des Ambiénois (de la Picardie), des Morins (de la Flandre), des Ménapiens (du Brabant), des Atuatiques (de Namur), des Eburons (de Liége), des Calètes (du pays de Caux), des

* Cæs. de Bell. gall. l. II.

Vélocasses (du Vexin), et des Véromanduens (des Vermandois), formant un total de deux cent cinquante mille combattans, s'étoient réunies sous la conduite du Soissonois Galba, et se rapprochoient insensiblement des Romains. Chemin faisant, ils attaquèrent une petite ville des Rémois. Leur tactique pour faire un siége se bornoit à entourer la place, à nettoyer les remparts à l'aide de la multitude de leurs traits, et à monter ensuite à l'assaut. Elle eût été suffisante pour réduire bientôt à l'extrémité une petite population, dont la science n'étoit pas plus avancée que celle des assiégeans. Mais César, ayant fait pénétrer dans la ville des archers crétois, baléares et numides, prolongea la défense, et dégoûta les assiégeans, qui abandonnèrent cette entreprise pour l'aller chercher lui-même.

Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de l'Aisne. César se hâta de porter son camp au-delà de cette rivière, qui couvroit les villes des Rémois, d'où il tiroit ses subsistances, et laissa seulement quelques cohortes pour la défense du pont qu'il y avoit fait jeter. Un marais qui séparoit les deux armées devoit apporter du désavantage au parti qui le traverseroit pour attaquer l'autre. Cette circonstance causa une longue inaction. Les Belges en sortirent les premiers, en essayant de passer à gué la rivière pour s'em-

parer du pont, et couper ainsi les vivres aux Romains. Mais la cavalerie romaine, les ayant surpris dans l'embarras du passage, les contraignit à rebrousser chemin, non sans une perte considérable. Cette tentative malheureuse des Belges, et la disette des vivres qui commençoit à se faire sentir parmi eux, leur persuadèrent qu'ils auroient plus d'avantage à défendre leurs propres foyers, et ils arrêtèrent de regagner chacun les siens : mais leur séparation, qui se fit avec tout le désordre d'une véritable déroute, en essuya toute l'infortune, et les Romains, pendant tout un jour, les taillèrent en pièces, sans courir eux-mêmes la chance d'aucun danger.

La masse de la confédération ainsi dissipée, César en attaqua séparément les divers membres. Suivant le cours de l'Aisne, il se porta d'abord sur Noviodunum (Soissons), qui, à la seule vue de l'appareil inconnu pour elle des machines de guerre des Romains, se rendit à discrétion. Ses habitans, à la prière des Rémois, avec lesquels ils avoient une confraternité particulière, obtinrent une composition plus favorable. César en usa de même à l'égard des Bellovaques, qu'une alliance semblable unissoit aux Eduens. Les Nerviens (les peuples du Hainaut), dont les mœurs austères et le courage indompté se refusoient à toute espèce de soumission, lui opposèrent

plus de résistance. Ils attendoient les Romains sur la Sambre, dans un pays couvert, coupé de bois, de buissons et de haies, où non-seulement la cavalerie ne pouvoit agir, mais où les combattans mêmes pouvoient à peine se voir. Arrivé sur les bords de cette rivière avec six légions seulement (les deux autres escortoient le bagage), César établit son camp sur une colline opposée à une élévation semblable que l'on remarquoit de l'autre côté, et où ne se laissoient apercevoir que quelques détachemens de cavalerie. Pendant qu'on travailloit aux retranchemens, et qu'il faisoit passer en même temps la rivière à sa cavalerie pour inquiéter celle de l'ennemi, les Nerviens, cachés dans le bois, débouchent tout à coup de leur position, repoussent la cavalerie romaine, la poursuivent jusque dans la rivière, qu'ils traversent avec elle, et attaquent les légions encore à l'ouvrage. Tout cela se fit avec une telle rapidité, que César ne trouva le moment ni de donner un seul ordre, ni de faire la moindre disposition. Le combat se trouva partout engagé, sans que la plupart des soldats eussent ni casque ni bouclier, et chacun étant obligé de combattre où il se trouvoit, sans pouvoir deviner même ce qui se passoit près de lui. Ce désordre varia les événemens.

A la gauche, la neuvième et surtout la

dixième légion, celle sur laquelle César comptoit davantage, eurent du succès contre les Atrébates (les Artésiens), qu'ils repoussèrent au-delà de la rivière ; ils la passèrent avec eux, achevèrent de les mettre en fuite et poussèrent jusqu'à leur camp, qu'ils pillèrent : au centre, la huitième et la onzième, quoique séparées, avoient eu à peu près le même avantage sur les Veromanduens : mais à la droite, la septième et la douzième légion, également séparées, étoient pressées en tête et en flanc par les Nerviens, qui avoient encore des forces de reste pour attaquer leur camp. Aussi le désordre y fut-il à son comble : les drapeaux étoient tous ensemble, et les soldats étoient tellement serrés qu'ils ne pouvoient faire usage de leurs armes ; tous les centurions d'une cohorte étoient morts ou hors de combat ; le porte-enseigne avoit été tué, et son enseigne étoit perdue ; les soldats découragés sortoient de la mêlée ; et, à leur exemple, la cavalerie tréviroise, auxiliaire des Romains, avoit quitté la partie qu'elle croyoit désespérée, et publioit dans sa retraite la défaite de l'armée. Tel étoit l'état du combat lorsque César, qui venoit de quitter la dixième légion, arriva à l'aile droite. Dans son premier mouvement, il arrache le bouclier d'un simple soldat, se porte à la tête des siens, les ranime de la voix et de la circon-

stance de combattre sous les yeux de leur général, fait desserrer les rangs, rapproche les deux légions, et met ainsi ses soldats en état de soutenir encore quelque temps les efforts de l'ennemi. Cependant la dixième légion, de la hauteur du camp des Nerviens, avoit reconnu le danger de son général, et voloit à son secours; et sur ces entrefaites arrivèrent encore les deux légions laissées à la garde du bagage. Alors la fortune changea de face. Les Nerviens n'en témoignèrent que plus de résolution et d'acharnement, et cet excès de courage fut un malheur pour cette race belliqueuse, qui demeura presque entièrement anéantie; car de soixante mille combattans, à peine s'en sauva-t-il cinq cents.

Les Atuatiques (ceux de Namur), qui venoient à leur secours, se retirèrent à la nouvelle de leur défaite. C'étoit un reste de ces Cimbres qui avoient inondé la Gaule et l'Italie, et qui, dans leur retour, s'étoient fixés dans ces cantons. Ils s'enfermèrent dans une ville qu'ils avoient fortifiée avec tout l'art qu'ils pouvoient posséder. Mais, à la vue du mouvement imprimé aux énormes machines de guerre des Romains, ils les crurent favorisés de quelque divinité, et demandèrent à composer, en conservant toutefois leurs armes pour leur propre défense contre les attaques de leurs voisins. Sur la promesse de César de

les garantir, ils les jetèrent dans leurs fossés, qui en furent comblés, quoiqu'ils en eussent caché une partie. Ils ouvrirent alors leurs portes; mais César ne voulut occuper la ville que le lendemain, à l'effet de prévenir les insultes auxquelles les habitans auroient pu être exposés dans la première ivresse de la victoire. Ignorant un motif aussi généreux, ceux-ci usèrent de ce fatal délai pour attaquer le camp romain, qu'ils supposoient mal gardé, et où, à leur grand dommage, ils trouvèrent une résistance inattendue. Le lendemain les portes de la ville ayant été enfoncées sans opposition, César en fit vendre les habitans à l'encan, et le nombre en passa cinquante mille.

Dans le cours de cette même campagne, le jeune Crassus, fils du triumvir, détaché par César avec une seule légion vers les contrées maritimes de la Celtique, soumit tous les petits peuples qui entre la Seine et la Loire composoient l'Armorique (la Bretagne). L'assujettissement de cette province, la réduction des Belges, et l'alliance des Éduens et des Rémois, mirent la Gaule presque entière sous la dépendance des Romains. Le sénat, sur le compte qui lui en fut rendu par César, ordonna quinze jours de supplications ou de prières publiques, témoignage de faveur et de considération qu'il n'avoit encore donné à aucun autre général.

[56] Cependant il étoit difficile que la rapidité de ces expéditions, tout en atterrant les divers peuples de la Gaule, pût déraciner en eux tout d'un coup l'amour et les habitudes de l'indépendance. Ce sentiment vivoit dans tous les cœurs, et la Gaule, abattue sous les armes des Romains, n'étoit subjuguée qu'en apparence. En quelques endroits la révolte étoit ouverte, en d'autres on n'attendoit que l'occasion favorable; et ce fut à l'étouffer de toutes parts que s'employèrent les soins et les travaux de César durant le cours de sa troisième campagne. Le signal en fut donné par les Nantuates et les Véragres (les Valaisans). La douzième légion, envoyée chez eux pour y prendre les quartiers d'hiver et protéger les passages des Alpes, s'étoit vue, en pleine paix, cernée et attaquée inopinément à Octodure (Martinach) par trente mille montagnards. Au moment d'être forcée, Sergius Galba, qui la commandoit, reprit l'avantage par une sortie désespérée qui jeta la surprise et l'effroi parmi les barbares; il leur tua les deux tiers de leur monde, dispersa le reste; et néanmoins il crut prudent pour sa sûreté d'aller achever ses quartiers chez les Allobroges (les Dauphinois et les Sovoyards), façonnés depuis plus long-temps au joug *.

A l'autre extrémité de la Gaule, et sur ces

* Cæs. de Bell. gall. l. III.

côtes de l'Océan que le jeune Crassus se flattoit d'avoir soumises, se préparoit une tempête plus considérable. Le sort des otages que les peuples avoient été forcés de livrer aux Romains enchaînoit seul leur ressentiment; une circonstance qui leur permit d'en garantir la sûreté devint pour eux l'occasion d'éclater : Crassus, à l'effet d'assurer la subsistance de son corps d'armée, avoit envoyé plusieurs de ses officiers en différentes villes du pays, et entre autres à Vannes, la plus considérable de toutes, par les ports qu'elle tenoit sur la côte, et le commerce qu'elle faisoit avec la Bretagne (l'Angleterre). Ses magistrats, au moment de la plus profonde sécurité des commissaires romains, ordonnent leur arrestation, et les villes voisines suivent cet exemple. En même temps une ligue se forme non-seulement de tous les peuples de la contrée, mais encore de tous ceux qui habitoient les côtes plus au nord; des secours même furent tirés de la Bretagne. La plupart des villes armoriques, bâties sur des langues de terre avancées dans la mer, étoient défendues du côté de la terre par la marée, qui, toutes les douze heures, inondant le terrain d'alentour, en empêchoit les approches; et du côté de la mer, par cette même marée qui, toutes les douze heures encore abandonnant la plage, interdisoit l'approche des

vaisseaux. A ces difficultés naturelles, et à celles qui provenoient du nombre des ennemis, se joignoit encore pour l'armée romaine le fléau de la disette dans un pays ravagé. Crassus fit connoître à César ces circonstances fâcheuses, et attendit ses ordres pour agir.

Loin de se laisser abattre par ces tristes nouvelles, César se crut en état non-seulement de suffire au danger, mais de tenter encore de nouvelles conquêtes. Il donna ordre à Crassus de passer en Aquitaine avec douze cohortes seulement, une certaine quantité de cavalerie, et des renforts qu'il devoit prendre, tant parmi les naturels de la Gaule romaine ou narbonnoise, que chez les peuples mêmes qu'il alloit envahir, et où les Romains, fidèles à leur politique dans tous les pays où ils portoient la guerre, avoient déjà su se ménager des alliés. Pour lui, après avoir pourvu par ses lieutenans à maintenir la fidélité des alliés, et à tenir en échec la malveillance des vaincus, il se réserva de diriger lui-même l'expédition contre les Venètes et les autres peuples de l'Armorique.

A la situation privilégiée de leurs villes, César opposa les efforts de l'art et d'un travail opiniâtre, en construisant des digues qui limitèrent les inondations de la marée et permirent de faire des approches. Mais quand, après des travaux immenses, une ville se

trouvoit ainsi près d'être forcée, les habitans, à l'aide de leurs vaisseaux, l'évacuoient facilement et se réfugioient dans une autre. Cette manœuvre fut continuée pendant presque toute la campagne, et apprit à César que ce n'étoit que d'une flotte qu'il pouvoit espérer un succès décisif. Déjà, dès le commencement de la saison, il avoit fait construire des vaisseaux sur la Loire; il les joignit à ceux qu'il tira des Saintons et des Pictons (des peuples alliés de la Saintonge et du Poitou), et en donna le commandement au jeune Décimus Brutus, depuis l'un de ses assassins. Celui-ci, à la vue de l'armée de terre, attaqua l'ennemi, fort de deux cents voiles; mais les vaisseaux romains, extrêmement frêles de construction, profonds de carène et peu exhaussés de bord, ne pouvoient rien contre les vaisseaux gaulois, massifs, élevés, et cependant assez plats pour s'engager sans péril dans les bas-fonds. Pour triompher de ces obstacles, Brutus imagina d'attacher des faux à de longues perches, à l'effet d'accrocher et de rompre les agrès des vaisseaux ennemis : désemparés par cette manœuvre, ceux-ci demeurèrent immobiles; et aussitôt, environnés par les vaisseaux légers des Romains, ils furent enlevés à l'abordage. La majeure partie de la flotte gauloise fut anéantie de cette sorte, et le reste, surpris dans sa

fuite par le calme, devint également la proie des Romains. Cette action mit fin à la guerre, en détruisant la flotte qui la perpétuoit, et l'Armorique retomba sous le joug. César crut devoir être cruel pour venger la violation du droit des gens en la personne des commissaires, et fit mettre à mort tout le sénat de Vannes.

Dans le temps même de cette victoire sur les Venètes, Titurius Sabinus en remportoit une pareille sur les Lexoviens, dont il avoit animé la confiance par une crainte simulée. Une sortie imprévue suffit pour les vaincre; et la consternation que répandit leur défaite dans tout le pays en entraîna la soumission; car si les Gaulois, remarque César, sont toujours prompts à courir aux armes, ils perdent aussi aisément courage lorsqu'ils éprouvent de la résistance, ou que quelque disgrâce vient les assaillir.

Crassus, de son côté, étoit entré en Aquitaine, où, quelques années auparavant, deux armées romaines avoient été détruites, et où le courage des peuples s'étoit exalté de cette circonstance. Malgré l'extrême circonspection avec laquelle il marchoit pour éviter le sort de ses prédécesseurs, il donna à son arrivée dans une embuscade que lui avoient préparée les Sotiates (les Condomois). Il ne fallut pas moins, pour l'en tirer, que l'ex-

trême valeur de ses soldats, jaloux de faire valoir leur jeune général en l'absence de son chef. Sorti de ce danger, il se hâta d'aller mettre le siége devant la capitale de ces peuples. Elle se défendit non-seulement avec courage, mais avec un art que les Romains n'avoient point encore rencontré dans les Gaules : elle fut néanmoins réduite à capituler. Les Romains étoient occupés à faire exécuter la clause importante de la reddition des armes, lorsqu'au mépris de la convention qui venoit d'être conclue, le commandant de la ville hasarda une sortie à la tête de six cents solduriers. On appeloit ainsi des braves qui se vouoient, à la vie et à la mort, à la fortune de leur chef : s'il périssoit, ils périssoient avec lui, ou se donnoient la mort. Contre des soldats si déterminés le combat ne pouvoit manquer d'être rude. Ils furent néanmoins repoussés dans la ville, et, quels que fussent les motifs de Crassus, il n'en aggrava pas le sort des vaincus.

L'impression de terreur que dut produire la réduction d'une ville aussi forte, et celle de bienveillance qui devoit naître de la générosité du vainqueur, furent également perdues sur les peuples à demi policés du voisinage : ils s'allièrent à quelques peuplades d'Espagne, et en tirèrent des officiers qui avoient servi sous Sertorius. Crassus ne tarda

pas à s'en apercevoir à la conduite militaire qu'ils tinrent devant lui, et au talent avec lequel ils s'attachèrent à ruiner ses moyens de subsistance : bientôt il ne lui resta que la ressource du combat pour sortir de la gêne qu'ils lui faisoient éprouver ; aussi le leur présentoit-il chaque jour, et chaque jour il étoit obstinément refusé. Pour les y forcer, il fallut, avec un désavantage notable, les attaquer dans leur camp ; et peut-être Crassus l'eût-il tenté en vain, si pendant l'action un heureux hasard ne lui eût fait découvrir un endroit foible par lequel il pénétra. Cette attaque imprévue mit le trouble parmi les Gaulois ; ils se jetèrent pour fuir par-dessus leurs retranchemens ; et dans ce désordre, de cinquante mille qu'ils étoient, les trois quarts furent taillés en pièces. L'éclat de cette victoire entraîna la soumission des peuples de l'Aquitaine, qui s'empressèrent d'envoyer leurs otages ; les plus éloignés toutefois, à raison de la distance où ils se trouvoient et de l'avancement de la saison, crurent pouvoir se dispenser de cet hommage.

César finit la campagne chez les Morins et les Ménapiens (les Flamands et les Brabançons), qui, cachés dans leurs forêts, ne paroissoient que lorsque les Romains s'y engageoient imprudemment. A ce genre de guerre particulier César opposa un nouveau genre

d'attaque : ce fut de jeter les forêts mêmes à terre. De ces immenses abatis il se forma un rempart impénétrable contre les courses et les surprises de l'ennemi, et fit de cette manière une espèce de conquête sur leur pays ; mais, la saison étant devenue pluvieuse, il fallut renoncer à l'achever : alors, et après quelques dégâts, César fit prendre les quartiers d'hiver.

[55] Dans les deux années qui suivirent, César se crut suffisamment établi pour oser employer ces mêmes Gaulois qu'il avoit vaincus à étendre ses conquêtes au-delà de leurs frontières. Ils le suivirent comme auxiliaires dans une première expédition qu'il tenta sur le Rhin, pour rejeter au-delà du fleuve les Usipiens et les Tenchtères (ceux de Gueldres et de Zutphen), qui, chassés de leur territoire par les Suèves, essayoient par nécessité de se faire un établissement dans les Gaules ; dans une seconde expédition qu'il forma contre les Sicambres (les Westphaliens), pour avoir donné asile aux malheureux débris des Tenchtères; et enfin dans une troisième contre les Suèves, qui menaçoient les Ubiens (ceux de Cologne), les premiers des Germains qui eussent recherché l'alliance des Romains *. Mieux conseillés par la prudence que par le courage, les Germains, à l'approche de Cé-

* Cæs. de Bell. gall. l. IV.

sar, reculèrent au loin dans l'épaisseur de leurs forêts, et reprirent leurs positions lorsque César, incapable de les atteindre, fatigué d'un dégât inutile, satisfait de les avoir fait trembler, et pressé d'ailleurs, avant la fin de la campagne, d'établir encore la gloire des légions romaines jusqu'au sein de la Bretagne, repassa le Rhin, dix-huit jours seulement après l'avoir franchi. La descente en Bretagne ne put avoir une durée beaucoup plus longue; et, malgré quelques avantages sur divers petits peuples ligués ensemble, mais mal unis entre eux, César se vit forcé de regagner le continent avant la mauvaise saison; en sorte que cette expédition, comme la précédente, eut plus d'éclat que d'utilité. Comius, roi des Atrébates (des Artésiens), qui avoit de nombreuses relations avec la Bretagne, y servit utilement les Romains par ses négociations.

Le loisir des quartiers d'hiver ne fut pas perdu pour César; il en passa la durée à Lucques, où il tint une espèce de cour, par l'affluence des personnages les plus qualifiés de Rome, qui s'empressèrent de l'y venir trouver. Pompée même et Crassus s'y rendirent aussi, pour traiter avec lui de leurs intérêts communs *. César leur procura la bonne volonté de ses amis et les suffrages de plusieurs de ses soldats, pour les porter tous deux au

* Plut. in Cæs. Pomp. Crass.

consulat l'année suivante, et leur faire attribuer à la suite, pour cinq ans, à Pompée le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique, et à Crassus celui de l'Orient, à la condition que le sien, qui devoit expirer au bout de deux ans, seroit aussi prolongé pour cinq ans. Ainsi ces trois hommes se partagèrent presque toute la domination romaine; mais ils en firent chacun un usage bien différent: Pompée, croyant n'avoir plus rien à désirer sous le rapport de la gloire, et prenant l'encens pour le pouvoir, demeura à Rome pour en savourer la fumée plus à son aise, et fit la guerre en Espagne par ses lieutenans; Crassus, dans une expédition aussi injuste que mal concertée contre les Parthes, alla trouver dans leurs sables le terme de sa vie, et y expier son avarice et ses rapines; César seul, aussi peu scrupuleux sans doute, mais plus habile, tendit à ses fins sans dévier, en faisant naître chaque jour de nouvelles occasions d'accumuler des lauriers sur sa tête, et d'anéantir ainsi peu à peu le vieil ascendant de ses collègues.

[54] La campagne précédente dans la Bretagne avoit été une course et non pas une conquête; César fit cette année des dispositions pour l'effectuer : ses troupes, pendant l'hiver, avoient été employées à construire ou à réunir six cents vaisseaux de charge et vingt-huit galères, dont le rendez-vous avoit

été fixé au port d'Iccius (de Boulogne); trois légions devoient monter une partie de ces bâtimens; les autres étoient destinés à transporter les Gaulois auxiliaires et particulièrement leur cavalerie, qui alloit à quatre mille hommes *. Dumnorix, éduen, en commandoit une partie; depuis long-temps il donnoit des sujets d'inquiétude à César, qui les dissimuloit par égard pour Divitiacus, son frère, dont le dévouement pour les Romains avoit toujours été aussi entier qu'utile. Pour Dumnorix, fatigué du joug de Rome, non-seulement il le supportoit avec peine, mais il cherchoit encore à propager son mécontentement: il représentoit aux chefs rassemblés pour l'embarquement que le but de César étoit de dépouiller les Gaules de leurs soutiens, et que, dans l'embarras de s'en défaire dans leur propre pays, il avoit cherché l'occasion de les détruire dans une expédition lointaine, entièrement étrangère à leurs intérêts. Instruit de ces menées, César s'occupa des moyens d'en prévenir les effets, mais toujours avec les égards qu'il croyoit devoir garder. Il se flattoit d'y avoir réussi, et le vent étant devenu favorable, il avoit donné ses ordres pour l'embarquement, lorsqu'à la faveur des mouvemens tumultueux de l'armée, Dumnorix quitta le camp secrètement, emmenant avec

* Cæs. de Bell. gall. l. V.

lui la cavalerie éduenne. César, aussitôt qu'il en fut averti, fit suspendre toute opération ultérieure, et dépêcha la majeure partie de sa cavalerie à la poursuite de Dumnorix, avec charge de lui intimer l'ordre de revenir sur-le-champ, et d'employer la force en cas de refus. A l'apparition des Romains, Dumnorix se mit en défense, s'écriant, afin de s'attacher les siens davantage, qu'il étoit né libre, et qu'il appartenoit à une nation libre; mais ils répondirent mal à cet appel, en sorte que sa résistance personnelle ne fit qu'assurer sa perte. La mort du chef acheva de décider l'obéissance des soldats, qui retournèrent au camp sans difficulté.

Malgré la grandeur des préparatifs de César, malgré le talent qu'il eut de fomenter des divisions parmi les peuples de la Bretagne et d'en profiter; malgré les victoires fréquentes qu'il remporta sur eux, et l'extrémité enfin où il réduisit Cassivellaunus, chef de la confédération britannique, les Romains ne se crurent ni assez forts ni assez nombreux pour former encore un établissement dans ce pays. César se contenta d'en tirer de nombreux otages, qui pussent lui en garantir la dépendance; et, ainsi qu'il en avoit agi l'année précédente, il fit repasser ses troupes sur le continent avant la mauvaise saison. A cette époque il perdoit Julie sa fille, femme de Pompée, et le lien

puissant qui contenoit la rivalité funeste de ces deux hommes ; alors aussi s'ouvrirent dans la Gaule de nouvelles scènes de carnage, qui ne cessèrent qu'avec sa réduction absolue, réduction qui devoit coûter encore à César trois de ses campagnes les plus laborieuses.

L'année avoit été sèche et la récolte médiocre : cette circonstance obligea César à disséminer ses troupes en différentes provinces ; une légion, sous le commandement de Fabius, fut placée chez les Morins (vers Térouanne); une autre, sous Quintus Cicéron, le frère de l'orateur, chez les Nerviens (dans le Hainaut) ; une troisième, sous Roscius, chez les Essuens (ceux de Séez); la quatrième, sous Labiénus, chez les Rémois, aux confins de Trèves ; la cinquième et la sixième, dans la Belgique, sous Crassus et Trébonius ; la septième, à Autricum (dans le pays Chartrain), sous Plancus ; la huitième enfin, avec cinq cohortes, sous Titurius Sabinus et Arunculéius Cotta, furent logées entre le Rhin et la Meuse, chez les Eburons (les Liégeois), qui reconnoissoient pour chef Ambiorix. Celui-ci avoit à César l'obligation d'être affranchi d'un tribut qu'il payoit aux Atuatiques, et d'avoir recouvré son fils et d'autres otages qu'il avoit été contraint de leur livrer ; mais le sentiment de la reconnoissance n'avoit pu étouffer en lui l'indignation profonde que

ressentoient tous les Gaulois de leur servitude, et il épioit avec eux l'occasion favorable d'en secouer le joug.

Il y avoit à peine quinze jours que les quartiers étoient établis, qu'Ambiorix, excité encore par le Trévirois Induciomare, que César avoit dépossédé du souverain pouvoir dans sa patrie pour en revêtir un rival, attaqua inopinément le camp de Sabinus et de Cotta. Ceux-ci devoient d'autant moins s'y attendre, qu'à leur arrivée dans leurs quartiers ils avoient été comblés de prévenances par Ambiorix, qui s'étoit empressé de leur offrir des vivres. Les Romains, malgré la surprise, repoussèrent l'ennemi qui, tout en fuyant, indiqua qu'il avoit à faire des propositions qui pourroient apaiser les différends. Sur cet avis, et pour connoître la cause d'une attaque si peu prévue, les deux généraux députent vers Ambiorix. Celui-ci, avec toutes les apparences de la franchise, expose à leurs envoyés qu'il n'a oublié ni les bienfaits de César, ni sa propre foiblesse, qui ne lui auroit jamais permis la pensée de se commettre avec les Romains; mais qu'étant Gaulois, il n'avoit pu se refuser au vœu de toute la Gaule, fatiguée du joug des étrangers, et qui, ce jour-là même, les attaquoit dans toute l'étendue de son territoire : qu'au reste, jaloux de concilier tous les devoirs, et après avoir satisfait à sa patrie

par l'assaut qu'il avoit livré au camp romain, il croyoit devoir à son amitié pour Titurius de lui donner avis de cette conjuration générale, ainsi que de la prochaine entrée des Germains pour seconder les Gaulois, et de l'engager en conséquence à se replier avant la jonction, soit sur les quartiers de Cicéron, soit sur ceux de Labiénus, promettant, en reconnoissance des bontés de César, de ne point inquiéter les Romains dans leur retraite.

Ces paroles, rapportées au conseil, y firent naître de grandes anxiétés et de vives contestations. Cotta déclara qu'il se défioit des avis d'un ennemi, et que, tous les Germains se présentassent-ils aux portes du camp, il le croyoit assez bien fortifié, et à eux-mêmes assez de courage pour tenir ferme jusqu'à l'arrivée des ordres de César. Sabinus répliquoit qu'on ne savoit au juste si César étoit dans les Gaules ou en Italie; que la foiblesse personnelle d'Ambiorix étoit une garantie palpable de sa sincérité; qu'il seroit tard de penser à la retraite quand les Germains auroient passé le Rhin, qui n'étoit qu'à deux pas, et que dans un camp qui alloit se trouver cerné de toutes parts, le moindre malheur qui pût leur arriver alors seroit de succomber faute de vivres. Cotta ne se rendant point à ces raisons, Sabinus alla jusqu'à déclarer en présence

de toute la légion, que c'étoit à son collègue qu'il faudroit imputer tous les malheurs, suites funestes de son obstination. L'un et l'autre chef demeuroit inébranlable dans son opinion, et l'on cherchoit vainement à les rapprocher et à les faire convenir d'une résolution unanime qui, quelle qu'elle fût, paroissoit seule pouvoir les sauver. Enfin, sur le minuit, vaincu par les instances de la multitude, Cotta se rendit aux désirs de Sabinus, qui ordonna sur-le-champ le départ pour la pointe du jour.

Les ennemis cependant étoient aux aguets, observant avec soin quel seroit l'effet de leur ruse; car il n'y avoit rien de réel dans les sujets d'alarmes donnés à Sabinus. Aux mouvemens cependant qu'ils remarquèrent dans le camp, ils jugèrent qu'elle avoit réussi. Pour en profiter, ils postèrent une embuscade à deux milles du camp, le long d'un vallon étroit par où les Romains devoient défiler, et où ceux-ci se virent attaqués de toutes parts aussitôt qu'ils s'y furent engagés. Sabinus, dans l'effroi de sa surprise, donne des ordres pour la défense, mais tels qu'on les pouvoit attendre d'un homme pénétré de honte et de consternation. Cotta, moins étonné, par la raison qu'il avoit été plus défiant, se trouva mieux préparé au danger, et avisoit avec autant de sang froid que de courage à tous les

besoins du moment. Ayant remarqué que *la* garde du bagage enlevoit à l'armée une partie de ses ressources, il commanda qu'on eût à l'abandonner; mais, par l'avarice du soldat, cet ordre, si bien assorti aux circonstances, devint une nouvelle cause de trouble: sans égard à l'imminence du danger, la plupart désertèrent le combat et coururent au bagage pour essayer d'en sauver ce qu'ils avoient de plus précieux. Plus sages et plus habiles, les barbares continuèrent à garder leurs rangs, se réservant de partager le butin après qu'ils auroient remporté la victoire.

Cependant, malgré le désavantage de la position, les fautes multipliées des chefs et des soldats, et la tactique habile d'Ambiorix, qui fatiguoit l'ennemi par des fuites simulées, à l'effet d'envelopper les corps imprudens qui se livroient à la poursuite, le soleil avoit dépassé la moitié de sa course, que les Romains soutenoient encore avec vigueur un combat qui étoit engagé depuis la pointe du jour. Mais alors, la plupart des officiers étant tués, blessés ou hors de combat, Sabinus députa vers Ambiorix, qu'il aperçut de loin encourageant les siens, et le fit supplier d'épargner le sang romain. Ambiorix témoigna de l'empressement à traiter avec humanité les vaincus, et invita leurs chefs à venir conférer avec lui. Sabinus, plein de confiance au crédit

qu'il se croyoit sur le Liégeois, fit part de cette proposition à son collègue, et l'engagea à se rendre à l'entrevue, dont il espéroit beaucoup pour le salut commun; mais Cotta, protestant qu'il ne se remettroit jamais aux mains d'un ennemi armé, et coupable envers eux d'une perfidie récente, Sabinus, accompagné de ses principaux officiers, se rendit seul auprès d'Ambiorix. Celui-ci, pour préliminaire, leur ordonna de remettre leurs armes; il tire ensuite la conférence en longueur; et, pendant qu'il semble discuter avec eux de bonne foi, on les enveloppe et ils sont massacrés. Les Gaulois, criant victoire, fondent alors de nouveau sur les Romains. Cotta, frappé d'un coup mortel, périt avec la majeure partie de siens; le reste essaie de regagner le camp qu'ils avoient abandonné le matin. Tout près de l'atteindre, l'enseigne de la légion est pressé par les Gaulois. Il pousse son aigle avec force par-dessus les retranchemens, sauve ce simulacre révéré du culte militaire, et meurt ensuite avec résignation. Ceux qui purent pénétrer dans le camp s'y défendirent jusqu'à la nuit; et, dans leur désespoir, ne profitèrent de l'obscurité que pour se tuer les uns les autres. Un très-petit nombre eut le bonheur de gagner les bois, et de là le camp de Labiénus, qu'ils instruisirent de ce désastre.

Habile à profiter de sa victoire, l'actif Ambiorix passe chez les Atuatiques et les Nerviens (ceux de Namur et du Hainaut), et leur persuade, avant que César ne soit instruit, d'attaquer Cicéron par les mêmes artifices qui l'avoient fait triompher de Sabinus. Ils marchent avec tant de hâte que, surprenant des légionnaires au fourrage, ils attaquent le camp dénué d'une partie de ses défenseurs. Ils y furent néanmoins repoussés, ainsi qu'ils l'avoient été au premier assaut donné à celui de Sabinus. Déchus de l'espérance qu'ils avoient fondée sur le nombre et sur la surprise, ils ne se rebutèrent point, et tentèrent d'abuser Cicéron par les mêmes moyens qui leur avoient si bien réussi auprès de Sabinus, dont ils lui apprirent la mort : mais dans un corps valétudinaire ils rencontrèrent une âme forte qu'il n'étoit pas aussi facile d'intimider. A leurs propositions, il répondit que ce n'étoit point l'usage des Romains de traiter avec des ennemis armés; qu'ils missent bas les armes, qu'alors il les écouteroit volontiers, et qu'il intercéderoit même pour eux auprès de César pour les faire rentrer en grâce avec lui. En même temps il faisoit partir des courriers pour l'informer de sa position; mais ils furent tous arrêtés dans l'étendue d'une circonvallation de quinze mille (de cinq lieues)*,

* D'après les dernières mesures de MM. Méchain

fermée de fossés de quinze pieds de profondeur, et d'un rempart de onze de hauteur, que les barbares, faute d'autres instrumens, façonnèrent avec leurs épées, et qui néanmoins fut terminée en trois heures; circonstance incroyable, rapportée cependant par César, et qui peut servir à donner au moins une idée de la multitude des barbares.

Réduits à recourir à l'unique voie de la force, les Gaulois multiplièrent les attaques sans relâche et avec un art qu'ils tenoient de leurs communications fréquentes avec les Romains, et de quelques prisonniers qu'ils avoient faits sur eux. Il y avoit huit jours que Cicéron soutenoit tant d'efforts avec un cou-

et Delambre, pour la détermination du mètre, le degré moyen ayant été reconnu de 57008 toises $\frac{222}{1000}$, il suit que le mille romain de 75 au degré, ou les mille pas, de cinq pieds romains chacun, équivalent au tiers d'une lieue de 25 au degré, ou de 2280 toises $\frac{33}{100}$, c'est-à-dire à 760 toises $\frac{11}{100}$. Le pied romain se trouve être ainsi presque exactement de 11 pouces, ou du quart d'une aune.

En nouvelles mesures, le mille romain équivaut à 1481 mètres $\frac{48}{100}$, et en nombre rond à un kilomètre et demi, comme le pied romain à 3 décimètres. La lieue gauloise, qui étoit de 1500 pas romains, ou de 50 au degré, est par conséquent de la moitié d'une de nos lieues communes, ou de 2222 mètres $\frac{22}{100}$.

rage d'autant plus supérieur à ses forces, qu'il avoit presque perdu l'espoir de communiquer avec César, lorsqu'il rencontra dans son camp un esclave gaulois qu'il détermina à tenter encore le passage, et qui, moins fait pour éveiller le soupçon, à raison de son langage et de ses habitudes, eut en effet le bonheur de franchir la circonvallation.

Autant qu'on peut le conjecturer du vague des indications*, César étoit à vingt milles (sept lieues environ) en arrière de Samarobrive (d'Amiens), lorsqu'il fut instruit, sur le soir, du danger de sa légion. Sur-le-champ il donne ordre à Crassus, qui étoit à vingt-cinq milles de lui chez les Bellovaques, de se mettre en marche au milieu de la nuit et de gagner Amiens; et à Fabius, de l'attendre avec sa légion chez les Atrébates. Il fit passer un avis semblable à Labiénus; mais celui-ci, inquiété depuis la mort de Sabinus par les Trévirs, que soulevoit Induciomare, ne put se rendre ses ordres; et ce ne fut qu'avec deux légions, diminuées encore de la garde nécessaire aux bagages, que César se mit en marche pour dégager Cicéron. Il fit en sorte de le prévenir par un cavalier qui, à défaut de pouvoir pénétrer lui-même dans le camp, y fit parvenir l'avis au moyen de son javelot.

Cependant les Gaulois, informés aussi par

leurs coureurs de l'arrivée du secours, abandonnent le siége dans l'espoir de surprendre César. Mais Cicéron, dégagé par cette mesure, s'étoit hâté de le faire avertir. Il n'y avoit que peu d'instans que l'avis lui en étoit parvenu, que les deux armées se trouvèrent en présence, et que César, avec sept mille hommes seulement, se vit opposé à soixante mille. Un vallon où couloit un ruisseau séparoit les deux armées, et ce n'étoit pas sans danger que l'une des deux pouvoit se hasarder à s'y engager en présence de l'autre. César, dont le but principal étoit rempli, se garda de le tenter, et mit tout son art à y amener l'ennemi. Dans ce dessein, il se retrancha dans un camp le plus resserré possible, afin de laisser croire qu'il avoit moins de monde encore qu'il n'en avoit en effet. Feignant d'appréhender d'y être forcé, il en fit boucher les portes, mais avec un simple rang de gazon qui pouvoit se renverser sans peine, et il ordonna enfin à ses travailleurs d'affecter l'air de la crainte et de la confusion. L'ennemi se laissa décevoir à ces apparences trompeuses : il s'engagea dans le vallon, s'approcha du camp, et de toutes parts se mit en devoir de combler les fossés et d'escalader les remparts. C'étoit à ce moment que l'attendoit César : tout d'un coup les portes du camp se débouchent, les Romains sortent en foule, et, changeant

d'attitude, ils attaquent avec résolution ceux qui les croyoient glacés de terreur. Toujours vaincus par la surprise, les Gaulois cèdent à leurs efforts, jettent leurs armes, et prennent ouvertement la fuite. Une quantité énorme périt dans la déroute; les Romains, au contraire, ne perdirent pas un seul homme. Le jour même ils gagnèrent le camp de Cicéron, à qui ce secours arriva bien à propos, car il n'avoit pas alors un dixième de ses soldats qui fût sans blessures. En neuf heures de temps cette nouvelle parvint jusqu'à Labiénus, quoiqu'il fût éloigné de plus de cinquante milles, et elle suffit pour faire décamper Induciomare, qui s'étoit proposé de l'attaquer le lendemain.

La fermentation excitée par la défaite de Sabinus subsistoit néanmoins encore, et de toutes parts ce n'étoit que courriers pour former une nouvelle ligue. César, pour déjouer ces mesures, manda les principaux de chaque nation, leur fit croire qu'il étoit instruit de toutes leurs menées; et, employant tour à tour les caresses et les menaces, il vint à bout de les contenir, du moins en majeure partie; car il ne put réussir à l'égard de tous. Les Sénonois avoient formellement refusé d'obéir à l'ordre qu'il avoit intimé à leur sénat de se rendre près de lui pour se justifier de l'éloignement où ils tenoient Cavarinus, qu'il leur

avoit donné pour roi; les Nerviens et les Atuatiques étoient encore en armes; enfin Labiénus ne cessoit d'être inquiété par les Trévirs. Induciomare avoit inutilement sollicité des secours chez les Germains et les Tenchtères, que retenoit la mémoire trop récente de la défaite d'Arioviste; mais à leur défaut il remuoit toute la Gaule, dont il s'étoit concilié la confiance par son audace, et il cherchoit à la justifier par la ruine de Labiénus. Chaque jour il insultoit son camp, et ses soldats y jetoient impunément leurs dards. Labiénus supportoit patiemment leurs outrages, non qu'il ne fût assez fort pour les repousser, mais parce qu'il vouloit accroître leur assurance jusqu'à l'oubli de toutes les précautions. Il s'étoit procuré de la cavalerie chez les peuples voisins, et avoit eu le talent de l'introduire un soir dans son camp avec tant de secret, qu'aucun indice n'en étoit parvenu à l'ennemi. Le lendemain, Induciomare reparut à son ordinaire devant les retranchemens, et ses soldats ne manquèrent pas de répéter leurs bravades accoutumées. Du côté des Romains, la réserve fut pareille à celle des jours précédens; en sorte que, le soir arrivant, l'ennemi se retira sans aucun ordre, et se dispersa au contraire à l'aventure. Labiénus saisit ce moment pour faire sortir sa cavalerie, donne ordre à son infanterie de la

soutenir, et à tous de s'attacher au seul Induciomare, pour la tête duquel il promit une récompense considérable. On laissa donc fuir l'ennemi, que la surprise mit dans une entière déroute, et Induciomare devint le but unique de tous les efforts. Il ne put se soustraire à cette espèce de conjuration, et il y succomba. Cette tête, à laquelle sembloit être attachée alors la destinée de la Gaule, une fois tombée, tout à peu près rentra dans l'ordre, mais sans pouvoir faire mourir dans les cœurs l'espoir de profiter mieux de quelque autre occasion. Le dépit du mauvais succès chez Ambiorix, et le désir de la vengeance du côté de César, contribuèrent également à la faire naître.

[53] Depuis la mort d'Induciomare, ses proches, plus heureux que lui auprès des Germains, surent gagner à la cause des Trévirs quelques-unes des nations éloignées des bords du Rhin. Ambiorix, appelé à faire partie de cette nouvelle ligue, en devint l'âme. Les Nerviens, les Atuatiques et les Ménapiens (les habitans du Brabant et de la Gueldre), encore indomptés, et toujours dévoués à la cause de l'indépendance, se hâtèrent d'y accéder; les Sénonois enfin et les Carnutes, au nord de la Gaule celtique, s'empressèrent également de s'y joindre *. Pour faire tête à

* Cæsar, de Bell. gall. l. VI.

l'orage, et réparer les pertes de la dernière campagne, César eut recours à Pompée. Il étoit encore en bonne intelligence avec lui : l'existence de Crassus, qui ne devoit terminer sa carrière que dans cette campagne, les empêchoit de se considérer déjà comme rivaux. Il en obtint deux légions, que Pompée avoit levées dans la Cisalpine, province de César ; et une troisième, qu'il y leva lui-même, porta la totalité de ses troupes à dix légions, indépendamment de l'excellente cavalerie qu'il tiroit du pays. Accru de ces forces, il se mit en campagne avec quatre légions avant la levée ordinaire des quartiers d'hiver ; et, fondant à l'improviste sur les Nerviens, qui ne l'attendoient pas sitôt, il les força à se soumettre et à donner des otages. Avec la même célérité, il surprit les Sénonois et les Carnutes qui n'avoient point paru à l'assemblée des états de la Gaule, qu'il venoit de convoquer à Lutèce (à Paris), et dont il interpréta l'absence comme un commencement d'hostilités. A la prière des Éduens et des Rémois, il voulut bien recevoir leurs otages, et tourna ses armes contre les Ménapiens, qui ne tinrent pas davantage. Se croyant suffisamment couverts par leurs marais et par leurs bois, ils n'avoient pas fait d'autres préparatifs de défense ; ils s'y retirèrent à l'approche des Romains, et aban-

donnèrent à leur merci leurs demeures et leurs troupeaux. Mais bientôt le sentiment de leurs pertes, prévalant en eux sur tous les autres, les amena à la soumission ; et elle fut reçue sous la promesse de ne point donner d'asile à Ambiorix. Avide de s'en saisir, et de tirer sur lui vengeance et du désastre de sa légion et de la conjuration générale qu'il entretenoit dans la Gaule contre les Romains, César attachoit un prix singulier à lui enlever ses retraites.

Pendant cette expédition, les Trévirs étoient en marche contre Labiénus, qui avoit passé l'hiver sur leurs confins avec une seule légion ; mais César venoit récemment de lui en faire passer deux autres. A cette nouvelle, les Trévirs s'arrêtent et jugent prudent d'attendre les Germains. Labiénus, pour leur ôter cette ressource, se rapproche d'eux au point de n'en être séparé que par une rivière, dont les bords escarpés ne pouvoient être franchis sans donner avantage sur soi. Bientôt il feint d'appréhender la jonction des Germains, dit tout haut que par une prompte retraite il veut se mettre à l'abri des suites qui peuvent en résulter, et donne enfin l'ordre pour le départ. Le tout, suivant son intention, fut exactement rapporté à l'ennemi par des cavaliers gaulois, déserteurs de son armée, et toujours portés d'inclination

pour leur patrie, alors même qu'ils combattoient sous les étendards de Rome. Les Trévirs, convaincus d'ailleurs par leurs propres yeux, ne pensent plus qu'à profiter d'une retraite qui, par le trouble apparent qu'elle présente, ressembloit à la fuite la plus précipitée. Ils passent donc la fatale rivière, et avec tout le désordre que cet obstacle ne pouvoit manquer de faire naître: Labiénus fait alors volte-face, et les Trévirs, vaincus par le seul effet de leur position, ne soutinrent pas même le premier choc. Peu de jours après tout le pays étoit entré en composition, et les Suèves, qui apprirent en route l'issue de cette expédition, regagnèrent leurs foyers.

Il semble que César n'avoit aucun intérêt à les y aller chercher; mais indépendamment de la satisfaction de venger le nom romain, offensé de la seule prétention qu'on osât opposer une digue à ses armes, il espéroit y trouver l'avantage plus réel à ses yeux d'enlever encore cet asile à Ambiorix. Il passa donc une seconde fois le Rhin; mais déjà les Suèves avoient gagné l'extrémité de leur territoire, et s'étoient couverts de la forêt de Bacenis (du Hartz), limite impénétrable qui les séparoit des Chérusques (des Hanovriens), et qui étoit alors trop peu connue des Germains eux-mêmes pour qu'il ne fût pas de la

dernière imprudence de s'y engager. César ne le tenta pas ; il se borna à ravager la partie découverte de la contrée, revint sur ses pas, et ne songea plus qu'à l'exécution de ses projets de vengeance sur Ambiorix et les Éburons. Seulement, afin de tenir les Suèves en respect, et de prévenir de nouvelles incursions de leur part, il démolit une partie du pont qu'il avoit fait construire sur le Rhin, et protégea le reste par une tour qu'il fit bâtir du côté de la Gaule.

Pour arriver jusqu'à Ambiorix, César prit la route des Ardennes, forêt la plus étendue de toutes celles de la Gaule, et qui s'étendoit des frontières de Trèves jusqu'au pays des Nerviens (jusqu'au Hainaut). Sa marche fut si couverte et se fit avec tant de secret, que la cavalerie, qui tenoit les devans, surprit Ambiorix dans sa retraite. Une légère résistance de la part de ses gens et l'épaisseur des bois dont il étoit entouré frustrèrent l'attente des Romains en favorisant son évasion. Les bois, en effet, les marais et les cavernes, tels étoient les moyens de défense de ces peuples, qui n'avoient ni forts, ni villes, ni troupes. Mais, si à raison de ce dénûment ils ne pouvoient en masse nuire à leur ennemi, ils étoient en état de lui faire éprouver des pertes notables lorsque l'avidité du pillage égaroit ses soldats, et que, dispersés en pelotons, ils

se hasardoient dans les sentiers à peine frayés de leurs forêts. César, avant de prendre parti sur le genre d'attaque convenable aux localités, résolut de faire lui-même une reconnoissance; et, ayant placé ses bagages à Atuaca (Tongres), sous la garde de Cicéron, à qui il laissa une légion de nouvelle levée, il s'enfonça avec trois autres dans l'intérieur du pays, promettant d'être de retour dans sept jours pour la distribution du blé qu'on devoit faire aux soldats. La connoissance parfaite qu'il prit des lieux lui suggéra l'idée d'une vengeance facile qui seroit sans danger pour les siens. Ce fut de faire un appel à la cupidité des peuples environnans, en leur abandonnant le pillage des Éburons. Cette idée eut tout le succès que César s'en étoit promis; mais, contre sa pensée, il s'en fallut peu qu'elle ne coûtât bien cher aux Romains eux-mêmes. Les Sicambres, de l'autre côté du Rhin (les Westphaliens), empressés de répondre à l'invitation qui leur étoit faite, passèrent le fleuve au nombre de deux mille chevaux. Déjà ils avoient réuni un butin considérable, surtout en troupeaux, lorsqu'un des malheureux prisonniers qu'ils emmenoient suscita en eux une nouvelle ardeur pour le pillage, en leur observant qu'ils étoient bien peu sages de s'embarrasser des misérables dépouilles d'un peuple pauvre, tandis

qu'ils pouvoient se rendre maîtres du dépôt de toutes les richesses des Romains, dépôt dont ils n'étoient éloignés que de quelques heures, et d'autant plus facile à enlever, qu'il étoit à peine gardé, et que César étoit loin.

Dans l'intervalle, Cicéron, qui commençoit à douter que César pût être de retour au temps qu'il avoit fixé, et qui se crut obligé de pourvoir par lui-même à la subsistance de sa troupe, venoit de faire sortir du camp plus de la moitié de sa légion pour aller couper des blés dans le voisinage. Ce fut dans ces entrefaites que se présentèrent les Germains, et qu'attaquant toutes les portes à la fois ils portèrent partout l'épouvante. Elle s'accroissoit de mille circonstances funestes que les soldats se débitoient les uns aux autres : l'un disoit que César avoit été battu ; un autre qu'il étoit tué ; quelques-uns que c'étoit par suite de leur victoire que les barbares venoient attaquer le camp ; d'autres alloient jusqu'à assurer que les retranchemens étoient forcés, et tous étoient frappés de frayeurs superstitieuses qui ajoutoient au danger réel, et que faisoit naître le souvenir du désastre de Sabinus, arrivé l'année précédente, et au même lieu. Dans cette crise extrême, le camp éprouva quelque relâche de l'imprudente détermination des Germains, qui changèrent

leur attaque pour se porter exclusivement sur le fort dépositaire des richesses qu'ils convoitoient. La résistance qu'ils y éprouvèrent commençoit à foiblir, lorsque les fourrageurs se rapprochèrent du camp et firent une heureuse diversion. Quelques jeunes soldats de nouvelle levée et encore sans expérience ne surent rien de mieux que de chercher un poste avantageux pour s'y défendre ; ils y furent enveloppés et massacrés. Avec plus de science et de résolution, les vétérans se réunirent pour percer à travers l'ennemi, et y réussirent sans éprouver de perte. Le camp se trouva dès lors à l'abri ; et les barbares, ayant manqué ce coup de main, se pressèrent de regagner le Rhin, non sans avoir jeté parmi les Romains une consternation que le retour seul de César put dissiper. Le résultat de son expédition avoit été un dégât si terrible du territoire des Éburons, que, si quelque habitant put y échapper en se cachant, il dut périr de faim et de misère : mais Ambiorix, l'objet si envié de sa poursuite, eut encore le talent de lui échapper. La campagne étant finie, César prit ses quartiers, convoqua les états de la Gaule, y fit juger et condamner à mort Acron, l'instigateur des troubles des Sénonois, et passa de là dans la Cisalpine pour en tenir pareillement les états.

[52] Les désordres excités à Rome par les

factions alloient toujours en croissant. Les prétendans ne se bornoient plus, comme autrefois, à tenter la cupidité du peuple; c'étoit à main armée que l'on sollicitoit. Clodius, partisan de César, après avoir été son ennemi, et aspirant alors à la préture, venoit d'être assassiné par Milon, prétendant au consulat *. Dans un pareil désordre, le choix d'un dictateur sembloit une nécessité; mais le souvenir de Sylla effrayoit les Romains. Pour concilier tous les besoins, on s'arrêta, sur l'avis de Caton, à nommer un seul consul, qui à l'autorité légitime dont il seroit revêtu joignît l'ascendant d'une considération personnelle qui pût encore en imposer. Pompée fut élu, mais César eut des voix; et dans la tourmente domestique qui agitoit sa patrie, on pouvoit croire qu'il jugeroit sa présence nécessaire dans la capitale.

Cette opinion généralement répandue dans les Gaules, et le sentiment toujours inquiet de l'indépendance, rappelèrent bientôt les esprits à la révolte, et donnèrent lieu à la campagne de César la plus importante et la plus décisive, encore qu'elle n'ait pas été la dernière. Les Carnutes (les habitans du pays Chartrain), plus entreprenans que les autres, s'offrirent, en des conseils tenus dans l'épaisseur de leurs forêts, à se déclarer les premiers,

* Cæs. de Bell. gall. l. VII. Diod. l. XI.

s'ils avoient l'assurance d'être soutenus ; on applaudit à leur résolution ; et, à défaut d'otages qui auroient pu trahir leurs desseins, le serment qu'ils réclamèrent fut prêté sur les étendards, comme sur ce que les Gaulois avoient de plus sacré. Ils se prononcent aussitôt; et, se portant sur Génabum (Orléans), ville de leur dépendance, ils y massacrent tout ce qui s'y trouve de citoyens romains attirés par le commerce ; et, par des cris répétés de poste en poste, ils font parvenir cette nouvelle le jour même jusqu'au fond de l'Auvergne.

Vercingétorix, jeune seigneur du pays, s'empresse de répondre à cet appel. Il entraîne ses compatriotes, est proclamé roi par eux, et en peu de jours son ardente activité a réuni sous ses étendards les Sénonois au nord, les Cadurques (ceux du Quercy) au midi, et presque tous les peuples de la partie occidentale de la Celtique et de l'Aquitaine. Tous ces mouvemens se faisoient en hiver, et avec d'autant plus de facilité que les légions romaines, immobiles dans leurs quartiers, n'en pouvoient sortir sans les ordres exprès de César.

L'importance des conjonctures, et l'appréhension de voir s'évanouir en un jour le fruit de tant d'années de travaux, ne permettoient point à César de retarder son retour dans la

Gaule ; mais tous les passages qui pouvoient le conduire à ses troupes étoient ou interceptés par l'ennemi, ou occupés par des peuples dont la fidélité suspecte auroit pu abuser de sa confiance pour s'en faire un mérite auprès de leurs compatriotes. Dans cet embarras, il s'attacha à pourvoir d'abord à la sûreté de la province romaine, et particulièrement à celle de la ville de Narbonne, qui étoit menacée par les peuples du voisinage ; puis, avec quelques levées qu'il fit dans la même province, il se dirigea vers les Cévennes, et, malgré six pieds de neige dont elles étoient couvertes, se frayant un passage en des lieux où jamais armée n'avoit passé à pareille époque, il tomba tout à coup sur l'Auvergne, et par ses ravages lui fit payer cher sa défection.

Vercingétorix, qui étoin de l'attendre en cette saison, se trouvoit alors chez les Bituriges (les Berruyers). Les désastres de ses concitoyens le rappelèrent dans sa patrie ; mais déjà César en étoit parti. Il avoit repassé les montagnes et s'étoit rendu à Vienne, où il avoit marqué le rendez-vous de la cavalerie qu'il avoit levée dans la province romaine. Avec cette escorte déjà imposante il traverse le pays des Éduens, arrive chez les Lingons (les Langrois), où hivernoient deux de ses légions ; de là fait passer ses ordres à toutes les autres ; réunit ses dix légions avant que Ver-

cingétorix pût se douter du moindre de ces mouvemens, et le met dans la nécessité de décamper encore, lorsqu'il en est instruit. Dans l'impuissance de tirer vengeance des Romains dans sa patrie, celui-ci essaya de la faire retomber sur une ville qui étoit leur alliée, sur Gergovie des Boïens (Moulins en Bourbonnois), ainsi nommée de ce que César l'avoit généreusement donnée à ces peuples après la défaite des Helvétiens, dont ils avoient imprudemment suivi la fortune. Cette démarche embarrassa César; il étoit difficile en plein hiver de réunir long-temps sur un seul point les vivres et les fourrages nécessaires à ses légions et à ses auxiliaires : d'autre part, abandonner ses alliés sans secours, c'étoit une mesure aussi peu généreuse qu'elle étoit même critique, dans un moment où la fidélité des peuples étoit ébranlée par tant de motifs. Cette considération l'emporta. Se confiant aux Éduens pour lui fournir des vivres, et laissant ses bagages à Agendieum (à Sens), il tourna sur Génabum (sur Orléans) à l'effet d'y passer la Loire, et s'empara, chemin faisant, de Vellaunodunum (depuis Châteaulandon, ou Beaune en Gâtinois). Génabum, enlevé à la premiere attaque, fut pillé et brûlé en représailles du massacre qui y avoit été fait des Romains, et ses malheureux habitans, vivement pressés par les légions,

ne purent pas même profiter de leur pont pour gagner l'autre côté de la Loire et se soustraire à leur sort.

Vercingétorix, à cette nouvelle, lève le siége de Gergovie et accourt au-devant de César. Un combat de cavalerie qui s'engagea entre les deux armées fut défavorable aux Gaulois, qui se virent contraints à la retraite. César dut l'avantage qu'il remporta en cette rencontre à six cents cavaliers germains qu'il s'étoit attachés dès le commencement de la guerre, autant par l'enthousiasme qu'il savoit inspirer pour sa personne, que par l'effet d'une politique habile qui le porta à chercher toujours, chez les peuples qu'il se promettoit d'asservir, les instrumens mêmes destinés à les soumettre. Il mit alors le siége devant Avaricum (Bourges), la capitale des Bituriges, dont la prise devoit le rendre maître de tout le pays.

D'après la savante tactique des Romains, Vercingétorix avoit sagement reconnu que la seule guerre qu'on pût leur faire avec quelque avantage étoit de leur couper les vivres; et il opina dans le conseil à ce que les Gaulois ravageassent eux-mêmes leur propre pays, brûlassent leurs villes et détruisissent leurs récoltes. En convenant de la dureté de cette mesure, il représenta qu'elle étoit la seule qui pût les préserver des calamités plus grandes

réservées aux vaincus. En conséquence de cet avis, qu'il eut le talent de faire prévaloir, vingt villes du Berry furent brûlées en un même jour. On se proposoit d'étendre cette espèce de proscription jusqu'à la capitale; mais les habitans ayant remontré que leur ville, une des plus belles de la Gaule, entourée d'une rivière et d'un marais, et accessible seulement par une avenue fort étroite, étoit d'une facile défense, on se rendit à leurs imprudentes prières, et on songea à la pourvoir d'une forte garnison. Pour Vercingétorix, il s'établit à une certaine distance, dans le dessein de mettre à exécution le plan de guerre qu'il s'étoit proposé de suivre, et il y réussit au point de faire naître une telle disette dans l'armée romaine, qu'elle fut plusieurs jours sans pain, mais sans qu'elle en témoignât d'ailleurs moins de constance et de courage. L'un et l'autre étoient adroitement entretenus par l'habileté du général, qui, offrant de sacrifier sa gloire au bien-être de ses soldats, proposoit aux légions de lever le siége, et ne faisoit qu'exciter en elle la noble émulation de ne lui pas céder en générosité.

Si la ville étoit assiégée avec art, elle n'étoit pas défendue avec moins de talent, surtout au moyen des mines qui engloutissoient les ouvrages et les machines destinées à saper les murailles. Celles-ci d'ailleurs, construites

avec des poutres entrelacées et liées par la maçonnerie, étoient presqu'à l'abri des éboulemens. Malgré cette résistance, les Romains étoient parvenus à élever une énorme terrasse qui touchoit presqu'à la ville, et qui la menaçoit d'une chute prochaine, lorsqu'une nuit on s'aperçut que des tourbillons de fumée s'en exhaloient au dehors. L'ennemi, par des conduits souterrains, y avoit mis le feu. Tandis que les Romains multiplioient leurs efforts pour l'éteindre, les Gaulois font une sortie, et, armés de matières combustibles, ils accélèrent les progrès de l'incendie, qu'ils essaient de propager jusqu'aux tours et aux autres machines de guerre : mais ils échouèrent, et les Romains, à force de courage et de travail, obtinrent le double avantage de repousser l'ennemi et de sauver la terrasse. Prévoyant dès lors la chute de la ville, Vercingétorix donna des ordres pour l'évacuer. Déjà la garnison se mettoit en mouvement, malgré les touchantes représentations des femmes, qui se plaignoient d'être abandonnées, lorsque celles-ci poussèrent à dessein des cris qui avertirent les Romains, et qui rendirent la fuite impossible. Peut-être cette contrariété porta-t-elle le découragement dans la garnison; mais dès lors les postes furent mal gardés. César s'en aperçut; et, ayant donné le signal de l'escalade, les Romains eurent

bientôt gagné le haut de la muraille. Les Gaulois, chassés dans l'intérieur de la ville, y soutinrent un combat meurtrier, qui aboutit à leur ruine et à celle de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs vieillards; car le soldat, exaspéré des souffrances qu'il avoit endurées pendant le siége, et toujours irrité des massacres d'Orléans, se porta aux derniers excès pour en tirer vengeance. De quarante mille habitans que renfermoit la ville, huit cents seulement échappèrent à la fureur des soldats, parce qu'ils avoient pris les devans, et s'étoient rendus auprès de Vercingétorix.

Ce mauvais succès, loin de nuire à la réputation du général gaulois, ajouta à son crédit, en ce que c'étoit contre son avis que la ville n'avoit pas été brûlée. De nouveaux secours vinrent réparer ses pertes; il obtint même une autorité absolue, et il en usa pour accoutumer les Gaulois à se retrancher à l'exemple des Romains; mesure que leur paresse ou leur confiance leur avoit fait imprudemment négliger jusqu'alors.

L'hiver finissoit, et César se proposoit de poursuivre l'ennemi au retour de la belle saison, lorsqu'une députation des Éduens vint réclamer sa médiation. Il s'agissoit de mettre fin aux troubles excités chez eux par l'ambition de Cotus et de Convictolitan, deux de

leurs chefs, qui se disputoient le pouvoir. Cé sar avoit plus que jamais besoin des secour des Eduens, et ils devoient être paralysés : des dissensions domestiques continuoient agiter cette nation. Il crut donc ne pouvoi négliger cette affaire, et devoir au contrair s'en occuper de préférence à toute autre. Il s transporta sur les lieux, et, après avoir pes les droits des deux compétiteurs, il se décid en faveur de Convictolitan. Il chercha d'ailleurs à rapprocher les esprits, et se confi à la reconnoissance de son protégé pour hâte un secours de dix mille fantassins qu'il requi des Eduens, indépendamment de leur cavalerie; mais Convictolitan rouloit bien d'autres pensées dans son esprit. Les Romains dans son opinion, n'avoient d'existence dan les Gaules que par les secours qu'ils avoien toujours tirés des Eduens, en sorte que l liberté générale de la Gaule et la leur propr tenoit à la cessation de ces secours et a parti qu'ils prendroient dans les conjonctur présentes. Plein de cette idée, et le sentime de l'indépendance prévalant en lui sur to les autres, il ne songea plus qu'aux moye de nécessiter une rupture, qu'il auroit eu d la peine à persuader à sa nation.

César avoit donné quatre légions à Labié nus pour opérer une diversion du côté d Sens et de Lutèce : avec le reste de ses troupe

il avoit gagné l'Auvergne, dans l'intention d'en assiéger la capitale, Gergovie (aujourd'hui Clermont, ou un emplacement qui en est voisin), et de poursuivre ses succès contre Vercingétorix. Celui-ci rompit aussitôt tous les ponts sur l'Allier, et s'efforça de mettre toujours cette rivière entre César et lui. César, de son côté, montoit et redescendoit le fleuve tour à tour, recherchant soigneusement soit un gué, soit un point qui ne fût pas observé. Il s'arrêta enfin vis-à-vis des débris d'un pont que Vercingétorix avoit fait ruiner, et dès le lendemain, comme à son ordinaire, il donna ordre de décamper; mais il étoit resté, avec deux légions, caché dans des bois voisins, et lorsque Vercingétorix, attaché à suivre les mouvemens de son armée, se fut éloigné, il rétablit le pont, passa l'Allier, et fut bientôt devant Gergovie. Cette place, située sur le haut d'une montagne, étoit bien fortifiée, et Vercingétorix s'étoit logé au pied avec son armée. César porta son camp d'un autre côté; et, avant de penser à tracer une circonvallation, il avisa aux moyens de se procurer des vivres.

Pendant ce temps Convictolitan faisoit partir le contingent des Éduens, déjà précédé de leur cavalerie; mais il avoit concerté, avec Litavic leur chef, les moyens d'en frustrer César, et d'en fortifier au contraire la confé-

dération gauloise. Déjà les Éduens n'étoient plus qu'à trente milles du camp romain, lorsque Litaric feignit de recevoir la nouvelle que, sous prétexte de trahison et d'intelligences avec les Arvernes, César venoit de faire périr Éporédorix et Virdumare, qui commandoient leur cavalerie, et que sans doute il préparoit le même sort au reste des Éduens. L'indignation s'empare de sa troupe; il en profite pour rendre le retour impossible, en faisant massacrer plusieurs Romains, conducteurs d'un convoi qu'ils escortoient; et, à l'aide de la même fraude, il soulève tous les cantons environnans. Éporédorix et Virdumare étoient dans la confidence de cette intrigue: quelque sujet de rivalité entre eux produisit un mécontentement qui porta le premier à révéler tout à César. Il étoit pour ce dernier d'un intérêt majeur d'étouffer dans sa naissance le germe d'une telle défection. Laissant deux légions seulement à la garde du camp, il part sur-le-champ avec les quatre autres, et va droit à la rencontre des Éduens. Il place Éporédorix aux premiers rangs, lui ordonne d'entrer en pourparler avec ses compatriotes, et ne tarde pas ainsi à les désabuser. Confus également et de leur erreur et de leur crime, ils jettent bas les armes et demandent grâce. César n'avoit garde de leur refuser un pardon qu'il avoit

lui-même besoin d'accorder, et il regagna son camp avec eux, après avoir fait part à leurs magistrats de sa conduite, dans l'espoir que cet acte de clémence envers des hommes qu'il avoit droit de punir par les lois de la guerre deviendroit pour eux un nouveau motif d'attachement et de fidélité; mais ses courriers avoient été précédés par ceux de Litavic, et déjà les esprits étoient soulevés de toutes parts. A Cabillon (à Châlons-sur-Saône) on avoit éconduit un tribun qui regagnoit sa légion; des marchands avoient pareillement été chassés, puis pillés; enfin les voies de fait étoient générales lorsqu'on reçut les dépêches de César. Les magistrats se répandirent en excuses, et envoyèrent une députation au proconsul; mais, jugeant avec assez de raison qu'après une telle levée de boucliers, et les procédés qui l'avoient accompagnée, il étoit impossible que la confiance pût renaître, ils firent des dispositions secrètes pour se joindre à la ligue, et multiplier les ennemis des Romains. César, qui pénétroit ces menées, continuoit à dissimuler, et ne cherchoit qu'un prétexte pour abandonner Gergovie, afin de prendre une position qui le mît à portée d'en imposer à l'intrigue.

Il étoit arrivé fort à propos à son camp: Vercingétorix l'avoit attaqué pendant son absence. L'étendue que les deux légions avoient

à défendre les avoit fort affoiblies, et il est douteux qu'elles eussent pu résister à une seconde attaque préméditée pour le lendemain. Malgré le désir de se retirer qui pressoit César, celui de maintenir sa réputation par la prise de Gergovie, dont il ne perdoit pas l'espérance, le porta à différer encore son départ, et à s'emparer d'une colline dont la possession devoit le mettre à même d'enlever à la ville la ressource de l'eau et du fourrage. Dans cette vue, plusieurs attaques, qu'il dirigea contre la place et contre le camp des Gaulois, n'eurent lieu que pour faire diversion à la véritable, qu'il conduisoit lui-même, et dans laquelle il réussit complètement. Mais dans les autres, l'ardeur des légionnaires, qu'on ne put contenir, les rendit sourds au son du cor qui ordonnoit la retraite, et les porta à faire plus qu'on n'exigeoit d'eux. Un centurion et quelques soldats escaladèrent les remparts; un autre enfonça l'une des portes, et déjà l'alarme étoit dans la ville, lorsque des secours prompts et multipliés rendirent l'avantage aux assiégés sur des troupes mal postées et qui n'étoient pas soutenues. Elles furent forcées de lâcher pied avec une perte de sept cents hommes et de quarante-six centurions. César consola ses soldats de cet échec, en louant la valeur et la résolution dont ils avoient fait preuve dans une posi-

tion aussi désavantageuse, mais les blâmant aussi de la présomption qu'ils avoient eue de prétendre mieux juger que lui de ce qui pouvoit décider de la victoire ; et il leur recommanda pour l'avenir une retenue égale à leur courage. Pour lui, reconnoissant plus que jamais la nécessité de décamper, mais voulant le faire au moins avec honneur, il présenta plusieurs jours de suite la bataille à Vercingétorix, qui, fidèle à son système, la refusa constamment, et qui, par cette conduite prudente, bien mieux qu'il ne l'eût pu espérer de son courage, obtint la gloire peu commune d'avoir fait échouer, cette fois du moins, les desseins du premier capitaine du monde.

Forcé d'abandonner à son adversaire la gloire de ce petit succès, César se rapprocha de l'Allier, et le traversa, sans être inquiété, sur le pont qu'il y avoit rétabli. A l'autre bord la cavalerie éduenne lui demanda de le devancer, afin de prévenir les mauvais desseins des malintentionnés de leur pays. César les soupçonnoit eux-mêmes de ces mauvais desseins ; mais l'espoir de les regagner, en leur témoignant de la confiance, le fit encore dissimuler ; seulement il remit sous leurs yeux l'amitié particulière dont ils avoient été honorés de tout temps par les Romains, et les bienfaits qu'ils en avoient reçus et qui avoient si fort augmenté leur pouvoir et leur

considération dans les Gaules : il leur recommanda d'en rappeler le souvenir à leurs concitoyens, et les congédia. Ceux-ci partent, et prennent aussitôt la route de Noviodunum sur la Loire (Nevers), ville du territoire des Éduens, dont César avoit fait un dépôt, et où il avoit placé tous les otages de la Gaule, les bagages de son armée, ses chevaux, son trésor et ses vivres. A peine y sont-ils arrivés, qu'Éporédorix et Virdumare font main basse sur tous les employés romains, s'emparent des otages, partagent l'argent, enlèvent le bagage et les vivres, jettent dans la Loire ce qu'ils ne peuvent emporter, brûlent la ville, qu'ils craignent de ne pouvoir défendre, rompent les ponts, et répandent des corps-de-garde le long du fleuve, bien que la fonte des neiges, qui l'avoit grossi, parût un obstacle suffisant pour empêcher de le passer à gué. Les Éduens achevèrent de se déclarer contre César, en entraînant les peuples dont ils avoient saisi les otages, et sollicitèrent enfin le commandement général de la ligue, dont ils avoient si fort accru les forces et la consistance. Ils se flattoient de l'obtenir d'emblée ; et ce ne fut pas sans regretter les déférences auxquelles les avoient accoutumés leurs liaisons avec les Romains, qu'ils le virent conserver à Vercingétorix. Il lui fut offert dans une assemblée générale convoquée à Bibracte

(à Autun), la capitale des Éduens, et où se rendirent tous les peuples de la Gaule, à l'exception des Lingons et des Rémois, qui demeurèrent fidèles à leur ancienne alliance. Confirmé dans sa dignité, le généralissime établit le contingent des divers peuples de manière à se former un corps de quinze mille cavaliers. Il requit peu d'infanterie; il n'en avoit pas besoin, d'après le plan qu'il s'étoit tracé d'éviter les batailles, de harceler seulement l'ennemi, de lui couper les vivres, et de lui enlever ses ressources en brûlant tout dans les environs.

César, en apprenant tant d'événemens contraires, dénué de cavalerie, et ne pouvant espérer de renforts, ni de l'Italie, où les divisions intestines tenoient tout en arrêt, ni de la province romaine, qui n'avoit pour sa défense que vingt-deux cohortes levées dans son sein, hésita quelque temps sur le parti qu'il avoit à prendre. Il s'arrêta enfin à celui de gagner les frontières de la Germanie, d'où il espéroit tirer de la cavalerie et des troupes légères; et d'abord il se disposa à traverser la Loire. Contre l'attente de l'ennemi, il trouva un gué, où ses soldats n'eurent de l'eau que jusqu'au-dessous des bras. Le peu de troupes laissées à l'autre bord, pour observer ou pour interdire le passage, prit la fuite à son approche; et César répara une partie de ses

pertes par le butin qu'il fit en bestiaux. Labiénus, qui à la nouvelle de son danger avoit quitté les environs de Lutèce, où il faisoit une diversion utile, le rejoignit; et César gagna alors les frontières communes des Eduens, des Séquanois, et des Lingons. Dans cette position, il observoit les premiers, protégeoit les derniers, veilloit à la province romaine, et s'assuroit des communications avec les Germains alliés. Ceux-ci ne tardèrent point à lui faire passer les secours qu'il avoit espérés d'eux; mais leurs cavaliers étoient si mal montés, que César fut obligé de leur donner les chevaux de ses officiers.

Vercingétorix, ayant aussi reçu des renforts, se rapprocha de César, qu'il commençoit à redouter moins, et d'autant moins que celui-ci, en gagnant les frontières de la Gaule, sembloit penser à l'abandonner tout-à-fait. Bientôt sa confiance abusée alla jusqu'à craindre que la fuite ne lui enlevât cette proie, et qu'une retraite qui ne seroit point troublée ne donnât quelque jour à César les moyens de faire trembler encore une fois pour sa liberté cette Gaule qui sembloit aujourd'hui affranchie de son esclavage. D'après ces nouvelles vues il crut devoir rechercher désormais César avec le même soin qu'il avoit mis jusqu'alors à l'éviter, et il se persuada qu'il pouvoit le faire avec d'autant plus d'espoir de

succès, qu'il étoit infiniment supérieur à l'ennemi en cavalerie, et qu'il se promettoit toujours de n'engager que des combats de cavalerie. Ayant partagé la sienne en trois corps, il vint attaquer brusquement les Romains dans une de leurs marches. Une division se présente à la tête de leurs colonnes pour les arrêter, tandis que les deux autres en inquiètent les flancs. Obligé, pour résister, de former aussi sa cavalerie en trois divisions, César supplée au nombre en la faisant soutenir par son infanterie. Cette disposition, en rendant aux siens la confiance que l'infériorité numérique pouvoit leur ôter, les maintint dans l'égalité jusqu'au moment où les Germains, rompant et dispersant tout ce qui leur étoit opposé, firent encore pencher la balance en faveur de César. Vercingétorix, d'autant plus consterné de cet échec qu'il étoit plus éloigné de s'y attendre, décampa aussitôt, et se retira sous Alise, ville considérable des Mandubiens, et qui passoit pour la plus forte de toute la Gaule. César l'y suivit sans délai, arriva presqu'en même temps que lui, et fit aussitôt commencer la circonvallation.

Alise, dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans un petit bourg de l'Auxois, voisin de Sainte-Reine, et à quelques lieues à l'est de Sémur, étoit située sur une montagne fort élevée, au pied laquelle couloient deux petites

rivières qui laissoient entre elles une plaine assez étendue. Vercingétorix ferma cette plaine par un fossé et une muraille, et avec les débris de son armée il s'établit sous les murs de la ville. L'activité des Romains dans les travaux de la circonvallation, qui n'avoit pas moins de onze milles d'étendue, l'obligea à se commettre de nouveau aux hasards d'un engagement, pour retarder l'instant qui lui ôteroit toute communication avec les dehors. Mais, aussi malheureux que dans les tentatives précédentes, il renonça à ces essais infructueux; et, profitant de l'obscurité de la nuit, tandis que tous les passages n'étoient pas encore interceptés, il congédia sa cavalerie, et manda par elle aux confédérés de hâter leurs secours, attendu que, retiré dans la ville avec quatre-vingt mille hommes, il n'avoit de vivres que pour un mois. Après le départ, César acheva son enceinte, et la fortifia par des travaux énormes. De triples fossés, des chausse-trapes sans nombre, plusieurs rangs d'abatis d'arbres et de fosses couvertes, le mettoient à l'abri des sorties de la ville; et une autre ligne de circonvallation de quatorse mille pas d'étendue, et munie de forts à quatre-vingts pieds de distance les uns des autres, le défendoient pareillement contre les attaques du dehors. Ainsi retranché et pourvu de vivres pour trente jours, il attendit tranquillement les Gaulois,

qui en effet se mettoient en mouvement de toutes les parties de la Gaule, et qui avec une célérité inconcevable réunirent en un mois, sur les frontières des Eduens, deux cent quarante mille hommes de pied et huit mille chevaux, sous quatre chefs principaux, Comius d'Arras; Virdumare et Eporédorix, éduens; et Vergasillaunus, auvergnat, et parent de Vercingétorix. Comius étoit le même qui avoit été si utile à César dans son expédition de Bretagne, et qui, en retour, en avoit été comblé de bienfaits; mais il avoit cédé à l'entraînement général qu'avoit excité l'espoir de recouvrer l'indépendance.

Cependant les vivres diminuoient dans Alise, et les avis étoient partagés dans le conseil sur ce qu'il y avoit à faire en cette circonstance. Les uns, désespérant des secours, parloient de se rendre; les autres vouloient qu'on tentât de forcer les retranchemens avant que l'abattement absolu de leurs forces ne leur rendît cette dernière ressource impossible. Critognat, l'un des principaux seigneurs arvernes, trouva de la foiblesse dans les deux partis. Il prétendit qu'il falloit compter sur un secours que les précautions extrêmes des Romains annonçoient suffisamment, et remettre en conséquence l'heure du combat au temps où ils auroient à seconder les efforts extérieurs de leurs compatriotes; et, quant

à leurs ressources pour subsister jusque-là, il ne frémit point de proposer l'horrible expédient de soutenir leurs forces au moyen de la chair des malheureux qui, inutiles à la défense, y devenoient un obstacle. « Cet exemple, ajouta-t-il, nous a été laissé par nos ancêtres, à l'époque où l'invasion des Cimbres et des Teutons les menaça d'une dévastation passagère; et, lorsque c'est notre liberté même qui est en danger aujourd'hui, il nous conviendroit de le donner si nous ne l'avions pas reçu. » Cette opinion fanatique, sans prévaloir dans le conseil, donna lieu à l'expulsion des bouches inutiles. Ces tristes victimes, repoussées également de leurs murailles et des retranchemens des Romains, auxquels elles demandoient en vain du pain et l'esclavage, périrent bientôt de faim et de misère entre le camp et la ville.

Ce fut à la suite de ces résolutions désespérées que, du haut de leur montagne, les assiégés aperçurent enfin le secours après lequel ils soupiroient avec impatience. Empressés de coopérer aux efforts des arrivans, ils sortent en foule de la ville, comblent les fossés avec des fascines, ou les couvrent avec des claies, et secondent l'attaque extérieure que les Gaulois, confians en leur multitude, avoient engagée au milieu du jour. Déjà le soleil se couchoit, et la fortune ne s'étoit en-

core déclarée pour aucun parti : c'étoit toujours aux Germains qu'il étoit réservée de la fixer. Un dernier effort de ceux-ci contraignit les Gaulois du dehors à la retraite, et ceux du dedans, n'étant plus secondés, se virent forcés d'en faire autant. Deux jours après les Gaulois voulurent essayer si un assaut de nuit leur seroit plus favorable. Munis de claies, d'échelles et de crocs, ils s'approchent de la contrevallation, et, par leur cris, ils avertissent Vercingétorix d'agir de son côté; mais, l'obscurité de la nuit contribuant d'accroître le danger des piéges qui couvroient les retranchemens, le jour parut sans qu'ils eussent été entamés; et les Gaulois, pour prévenir les suites du désordre où ils se trouvoient, se virent encore forcés à la retraite.

Presque désespérés de l'inefficacité de ces deux assauts, ils se déterminèrent cependant à un dernier effort, après s'être procuré sur les fortifications du camp toutes les notions et tous les renseignemens qui leur étoient nécessaires. Du côté du septentrion, la circonvallation passoit au pied d'une montagne qu'on n'avoit pu y comprendre à cause de son étendue, et qui dominoit entièrement ce quartier défendu par deux légions. Le plan des Gaulois étoit de s'emparer de ce poste, et, descendant de cette position avantageuse,

de tomber sur les retranchemens et de les forcer. Vergasillaunus, à la tête de cinquante mille hommes d'élite, fut chargé de cette expédition. Il part sur le soir, arrive à la pointe du jour sur le revers de la montagne, y fait reposer ses troupes, et attend le milieu du jour pour commencer l'attaque. Vercingétorix, qui du haut d'Alise l'avoit aperçu, descend de son côté avec tout l'attirail nécessaire à ébranler les retranchemens; et en même temps un assaut général livré à tous les quartiers romains les force à disséminer leurs troupes, et à pourvoir difficilement aux besoins de la partie la plus foible. Des deux côtés les efforts furent extrêmes : les Gaulois désespérant de leur liberté, si ce jour-là même les retranchemens romains n'étoient forcés, et les Romains se persuadant que le terme des longs travaux de la conquête étoit arrivé, si ce jour même aussi ils fixoient encore la victoire.

Vergasillaunus et Vercingétorix, dominant sur les Romains chacun de leur côté, nettoyoient les retranchemens à force de traits, combloient de terre les fossés et les fosses qui les protégeoient, et tentoient même de monter à l'assaut. Dans ce danger, César envoie Labiénus avec six cohortes au secours des deux légions, avec ordre de faire une sortie si les retranchemens étoient forcés. Fabius et le

jeune Brutus, chacun avec un pareil nombre de troupes, sont opposés par lui à Vercingétorix ; lui-même se porte de ce côté, et y rétablit le combat. Il rejoint alors Labiénus, qui, tout près d'être forcé, se disposoit avec trente-neuf cohortes qu'il avoit ramassées de divers quartiers, à la sortie qu'il devoit tenter à la dernière extrémité. En ce moment César est reconnu à ses vêtemens par les ennemis. L'espoir de parvenir à extirper en sa personne jusqu'aux racines de la guerre et de la servitude leur fait pousser un cri d'encouragement, et la mêlée devient furieuse. Mais, pendant que l'on combattoit de part et d'autre avec un nouvel acharnement, la cavalerie romaine, sortie hors des lignes par ordre de César, attaque brusquement les Gaulois par-derrière ; et, toujours vaincus par la surprise, ceux-ci y succombent encore cette fois. Ils lâchent pied subitement, et en un instant la déroute devient générale. Vergasillaunus est pris en fuyant, et soixante et quatorze drapeaux sont déposés aux pieds de César. Le plus petit nombre des Gaulois eut le bonheur de regaguer leur camp, et la nuit même ils l'abandonnèrent pour se retirer chacun chez eux.

Ceux de la ville, subordonnés aux événemens du dehors, étoient rentrés consternés dans leurs murs. Le lendemain le conseil est convoqué par Vercingétorix. Aussi grand

dans le malheur qui l'avoit été dans la prospérité, après avoir exposé la vanité de toute espérance ultérieure et le besoin de céder à la nécessité, il s'offrit généreusement pour le salut d'un peuple dont il avoit voulu garantir la liberté, et se proposa lui-même pour être livré au vainqueur *. Les chefs, en effet, les armes et des otages, telles furent les conditions auxquelles César reçut les assiégés à composition. Il donna, à titre de butin, un prisonnier à chacun de ses soldats; mais il excepta de cette rigueur les Eduens et les Arvernes, qu'il espéra regagner par cet acte de clémence; et il réserva Vercingétorix pour son triomphe. Vingt jours de supplications furent ordonnés par le sénat pour cette importante campagne, la plus laborieuse, la plus critique et la plus brillante de toutes celles de César dans la Gaule. Cette contrée néanmoins ne fut pas absolument soumise; et, pour atteindre ce résultat, il fallut encore à César les travaux d'une dernière campagne.

[51] Les Gaulois, imputant les mauvais succès de la précédente à un mauvais plan d'opérations, voulurent essayer si les Romains, attaqués en détail et de divers côtés à la fois, seroient aussi invincibles que lorsque, réunis en grandes masses, ils pouvoient déployer toutes les ressources de leur tactique.

* Plut. in Cæs.

Mais César, dans ses quartiers d'hiver, avoit l'œil à tout *. Il pénétra ces projets, et fonda les moyens de les dissiper sur le soin de les prévenir. Dans cette vue, il part d'Autun le dernier jour de décembre, et tombe à l'improviste sur les Bituriges (les Berruyers), que leur aisance rendoit avantageux et remuans, mais qui, n'ayant fait encore aucun préparatif, se trouvèrent accablés tout d'un coup, sans trouver d'autre ressource que la fuite chez leurs voisins. Ce fut une occasion à César d'attaquer ceux-ci; et tous, également pris au dépourvu, se déterminèrent également à la soumission. Cette campagne, entreprise au cœur de l'hiver, fut courte. Le quarantième jour César étoit de retour à Autun. Mais à peine y étoit-il arrivé, que ces mêmes Bituriges, qu'il venoit de combattre, réclamèrent ses secours contre les Carnutes, ces ardens promoteurs de toutes les dispositions hostiles contre les Romains. César se remit aussitôt en campagne avec les troupes qu'il trouva sous sa main, et deux légions qu'il tira des quartiers les moins éloignés. Les Carnutes, incapables de lui résister, se dissipent à son approche, et lui abandonnent un pays ruiné dans les expéditions précédentes. César, forcé de borner ses exploits à faire du butin, laissa une garnison à Génabum, et se rendit chez

* Cæs. de Bell. gall. l. VIII.

les fidèles Rémois, qui avoient besoin de son aide contre les Bellovaques, qui, commandés par Corréus, chef aussi habile qu'intrépide, et par Comius d'Arras, et assistés de divers peuples voisins, se disposoient à les attaquer. César, avec quatre légions, se porta rapidement dans le Beauvoisis; mais il trouva le pays devasté, n'y rencontra point d'ennemis, et n'apprit qu'au bout de quelques jours que, retranchés d'une manière formidable sur une montagne entourée d'un marais, les Bellovaques l'attendoient de pied ferme, dans la résolution de le combattre s'il étoit en petit nombre, et de le harceler au contraire s'il en étoit autrement. Sur cet avis, César, pour procurer un engagement dont il se promettoit l'avantage, ne laissa paroître que trois légions, et fit lentement suivre la quatrième, qui escortoit le bagage. Mais, soit que les Bellovaques se fussent doutés du piége, soit qu'ils ne se jugeassent point encore assez forts, ils demeurèrent dans leur position, qui étoit à peu près inattaquable.

César l'estima telle, et manda au reste de ses troupes de le venir joindre. En attendant, il fit tracer de l'autre côté du marais un camp également formidable par ses retranchemens, ses forts et ses autres défenses; de part et d'autre on continua à s'observer: les rencontres n'avoient lieu qu'au

fourrage, et c'étoit souvent au désavantage des Romains, qui, forcés de se répandre dans des habitations écartées pour y chercher des vivres, se trouvoient dans un isolement que la moindre embuscade rendoit funeste.

Cependant les Gaulois, redoutant de se voir renfermes sans vivres comme à Alise, pensèrent à congédier ceux qui étoient d'un moindre service; mais ils furent trahis par le jour dans leurs apprêts de départ. César, pour troubler encore plus cette retraite, hasarda de passer le marais, sur lequel il fit jeter des ponts, et campa au pied de la montagne, sans oser cependant engager un combat que l'ennemi, fort de sa position, n'eût pas redouté; surveillant seulement l'instant de la séparation, il l'épioit pour tenter alors une attaque. Mais les Bellovaques, pénétrant son dessein, firent passer de main en main, à la tête du camp, des bottes de paille et des fascines sur lesquelles ils avoient coutume de s'asseoir en attendant le combat; et, à un signal convenu, y ayant mis le feu de toutes parts, il s'éleva une flamme et une fumée qui masquèrent leurs mouvemens, et qui fut un obstacle invincible à toutes les tentatives de la cavalerie, tant par la crainte de la flamme qui épouvantoit les chevaux, que par celle des embuscades que redoutoient les cavaliers.

Corréus, à quelque temps de là, en disposa

une dont il se promettoit le plus grand succès; mais, trahi par un prisonnier, il fut surpris lui-même et succomba dans cette rencontre, après avoir donné mille témoignages de valeur et avoir refusé avec une opiniâtreté homicide le quartier que l'estime de son courage lui avoit fait offrir plusieurs fois. Sa mort entraîna la ruine des Bellovaques, qui envoyèrent aussitôt des députés pour se soumettre, et qui profitèrent de cette circonstance pour rejeter sur Corréus et sur une populace ignorante et dominatrice les résolutions qui les avoient entraînés dans cette guerre. César leur reprocha qu'ayant pris part l'année précédente à celle qui avoit armé toute la Gaule, ils avoient bien tardé à suivre l'exemple des autres peuples dans leur soumission; il ajouta qu'ils rejetoient vainement sur les morts leurs propres fautes, et qu'à tort ils prétendoient lui faire accroire que les intrigues d'un ambitieux et les caprices de la populace pussent prévaloir sur la volonté des hommes honnêtes et sur celle des magistrats; qu'au reste il vouloit bien se contenter du mal qu'ils s'étoient fait à eux-mêmes, et qu'il recevoit leurs otages. Comius ne fut pas compris dans la composition; de bonne heure il s'étoit dérobé par la fuite, et avoit gagné les frontières de la Gaule : il se défioit des Romains, et ce n'étoit pas sans motif, depuis que, par une

lâcheté insigne, le prétexte d'une entrevue que lui avoit demandée Labiénus avoit été l'occasion d'un assassinat auquel il n'avoit échappé que par miracle.

César, en recevant les Bellovaques à composition, les avoit traités avec une sévérité qui n'étoit que dans ses paroles; mais de cette époque il crut que, sans compromettre la réputation de clémence qu'il s'étoit acquise, il devoit, s'il prétendoit laisser la Gaule effectivement soumise au terme de sa gestion, recourir enfin aux voies de rigueur. Le premier acte qu'il fit en conséquence de ce principe fut contre Ambiorix, dont il alla mettre de nouveau les états à feu et à sang, dans le désir de faire retomber sur sa tête tout l'odieux d'une dévastation dont sa perfidie étoit la cause; il confia à Labiénus le châtiment des Trévirs; et, tout étant pacifié dans le Nord, il se transporta dans le Midi, où ses secours étoient encore nécessaires.

Un rassemblement de mécontens s'étoit formé sous les murs de Limone (de Poitiers), et avoit pour chef l'Andien (l'Angevin) Dumnacus. Il assiégeoit cette ville demeurée fidèle aux Romains; Caninius, lieutenant de César, vint au secours, et fut attaqué, sans succès d'ailleurs, par Dumnacus; mais les forces étoient de part et d'autre dans une égalité qui auroit prolongé long-temps cet état d'indécision, si Fabius, autre lieutenant de Cé-

sar, ne fût venu à l'aide de Caninius. Leurs forces réunies eurent bientôt dissipé les insurgés. Fabius marcha dès lors contre les Carnutes, vainquit leur opiniâtreté, et les contraignit enfin à donner des otages, mesure à laquelle ils s'étoient soustraits jusque-là. Il étendit ses progrès jusqu'aux contrées armoriques, qu'il ramena également à l'obéissance. Pour Caninius, il poursuivit chez les Carduques (dans le Quercy) Lutérius, un de leurs chefs, qui, avec le Sénonois Drapès, avoit recueilli les fuyards, et se proposoit d'inquiéter la province romaine. Mais les dispositions de Caninius le confinèrent dans sa province, et le forcèrent à se fortifier dans Uxellodunum (Cap de Nac), ville située sur un roc d'un accès difficile, lors même qu'il n'eût offert aucune résistance.

Caninius, après avoir reconnu l'impossibilité d'emporter une telle place d'emblée, posta ses troupes sur trois hauteurs voisines, et commença une circonvallation. Le souvenir d'Alise vint alarmer les assiégés. Lutérius, qui s'y étoit trouvé, opina à faire sortir une partie des troupes pour procurer des vivres à la ville; et, dès la nuit suivante, il en partit avec Drapès, laissant deux mille hommes seulement dans la place pour la garder. Bientôt ils eurent ramassé une grande quantité de blé; mais Lutérius ayant tenté d'en introduire une partie, fut surpris, et

tout son monde tué ou dissipé. Drapès, attaqué dans son camp avant qu'il pût être instruit de cet événement, fut plus malheureux, il fut fait prisonnier; Caninius retourna dès lors devant la place, où Fabius vint encore le joindre; mais la situation de la ville nécessitoit un plus grand concours de forces, et il fallut que César s'y portât lui-même. En s'y rendant par le pays des Carnutes, il crut devoir à la politique cruelle qu'il venoit de se créer de faire battre de verges Guturvatus, le principal auteur des soulèvemens des Carnutes, et de le faire ensuite décapiter: ce fut le prélude d'un autre genre de barbarie qu'il devoit exercer envers ceux d'Uxellodunum.

Ceux-ci, par la réduction de la garnison, avoient du blé en abondance, mais, par leur position, ils manquoient d'eau, et n'en tiroient que d'une fontaine située au pied de leurs murs. Il devenoit hasardeux de s'y rendre, si les Romains pouvoient se loger avantageusement dans les environs. Ce fut l'objet de travaux immenses qu'achevèrent ceux-ci, malgré la vive opposition des assiégés. La gêne qu'en éprouvèrent les derniers leur suggéra l'idée d'incendier ces constructions avec des tonneaux remplis de matières combustibles, qu'ils firent rouler sur les ouvrages après y avoir mis le feu. Le désir d'accroître l'incendie d'une part, et de l'autre celui de

s'y opposer, donnèrent lieu à un combat qui favorisoit les progrès de l'incendie, lorsque César ordonna un assaut général : ce n'étoit qu'une diversion ; mais les assiégés, qui y furent trompés, coururent à leurs remparts, et laissèrent les assiégeans maîtres de l'incendie. Les assiégés persistèrent néanmoins à tenir, continuant à user de la fontaine, bien que rarement et à leur grand péril. Mais les Romains étant parvenus, au moyen d'une mine, à la détruire tout-à-fait, il fallut qu'ils se soumissent au vainqueur. Barbare par politique, César fit couper la main à des braves qui soutenoient une légitime indépendance, et qu'il ne pouvoit se défendre d'estimer. Mais son ambition enchaînoit sa générosité, et il craignoit que celle-ci ne fût pour des peuples mal soumis un encouragement à la résistance, soit par la certitude de l'impunité, soit par l'espoir et la chance du succès, pour peu qu'ils pussent atteindre la fin d'une administration qui approchoit de son terme. Drapès, que l'on traitoit de brigand, parce qu'il avoit toujours été l'un des plus heureux partisans qui eussent fatigué les armées romaines, craignant un sort plus funeste encore que ses compagnons d'armes, se laissa mourir de faim.

César acheva la campagne par la soumission de l'Aquitaine, et alla passer l'hiver à Nématocène (à Arras), où il apprit la réduc-

tion de Comius. Antoine, chargé de le poursuivre, avoit détaché contre lui Volusénus, celui-là même que Labiénus avoit employé pour s'en défaire, et dont la haine s'étoit accrue de la honte et de l'inutilité de son forfait. Un jour qu'emporté par sa rage, il poursuivoit vivement Comius, celui-ci tourne bride, fond sur Volusénus, le blesse mortellement à la cuisse, et se dérobe ensuite par la vitesse de son cheval; puis, satisfait apparemment par sa vengeance, ou hors d'état peut-être de résister davantage, il députe vers Antoine, se soumet à tout ce qu'il ordonnera de sa personne, le conjure seulement de lui épargner la honte ou l'effroi d'avoir désormais à comparoître devant un Romain. Antoine, touché de ses malheurs et des motifs de sa demande, la lui accorda sans difficulté, et reçut ses otages. Sa soumission acheva celle de la Gaule, et en termina la conquête, après huit campagnes consécutives, dont trois furent employées contre les Helvétiens, les Bretons et les Germains. Cette époque, importante dans l'histoire de la Gaule, ne l'est pas moins dans celle de Rome, en ce qu'elle fut comme le signal de cette guerre civile fameuse qui devoit renverser son gouvernement, et l'assujettir elle-même à César et à ses successeurs.

§. III.

DE L'AN 50 AVANT J. C. A L'AN 260 DE J. C.

Histoire des Gaules depuis l'achèvement de la conquête du pays par Jules César, jusqu'aux premières incursions qu'y tentèrent les Francs.

[50] La neuvième et dernière année de César dans les Gaules y avoit été tranquille. Il l'avoit employée à se concilier les peuples qu'il avoit soumis, tant afin de conserver entière la gloire et la considération qu'il tiroit de cette conquête, que pour s'en faire, au besoin, une ressource pour parvenir au but où tendoit son ambition *. Dans cette vue, il s'étoit borné, suivant Suétone, à imposer les Gaules à la modique redevance de quarante millions de sesterces (huit millions de francs) **; et, des richesses immenses qu'il

* App. de Bell. civ. l. II. Diod. l. XL. Plut. in Cæs. et Pomp. Cic. Epist. ad Atticum, l. VII.

** Mézeray dit un million d'or. J'ignore si c'est par évaluation des quarante millions de sesterces de Suétone (cccc x-s), *quadringenties centena millia sestertii*, ou pour avoir trouvé cette expression dans quelque autre auteur, si enfin par un million d'or il entend un million d'écus (trois

avoit accumulées par toutes les voies, dans le cours de ses campagnes, il s'acheta des créatures au dedans et au dehors. Il étoit temps qu'il se fît des amis : son gouvernement alloit expirer ; et, pour ne point se trouver homme privé sous Pompée, qui, sans magistrature, régnoit réellement à Rome, il se proposoit de postuler le consulat par procureur. Il s'y étoit fait autoriser l'année même

millions de livres), ou un million d'*aurei* romains ; ce qui feroit vingt millions.

L'*aureus* en effet, de la valeur de 100 sesterces, étoit au temps de César à la taille de 40 à la livre de 12 onces, laquelle valoit alors 800 francs de notre monnoie. Ainsi l'*aureus* valoit 20 francs, et le sesterce (*sestertius*, *nummus*), 20 centimes ou 4 sous.

Les Romains comptoient encore par as, qui étoit l'unité monétaire ; par deniers, ainsi nommés parce qu'ils valoient 10 as ou 4 sesterces : par onces d'argent, équivalentes à 7 deniers ; par onces d'or ou livres d'argent, de la valeur de 12 onces d'argent ; par grands sesterces (*sestertia*), qui en valoient 1000 petits ; et enfin par talens de 60 mines attiques, chacune desquelles valoit 100 drachmes attiques ou 100 deniers romains.

L'as étoit originairement une monnoie de cuivre, du poids de 12 onces, dont la valeur fut long-temps équivalente à celle de notre livre ou franc. Mais, au temps de la première guerre punique, où l'on frappa pour la première fois de la monnoie d'argent à Rome, on réduisit l'as au sixième de sa valeur ; et la république acquitta ses dettes avec le sixième de leur montant. L'as diminua encore de-

du consulat de Pompée, qui d'abord avoit témoigné de l'opposition, et qui bientôt s'en étoit désisté, par la crainte d'être traversé lui-même par César dans la poursuite qu'il méditoit de la prorogation de son gouvernement des Espagnes, lequel devoit expirer un an avant celui de César dans les Gaules. Mais, parvenu à son but, il se repentit de sa com-

puis de poids et de valeur, et au temps de César il ne valoit plus que 8 centimes ou six liards environ de notre monnoie. (Voyez métrolog. de Paucton et de Romé de l'Isle, ou l'Enc. méth. Antiq. art. *monnoie.*)

L'usage de la livre d'argent, de douze onces romaines (moins fortes d'un neuvième que l'once marchande), se perpétua dans les Gaules jusqu'au temps de Charlemagne, qui la divisa en 20 sous, et le sou en 12 deniers. Sous cette nouvelle forme elle continua à y être employée, à ce qu'on croit, jusqu'au règne de Philippe I. Après ce monarque on y substitua le marc marchand de huit onces, peut-être parce que les altérations successives du titre de la livre l'avoient rabaissée à la valeur de celui-ci. Mais le marc, pour cela, ne fut pas une monnoie, et la livre resta en possession d'en servir. Sa valeur seulement devint variable. On en compta plusieurs dans le marc, et plus ou moins selon l'abondance ou la rareté du numéraire. Sous Louis VI, fils de Philippe I, le marc valoit deux livres; ce qu'on infère de la valeur du marc d'or, fixé sous ce règne à 20 livres. On trouvera, au tome II de cette Histoire, la valeur du marc d'argent sous les successeurs de Louis VI. (Voyez Enc. méth. Fin. art. *marc. Arts et mét.* art. *monnoie et denier.*).

plaisance ; et, pressentant les vues ambitieuses de son rival, il essaya de le traverser. Dès l'année précédente il y avoit travaillé ; et, par l'organe du consul M. Marcellus *, il avoit proposé au sénat de révoquer César, ainsi que le privilége inouï qui lui avoit été attribué par le peuple. Mais cette demande illégale et intempestive, au milieu du récit des exploits dont César ne cessoit de faire retentir le sénat, n'y avoit eu aucune suite. Pompée renouvela cette année ses efforts. Il disposoit des nouveaux consuls, ennemis déclarés de César, et surtout du tribun Curion, autre antagoniste du proconsul, qui s'étoit chargé de remettre en avant la proposition de Marcellus. César déjoua toutes ces mesures, en achetant le dévouement de Curion et le silence de l'un des consuls. Le premier, devenu sa créature, chercha d'abord mille prétextes pour éluder l'exécution de ses engagemens avec Pompée ; et quand, pressé par les instances du parti, il n'y eut plus moyen de reculer, il se tira habilement d'affaire en exposant au sénat qu'il falloit ou prolonger les

* Ce M. Marcellus, illustré par une harangue de Cicéron, étoit arrière-petit-fils du fameux Marcellus, vainqueur de Viridomare, d'Annibal et d'Archimède, et fut l'aïeul du Marcellus gendre d'Auguste, destiné par lui à l'empire, et immortalisé par les vers de Virgile.

deux rivaux dans leurs gouvernemens, ou les forcer tous deux à abdiquer; mais surtout se bien garder, pour le salut de la république, de laisser armé l'un des deux à l'exclusion de l'autre. Cet avis, sous une apparence d'impartialité, et même de défiance républicaine, étoit tout en faveur de César, en ce que Pompée, qui s'étoit fait proroger aussi dans son gouvernement, et qui avoit plus de temps à en jouir encore que César de celui des Gaules, devoit difficilement se prêter à abdiquer. Cependant il écrivit de la campagne au sénat que, quoiqu'on lui eût offert dans le temps, sans qu'il l'eût recherché, et son troisième consulat, et la prorogation de son autorité proconsulaire, il étoit prêt, si le sénat l'exigeoit, à faire le sacrifice de la dernière à l'intérêt de l'état. Mais ce n'étoit point là sa véritable pensée; et le sénat, qui s'en doutoit, et qui voyoit en lui un protecteur, se trouva embarrassé.

Curion profita de sa perplexité pour défendre, au nom du peuple, que l'on parlât de la démission de l'un ou de l'autre des deux rivaux; et parce que l'on avoit besoin de troupes en Syrie, il ordonna que chacun d'eux fourniroit une légion. Pompée redemanda alors à César l'une de celles qu'il lui avoit prêtées autrefois, en sorte que ce fut effectivement le dernier qui fournit les deux

légions. Il répara aisément ce vide par des levées dans la Gaule et dans la Germanie; et, à l'aide des sommes immenses dont il pouvoit disposer, il doubla peut-être encore ses forces en doublant la paie de ses soldats. Fort de ces ressources, il écrivit au sénat, demandant que le peuple fût consulté sur la révocation des bienfaits qu'il tenoit de lui, ou, s'il devoit en être privé, que le même sort fût partagé par les autres gouverneurs de province. Il se promettoit, de cette démarche, de rester proconsul dans les Gaules, ou de pouvoir se plaindre avec quelque apparence de justice, et d'en tirer raison par la force. Le sénat ayant pris connoissance de sa lettre, le consul C. Marcellus, cousin germain du consul du même nom, de l'année précédente, mit aux opinions si César seroit maintenu dans son gouvernement, son temps étant expiré; et presque à l'unanimité il fut décidé que cette prorogation étoit contraire aux lois. Il demanda ensuite si c'étoit l'intention du sénat de priver Pompée de ses gouvernemens pour le temps qu'il avoit encore à en jouir; et déjà l'on décidoit que c'étoit une injustice, lorsque Curion demanda à son tour s'il étoit expédient à la république que Pompée demeurât en armes lorsque César auroit désarmé. Cette considération nouvelle donna lieu à un nouveau décret; et, à la majorité de trois cent

soixante et dix contre vingt-deux, il fut décidé que les deux concurrens désarmeroient à la fois. « Soyez donc les esclaves de César, » s'écria le consul furieux, et il sortit du sénat. Le décret, au reste, n'eut pas de suite; et, sur le bruit qui couroit que César passoit les Alpes, Marcellus fit arrêter que les deux légions qu'on lui avoit retirées seroient données à Pompée pour la défense de l'Italie. Cette partialité révolta César, et peut-être l'inculpation du consul lui fit-elle naître l'idée de la réaliser.

En effet, il passa les Alpes, mais seul d'abord, et il se rendit à Ravenne, dernière ville de son gouvernement de la Cisalpine; de là il suivoit plus commodément les diverses intrigues de la capitale. [49] Il négocioit encore, faisoit de nouvelles propositions, et restreignoit ses demandes à la conservation de ses gouvernemens de la Cisalpine et de l'Illyrie, jusqu'au temps où il seroit promu de nouveau au consulat. Cicéron opina pour la conservation de l'Illyrie avec une seule légion: il amena même Pompée à ce tempérament; mais l'austérité déplacée de Caton, et la haine aveugle des nouveaux consuls L. Corn. Lentulus et C. Cl. Marcellus, frère de Marcus, élus tous deux par le crédit de Pompée, et en dépit de la brigue de César, firent échouer cette mesure, qui eût pu sauver la république. A peine étoient-ils entrés en fonctions, qu'ils

convoquèrent le sénat pour délibérer sur la démission à exiger de César, et sur un décret tendant à ce qu'il fût déclaré rebelle s'il ne désarmoit à un jour fixé : sentiment qui étoit d'opinion générale, et pour ainsi dire convenu, pourvu que Pompée désarmât aussi de son côté. Mais, le premier point obtenu, ils ne firent point délibérer sur Pompée. Marc Antoine, lieutenant de César, et tribun du peuple alors, protesta contre cette mauvaise foi et contre le décret qui en étoit résulté, en sorte que l'on ne put passer outre : mais les consuls, ayant fait approcher des troupes, expulsèrent avec violence les tribuns opposans, qui se réfugièrent auprès de César ; et alors fut porté le fatal décret qui devoit changer la forme de l'état, « que les consuls de l'année et les proconsuls en charge, Pompée et Cicéron, veilleroient à la sûreté publique. »

Instruit de cette résolution, César prit aussi son parti. Il n'avoit près de lui qu'une seule légion, et ce peu de forces contribuoit à la sécurité de ses adversaires. Mais en tout temps il avoit su compenser tous les avantages de ses ennemis par celui de la célérité à prévenir leurs desseins. Sans perdre un moment, il rassemble sa légion, harangue ses soldats, irrite leur ressentiment par le tableau des injustices qu'on lui fait éprouver, et par le spectacle de la majesté du peuple violée en la

personne de ses tribuns. Il les excite à en tirer vengeance, et il les entend avec joie répondre à son appel.

Aussitôt il détache, avec quelques troupes, un officier affidé, qui, marchant sur Ariminum (Rimini), la première ville d'Italie au-delà des limites de la Cisalpine, y entre à l'improviste, et, sans affecter de s'en rendre maître, s'y établit de manière à y demeurer le plus fort. César, avec le reste de sa légion, le suit de près, franchit, non sans quelque émotion, le petit fleuve du Rubicon, qui séparoit l'Italie de la Cisalpine, et se constitue ainsi en guerre ouverte avec les consuls. Mais, à l'effet de prévenir la défaveur qu'une couleur de rébellion pouvoit donner à son parti, il affecta les plus grands égards pour les tribuns qui s'étoient rendus près de lui, et qui, comme représentans du peuple, paroissoient faire de la cause de César la cause même de la république. Ce premier pas fait, il rappela ses légions de la Gaule; et, comptant sur l'effet de la surprise, il ne laissa pas de marcher toujours en avant avec le peu de troupes qu'il avoit sous la main.

D'Ariminum il se porta successivement à Arétium (Arezzo), Pisaure (Pesaro), Fanum (Fano), Ancône, Auximum (Osimo), et Asculum (Ascoli). La terreur étoit partout: les garnisons foibles, intimidées ou séduites,

fuyoient, se rendoient ou se livroient même à lui; et pendant ce temps ses renforts arrivoient. Il en profita pour assiéger Corfinium, où commandoit L. Domitius Ænobarbus, désigné par le sénat pour lui succéder dans la Transalpine. L'issue de ce siége eut quelque chose de romanesque. La garnison livra son chef. Celui-ci, pour ne pas dépendre de son rival, s'étoit empoisonné. César, qui l'ignoroit, lui ayant accordé non-seulement la vie, mais la liberté même de retourner auprès de Pompée, faisoit naître dans son cœur des regrets bien amers, lorsque l'esclave qu'il avoit chargé du soin de préparer le poison, vint le rendre à la vie, en lui confessant qu'il n'avoit pu se résoudre à suivre ponctuellement ses ordres, et que le breuvage qu'il lui avoit administré n'étoit qu'une potion soporative.

Des succès si rapides d'un côté, et la difficulté des levées de l'autre, déterminèrent Pompée à quitter précipitamment la capitale. Il se retira d'abord à Capoue, puis à Brindes, d'où, à l'aide des vaisseaux de la république, il fit passer son armée en Macédoine, se flattant d'y établir avec succès le théâtre de la guerre. Vaine espérance! qui compensoit à ses yeux la perte du trésor public de Rome et de l'Italie entière, qui, en moins de deux mois, étoient tombés sous la main de César.

Toujours habile à profiter des momens,

celui-ci fit aussitôt passer en Sicile et en Sardaigne des forces suffisantes pour en expulser les partisans de Pompée, et assurer les subsistances de la capitale *. Il auroit voulu suivre Pompée jusqu'en Grèce, mais il ne disposoit point encore d'un assez grand nombre de vaisseaux; et, en attendant qu'il pût se former une marine, il tourna ses soins du côté de l'Occident. Pour en être maître, il n'avoit plus que l'Espagne à conquérir. Afranius et Pétréius, deux lieutenans de Pompée, d'une réputation connue, y commandoient pour lui. César résolut de conduire lui-même cette expédition. Il regagna les Alpes; mais à peine les eût-il descendues, qu'il fut étonné de rencontrer des ennemis auxquels il ne s'attendoit pas. C'étoient les Marseillois qui avoient arrêté de lui fermer leurs portes.

Il manda leurs magistrats, qui répondirent à ses instances qu'amis constans de la république, mais inhabiles à prononcer entre Pompée et lui, tous deux également bienfaiteurs de leur ville, ils seroient à l'un et à l'autre tant qu'ils les verroient unis entre eux, et qu'au contraire ils les excluroient l'un et l'autre aussi long-temps qu'ils seroient divisés. C'étoit une fausseté; et César ne tarda pas à être instruit que Domitius, le même qu'il avoit rendu à la liberté à Corfinium, immolant la

* Cæs de Bell. civ. l. I. et II.

reconnoissance à ce qu'il croyoit apparemment un devoir, avoit déterminé les Marseillois, auxquels il avoit conduit des renforts, à le nommer leur chef, et à se déclarer contre César. Pour venger cet affront César mit le siége devant la ville, et en confia la conduite à Trébonius, son lieutenant, pendant qu'avec le reste de ses troupes il se rendoit en Espagne. Sur toutes choses, il lui recommanda d'éviter un assaut, dont les suites pouvoient devenir funestes à une ville que, pour divers motifs, il vouloit ménager. Avec ces ménagemens, il fallut du temps à Trébonius pour obliger les habitans, puissamment aidés de leurs richesses, de leurs talens et de leur courage, à venir à composition; mais deux combats sur mer, ou douze galères, que César venoit de faire construire à Arles, eurent l'avantage sur les vaisseaux de la ville, déterminèrent enfin les Marseillois à entrer en négociation. Ils supplièrent Trébonius d'attendre les ordres de César sur les conditions auxquelles ils remettroient leur place. Trébonius crut remplir le vœu de ses instructions en accédant à cette demande; et de part et d'autre les hostilités cessèrent. Mais, pendant que les Romains se reposoient avec confiance sur la trève et sur les apparences pacifiques des assiégés, ceux-ci, abusant de la bonne foi et de la modération du chef, font une

sortie inattendue, et brûlent et détruisent les machines de guerre dont ils avoient eu le plus à souffrir. Il fallut que Trébonius recommençât péniblement un nouveau siége. A force d'art, de patience et de travaux, il réduisit encore les assiégés à faire des propositions; mais, plus avisé cette fois, il se mit en possession de la ville. Aussi indulgent d'ailleurs qu'il s'étoit montré d'abord, il laissa à César à prononcer sur le sort des habitans à son retour. Domitius, avant son entrée, avoit eu le bonheur de fuir sur un vaisseau, en trompant la vigilance de D. Brutus qui bloquoit le port : il rejoignit Pompée à Pharsale et y périt.

César ne tarda point à reparoître victorieux du parti qui tenoit en Espagne pour Pompée. Malgré de grands talens et du concert entre eux, Afranius et Petréius avoient été contraints, dans un intervalle de quarante jours, à mettre bas les armes dans l'Espagne citérieure, et s'étoient vus réduits à cette extrémité plus encore par la tactique habile de leur adversaire que par son épée. L'admiration que fit naître cette campagne savante, ajoutée aux autres titres de César à la gloire, lui amena sans combat le reste des légions de Pompée au-delà de l'Ebre; il repassa avec celles-ci dans les Gaules, où il devoit les licencier sur les bords du Var; et ce fut avec cet appareil triomphant

qu'il fit son entrée à Marseille. Il avoit à punir en elle l'accueil fait à un ennemi, sa résistance et sa trahison; mais toujours désarmé par le succès, César pardonna aux habitans : il les dépouilla d'ailleurs d'une partie de leurs richesses et de tous leurs moyens de défense.

[48] De Marseille il retourna à Rome; et là, autant par amour du pouvoir que pour en imposer plus facilement au vulgaire par les enseignes légitimes de la puissance, il se fit revêtir de l'autorité consulaire : politique habile que n'eurent point ses ennemis, et dont César ne tarda pas à recueillir le fruit en plus d'une occasion où il lui suffit de ce titre imposant pour prévenir ou pour comprimer plus d'une résistance. Il est hors de notre sujet de le suivre dans une expédition qui n'a plus de rapport avec la Gaule; mais il n'est peut-être pas superflu de remarquer, comme époque chronologique assez naturellement liée à l'histoire de celle-ci, que ce fut dans la campagne qui succéda à la réduction entière de la Gaule, par la prise de Marseille, que se livra cette fameuse bataille de Pharsale, suivie de près de la mort de Pompée, et qui donna l'empire du monde à son rival.

César, en s'éloignant de la Gaule, avoit pourvu aux moyens de s'assurer de sa fidélité. La fleur de sa noblesse et de ses braves faisoit la force de ses armées; et, avec l'art de les

associer à ses travaux, il avoit fait évanouir tout soupçon qu'ils pussent n'être que des otages. Victorieux de tous ses ennemis, il paya les services des Gaulois par toutes les faveurs qui purent se concilier avec la domination. Il s'étudia à rendre leur joug léger, et l'imposition modique qu'il établit sur eux, pour l'entretien de huit légions commises à la garde du pays, fut loin d'atteindre aux sommes immenses prodiguées et perdues par eux dans leurs dissensions domestiques.

A la mort de César, qui eut lieu cinq mois seulement après la vaine pompe de ses triomphes sur les trois parties du monde, Munatius Plancus étoit gouverneur de la Gaule transalpine, où il fonda la ville de Lyon; et Décimus Brutus l'étoit de la Cisalpine. Tous deux, lieutenans de César, tenoient de lui leurs gouvernemens; et le dernier surtout, admis à son intime confiance, et qu'il avoit institué son héritier à défaut d'Octave, sembloit devoir lui être attaché par tous les liens de la reconnoissance : cependant il avoit été l'un des plus ardens promoteurs de la conspiration tramée contre lui par M. Brutus et par Cassius *. Antoine, dont le consulat expiroit, et dont l'ambition se trouva éveillée et favorisée par les circonstances, convoita le gouver-

* Appien. l. III. Vell. Paterc. l. II, c. 34, etc. Plut. in Cæs.

nement de Décimus, comme singulièrement propre à établir son autorité dans la capitale, à raison de la proximité où il s'en trouvoit : mais parce que le sénat, qui pénétroit ses vues, y mettoit obstacle, il eut recours au peuple, auquel il remontra l'indécence de laisser un témoignage de la munificence de César entre les mains du moins excusable de ses meurtriers ; et, fort du plébiscite qu'il en obtint, il marcha aussitôt contre Décimus, qu'il tint assiégé dans Modène. [44-43] Le sénat, qui, après une espèce de réconciliation entre les amis et les ennemis de César, avoit ratifié la distribution des gouvernemens entre eux, voyant son autorité méprisée par la démarche d'Antoine, le déclara ennemi de la patrie, sur la proposition de Cicéron, qui publia alors ses éloquentes et funestes Philippiques. Les deux consuls Hirtius et Pensa furent envoyés contre lui, ainsi que les troupes qu'avoit levées de son côté Octave, fils adoptif de César, et petit-fils de sa sœur, lequel, malgré son extrême jeunesse, jetoit et disposoit avec habileté les fondemens de sa grandeur future. Antoine fut défait près de Modène ; mais les deux consuls y payèrent leur succès de leur vie. Le sénat, toujours méfiant, enleva alors à Octave le commandement de l'armée, qui sembloit lui être dévolu par la mort des deux autres généraux, et

chargea Décimus, devenu libre, de poursuivre Antoine dans les Alpes. Celui-ci, qui n'avoit de refuge que les Gaules, fit pressentir Plancus qui y commandoit trois légions, et Lépide, l'un des amis et des plus chauds partisans de César, nommé au gouvernement de l'Espagne, mais qui se trouvoit encore dans les Gaules, où il disposoit de sept légions. Tous deux hésitoient sur le parti qu'ils avoient à prendre. Antoine, inspiré alors autant par son courage que par sa situation, marche droit à Lépide, pose son camp sans défense auprès du sien, entame avec lui une négociation, dans laquelle il lui représente le danger commun des amis de César, s'ils ne réunissent leurs forces; et, dans le cours des pourparlers, il lui débauche si complètement son armée, qu'elle abandonne son général, et qu'elle proclame Antoine. Plancus et Pollion viennent se joindre à lui; et ce fugitif, qui, peu de jours auparavant, sembloit à la veille de sa perte et peut-être du supplice, se voyoit alors à la tête de dix-sept légions, et presque en état de donner lui-même la loi. Octave n'avoit pas attendu ce moment pour lui proposer une réunion, dont le motif étoit de venger César. Le talent qu'il avoit eu, à l'aide de sa petite armée et du crédit de Cicéron, de se faire nommer consul à dix-huit ans en remplacement de Pansa, et de disposer à ce titre

des forces de la république, le mettoit au moins en égalité de pouvoir avec Antoine. Tous deux trouvoient de l'avantage à se réunir; mais, dans la défiance où ils ne pouvoient manquer d'être l'un à l'égard de l'autre après les différends qui les avoient divisés d'abord, ils jugèrent prudent d'admettre entre eux un tiers, qui, sans leur faire ombrage par ses moyens, en eût assez néanmoins pour prévenir de mauvais desseins. Leur choix tomba sur Lépide; et c'est de cette intrigue que naquit, dans une île du Panaro près de Modène, le second triumvirat, plus renommé encore par ses proscriptions que par le renversement absolu du gouvernement de la république, et l'envahissement des provinces de l'empire, que se partagèrent entre eux ces trois ambitieux.

[42] Les Gaules échurent à Antoine; mais, après la bataille de Philippes, où Brutus et Cassius, les derniers tenans de la république, eurent été défaits par Octave et Antoine, ce dernier s'étant jeté sur les provinces d'Orient, son éloignement donna lieu à Octave de s'emparer des Gaules, pour n'en être plus dépossédé. [38] A l'occasion d'une révolte de l'Aquitaine et d'une irruption des Suèves, il y fit passer M. Vipsanius Agrippa, l'un de ses plus habiles lieutenans, qui réduisit les uns et les autres, et qui embellit la Gaule

plusieurs voies romaines, qui partoient de Lyon, où il faisoit sa résidence. Il le rappela au bout de deux ans; d'abord pour l'opposer à Sextus Pompée, qui, maître des îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, désoloit la Méditerranée, et ensuite à Antoine, lorsqu'il se fut tout-à-fait brouillé avec lui.

[31] Ce fut Agrippa qui procura à Octave le gain de la célèbre bataille d'Actium, la plus importante peut-être de toutes celles qui aient jamais été livrées. [28] L'éloignement de cet habile général releva le courage des Morins (des Flamands), qui secondèrent une nouvelle tentative des Suèves sur la Gaule; mais ils furent également comprimés par Carinas, préfet de la Belgique, et la victoire qu'il remporta sur eux fut assez éclatante pour qu'Octave lui fît l'honneur de triompher avec lui.

[27] L'année qui suivit cet avantage fut une année de paix pour tout l'empire, et le temple de Janus fut une seconde fois fermé par Octave. Il l'avoit été la première après la bataille d'Actium. Ce fut alors qu'il institua la garde prétorienne, composée de dix cohortes de mille hommes chacune, et qu'il reçut du sénat le surnom d'Auguste, titre qui passa à ses successeurs, comme celui de César à l'héritier présomptif de l'empire. Quelque temps après il se fit encore attribuer

le pouvoir souverain, sous l'apparence modeste de l'inviolabilité tribunitienne. Décernée d'abord pour cinq ans, puis pour dix, il eut soin de se faire renouveler cette dignité à l'expiration de chacune de ces nouvelles périodes *. La même année, Auguste, allant soumettre les Asturiens et les Cantabres, profita de cette circonstance pour affermir sa domination dans la Gaule même, dont le joug commença dès lors à s'appesantir. Dans les états qu'il tint à Narbonne en cette circonstance, il augmenta le tribut imposé par César; et, à peu près dans le même temps, il ordonna un dénombrement complet de la population, qui fut désormais composée de trois ordres : des sénateurs ou anciens nobles, qui seuls avoient droit aux grandes dignités de leurs cités ; des curiaux, presque exclusivement en possession des emplois municipaux, et qui étoient ainsi nommés de ce qu'ils étoient inscrits sur le rôle des curies, comme possédant un emploi honnête et ayant une origine honorable ; des ingénus enfin, ou des possesseurs, dénomination sous laquelle étoient compris les habitans de la campagne et les artisans des villes, que leur état d'ignorance et leur défaut d'éducation excluoient, quoique libres, de toute fonction politique.

* Mézer. av. Clovis Enc. mét. *art*. Gallia. Epit. Liv. l. CXXXIV.

Il soumit les uns et les autres à la jurisprudence romaine, dont l'autorité s'est perpétuée en grande partie jusqu'à nos jours, et qui a encore servi de base à nos nouvelles institutions judiciaires.

Auguste établit aussi dans les Gaules une hiérarchie nouvelle de pouvoirs administratifs. Il conserva les quatre grandes divisions connues sous les noms de Narbonnoise, Aquitaine, Celtique et Belgique; mais il répartit plus également entre elles les cent peuples environ qu'elles renfermoient dans leur sein *. Cette opération se fit en annexant à l'Aquitaine et à la Belgique quelques-unes des cités ou peuplades de la Celtique, qui perdit alors son nom pour prendre celui de Lyonnoise. Ainsi limitées, elles formèrent quatre des vingt-six départemens ou diocèses**, entre lesquels Auguste divisa tout l'empire, et qui

* Enc. méth. *art.* Gallia et Romanum imperium.

** Les vingt-six diocèses d'Auguste furent supprimés par Adrien, qui divisa tout l'empire en onze régions, comprenant soixante-treize provinces. Ce furent l'Italie, deux provinces; l'Afrique, trois; les Gaules, quatre; la Bretagne, deux; l'Illyrie, dix-sept; l'Égypte, quatre; l'Orient, treize; la Thrace, six; le Pont, huit; et l'Asie, onze.

Constantin, après lui, subdivisant les contrées et les provinces, partagea tout l'empire en quatre grandes préfectures.

Celle des Gaules renfermant vingt-neuf pro-

étoient gouvernés, douze, par des consulaires à la nomination du sénat et du peuple, et quatorze, par des présidens, au choix de l'empereur. Les dernières provinces, ordinairement frontières, étoient munies de troupes que commandoient les agens du prince, magistrats tout à la fois de robe et d'épée, tandis que les consulaires, toujours en paix, n'avoient de décoration que la toge. Le politique empereur, dans ce partage des provinces, annonçoit vouloir abandonner au sénat tout l'honneur, et ne se réserver que les travaux; mais son but, parfaitement rempli, avoit été de s'attribuer effectivement tout le pouvoir. Des quatre diocèses de la Gaule, la Narbonnoise seule étoit consulaire *.

vinces, sous les trois vicariats de l'Hispanie, des Gaules et de la Bretagne.

Celle d'Italie, vingt-neuf provinces, sous le proconsulat d'Afrique, et les quatre vicariats de Rome, de l'Italie septentrionale, de l'Afrique et de l'Illyrie.

Celle d'Illyrie, onze provinces, sous le proconsulat d'Achaïe, et les deux vicariats de Macédoine et de Dacie.

Celle d'Orient enfin, renfermant quarante-sept provinces, sous le proconsulat d'Asie, le comté d'Orient, la préfecture d'Egypte, et les trois vicariats d'Asie, de Pont et de Thrace.

* Trois cents ans après Auguste, Probus, en partageant la Narbonnoise en deux provinces, et la Belgique en trois, forma sept provinces, qui

[18-6] Agrippa, devenu gendre d'August après la mort de Marcellus, reçut de lui d nouveau le gouvernement des Gaules. Dan

furent la Viennoise, la Narbonnoise, l'Aqui taine, la Lyonnoise, la Belgique, la Germani première ou supérieure, et la Germanie second ou inférieure. Dioclétien en étendit le nombr jusqu'à douze, en divisant la Belgique en troi provinces, sous les noms de première et second Belgique, et de grande Séquanoise, qui com prenoit l'Helvétie; la Lyonnoise en première e seconde, et en annexant à la Gaule deux province alpines, les Alpes Grées et Pennines, et les Alpe maritimes ou Gotties. Enfin, par de semblable subdivisions, Constantin ou Gratien portèrent le provinces gauloises au nombre de dix-sept, ain qu'il suit :

ALPES.
1. Alpes Grées et Pennines. Monstiers, mé trop. St. Maurice. Pet. et Gr. St. Bernard Martinach, etc.
2. Alpes maritimes ou Cotties. Embrun métrop. Senez, Vence, Monaco, Mont Genèvre, etc.

NARBONNOISE.
3. Viennoise. Vienne, métrop. Valence Arles, Marseille, Grenoble, Genève, etc
4. Ire Narbonnoise. Narbonne, métrop. Tou louse, Lodève, Nîmes, Uzès, etc.
5. IIe Narbonnoise. Aix, métrop. Apt, Sis teron, Gap, Fréjus, Antibes, etc.

AQUITAINE.
6. Ire Aquitaine. Bourges, métrop. Cler mont Mende, Albi, Limoges, etc.
7. IIe Aquitaine. Bordeaux, métrop. Saintes Poitiers, Angoulême, Périgueux, Agen. etc
8. IIIe Aquitaine ou Novempopulanie. Auch métrop. Tarbes, Oléron, Bazas, Bayonne, etc

le séjour qu'il y fit alors, ou dans le précédent, il contracta avec les Ubiens, qui avoient passé le Rhin, la première alliance que ces peuples aient faite avec les Romains. Leur cité vit naître Agrippine, sa petite-fille, mère de Néron; et celle-ci dans la suite y ayant fait passer une colonie de vétérans, la ville en prit le nom de *Colonia Agrippina*, qu'elle a retenu jusqu'à nos jours sous celui de Cologne. Agrippa, au bout d'un an, fut remplacé

CELTIQUE.

9. Ire LYONNOISE. Lyon, métrop. Mâcon, Châlons, Langres, Autun, etc.
10. IIe LYONNOISE. Rouen, métrop. Lisieux, Bayeux, Avranches, Sées, Evreux, etc.
11. IIIe LYONNOISE. Tours, métrop. Angers, Nantes, Vannes, Rennes, le Mans. etc.
12. IVe LYONNOISE. Sens, métrop. Troyes, Auxerre, Meaux, Paris, Chartres, Orléans, etc.

BELGIQUE.

13. Ire BELGIQUE. Trèves, métrop. Metz, Toul, Verdun, etc.
14. IIe BELGIQUE. Reims, métrop. Soissons, Amiens, Arras, Boulogne, Cambrai.
15. GRANDE SÉQUANOISE. Besançon, métrop. Bâle, Avanche, Zurich, Nyon, etc.
16. Ire GERMANIQUE ou SUPÉRIEURE. Mayence, métrop. Worms, Spire, Strasbourg, etc.
17. IIe GERMANIQUE ou INFÉRIEURE. Cologne, métrop. Liége, Clèves, Nimègue, Leyde, etc.

Chacune des métropoles avoit une cour ou juridiction supérieure; et la métropole de la première province, parmi celles qui avoient éprouvé une subdivision, possédoit un degré d'honneur de plus, sous le nom de *primatie*.

par Tibère, fils aîné de Livie, femme d'Auguste, et de Tibère Claude Néron, son premier mari *. Bientôt l'empereur se rendit lui-même dans les Gaules, à l'occasion d'un soulèvement des Sicambres qui avoient massacré les exacteurs romains, et pour surveiller en général les mouvemens des Germains entre le Rhin et l'Elbe, peuples qui ont droit à notre intérêt particulier comme étant les véritables ancêtres des Francs. La Gaule elle-même avoit besoin d'être contenue. Pillée avec impunité par un certain Licinius, affranchi de César, qu'Auguste y avoit envoyé avant Agrippa, le mécontentement s'étoit accru du fameux dénombrement qu'il avoit ordonné dans tout l'empire, et que Drusus, second fils de Livie, avoit fait exécuter dans les Gaules avec la plus grande rigueur. Cette disposition avoit blessé l'orgueil des Gaulois, qui se crurent assimilés par cette mesure à de vils troupeaux. La présence de l'empereur étouffa ces germes de révolte; et les principaux de la Gaule, convoqués à Lyon, y votèrent même, en l'honneur d'Auguste, un temple magnifique, auquel soixante peuples contribuèrent; et dans le même temps la flatterie lui élevoit d'autres autels à Narbonne, à Béziers, à Nîmes et à Bonn. Auguste marqua son sé-

* Tacit. Ann. l. XII, 27. Diod. l. LIV. Strab. l. IV. Epitom. Liv. l. CXXXVII.

jour dans les Gaules par l'érection de divers monumens, et par la fondation de plusieurs villes auxquelles il donna son nom ou celui de son père adoptif, ainsi qu'à plusieurs autres déjà existantes *.

Le calme qu'il rétablit dans les Gaules permit à Drusus de passer en Germanie : ce jeune prince avoit planté ses étendards et élevé ses trophées sur les bords de l'Elbe, lorsqu'une chute de cheval l'enleva à ses triomphes, n'étant encore âgé que de trente ans. Drusenheim, proche Strasbourg, atteste encore son passage dans ces contrées. Tibère, son frère aîné, lui succéda dans le commandement; et, marchant toujours pied à pied et sans rien donner au hasard, il fit la guerre avec sagesse et avec succès. Il força les Sicambres à recevoir la loi, et à se voir transplanter au-delà du Rhin. Au terme de cette expé-

* Telles furent *Augusta Tricastinorum*, Saint-Paul-Trois-Châteaux; *Apta Julia*, Apt; *Forum Julii*, Fréjus; *Albaugusta*, Albi; *Augustoritum*, Limoges; *Augusta Ausciorum*, Auch; *Aquæ Augustæ Tarbellicæ*, Dax; *Vicus Julii*, Aire; *Augustodunum*, Autun; *Juliobona*, Lillebonne; *Juliomagus*, Angers; *Cæsarodunum*, Tours; *Augustobona*, Troyes; *Augusta Trevorum*, Trèves; *Cæsaromagus*, Beauvais; *Augustomagus*, Senlis; *Augusto Suessionum*, Soissons; *Augusta Veromanduorum*, Saint-Quentin; *Augusta Rauracorum*, Augst près de Bâle.

dition, et la sixième année avant notre ère, Auguste, pour la troisième fois depuis son règne, ferma le temple de Janus, et l'univers respira pendant douze ans.

[6–5] C'étoit au commencement de cette période pacifique que devoit naître Jésus-Christ, le prince de la paix, mais d'une autre paix que celle que donne le monde; de celle qui réconcilie la terre avec le ciel, en procurant à l'homme, dégradé par le crime, des ressources pour recouvrer son innocence. Alors seulement se réalisèrent ces fictions du paganisme, qui faisoient habiter la divinité avec les hommes, et qui la faisoient converser familièrement avec eux. De cette époque, la connoissance d'un Dieu unique, renfermée jusqu'alors dans un coin de la Syrie, se répandit avec rapidité par toute la terre, et de pauvres pêcheurs furent les instrumens de cette révolution. Dénués de tous moyens naturels, mais forts d'un témoignage à l'épreuve de la mort *, au mépris de la croyance de tous les peuples, ils proclamèrent et firent

* *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ....., annuntiamus vobis.* Ce que nous avons ouï de nos oreilles, vu de nos yeux, palpé de nos mains, touchant le Verbe de vie, qui étoit dès le commencement de toutes choses...., c'est là ce que nous vous annonçons. (Joan. Ep. I, c. 1.)

triompher une doctrine nouvelle, aussi étonnante par sa pureté que par sa perpétuité. Prodige irrécusable, qui atteste la divinité du premier missionnaire ! prodige impossible, s'il n'eût été qu'un homme et qu'un apôtre d'imposture !

[*De l'ère vulgaire*, 1] Tibère étoit alors à Rhodes, où il vivoit en particulier, soit qu'une intrigue de cour l'y eût fait exiler, soit qu'il s'y fût retiré de lui-même pour s'éloigner de Julie, qu'Auguste l'avoit forcé d'épouser après la mort d'Agrippa, et qu'il n'osoit ni accuser ni répudier. Auguste, éclairé enfin sur la conduite de sa fille, en fit justice lui-même par l'exil; et peu après, à l'occasion de quelques soulèvemens des Germains, il fit passer Tibère en Germanie, et se rendit lui-même dans les Gaules pour le soutenir au besoin *. Ce prince, qui, par les suggestions de l'habile et ambitieuse Livie, l'avoit déjà fait son gendre, avoit encore payé d'avance ses services, en l'adoptant concurremment avec le jeune Agrippa. Tibère parut justifier ce choix par les succès qu'il eut en Germanie, et par ceux qu'il obtint encore quelques années après en Pannonie et en Dalmatie.

[8-14] Cependant Quintilius Varus, qui l'avoit remplacé en Germanie, s'étoit laissé

* Vell. Paterc. l. II, c. 50-60. Tac. Ant. l. I. 5.

surprendre sur le Weser par les Germains soulevés, et conduits par Hermann ou Arminius, toujours célébré depuis comme le héros de la Germanie. Dix ans auparavant ce prince chérusque (brunswickois) avoit été fait citoyen romain par Auguste, et élevé même à la dignité de chevalier. Trois légions entières furent détruites par lui. Varus et ses officiers se tuèrent eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs, et pour se soustraire aux supplices qu'ils firent effectivement subir à leurs prisonniers. Cette nouvelle accabla Auguste ; il crut voir les Germains aux portes de Rome ; et, pour s'opposer à des projets qu'il leur étoit possible peut-être de réaliser, il ordonna de nombreuses levées. Mais, soit que la terreur eût glacé les courages, soit par quelque autre motif inconnu, personne ne se hâta de s'enrôler. En vain Auguste déclara-t-il infâmes une multitude de citoyens qui se refusèrent à son appel, et les priva-t-il de leurs biens ; en vain en livra-t-il même plusieurs à l'exécuteur, il fut réduit à composer sa nouvelle armée de quelques vétérans en petit nombre, et d'affranchis levés à la hâte et pris de toutes parts. Tibère fut mis à la tête de ces levées avec Germanicus son neveu, fils de Drusus et d'Antonia, nièce d'Auguste, que l'empereur lui avoit fait adopter après la mort des

deux fils d'Agrippa. Tibère demeura trois ans dans les Gaules pour rassurer ce pays contre les invasions des Germains, et pénétra enfin en Germanie, où il s'attacha à provoquer Arminius, sans toutefois le combattre : la gloire de le vaincre étoit réservée à Germanicus. Pour Tibère, envoyé en Illyrie par Auguste, il en repartit avec hâte, sur l'avis que lui donna sa mère du déclin de la santé de ce prince. Il reçut son dernier soupir à Nôle, l'année du consulat de Pompée et d'Apuléius, et lui succéda à l'empire.

[21] Les Gaules, déjà pillées sous l'administration d'Auguste, furent livrées aux derniers excès sous le gouvernement dur et insouciant de Tibère. Les particuliers et les villes qui avoient conservé un revenu se virent également accablés d'impôts, de dettes et d'usures. Le mécontentement étoit au comble, et il ne falloit que la moindre étincelle pour allumer un incendie *. Florus, dans la Belgique, et Sacrovir, chez les Éduens, conçurent la pensée de mettre à profit ces dispositions pour rendre à leur pays son ancienne indépendance. Leurs émissaires, disséminés par toute la Gaule, se répandent en propos séditieux ; ils représentent la pesanteur des tributs, l'immensité des dettes, l'orgueil et l'inhumanité des gouverneurs, la mésintelli-

* Tac. Ann. l. III.

gence qui règne parmi les troupes depuis la mort tragique de Germanicus, l'opulence naturelle à leur pays et la pauvreté de l'Italie, la foiblesse enfin des armées romaines, une fois qu'elles seroient privées de l'assistance qu'elles recevoient de l'étranger, et surtout de la leur propre.

Mais, pour faire réussir une pareille entreprise, ce n'étoit point assez de soulever les peuples ; il falloit donner de l'ensemble à leurs mouvemens, et c'est ce qui manqua en cette occasion. Les Angevins et les Tourangeaux, en se déclarant prématurément, se virent accablés par les Gaulois eux-mêmes, que dirigeoient quelques cohortes romaines. Sacrovir, en cette occasion, combattoit dans les rangs des Romains, la tête nue, en signe d'un plus entier dévouement, mais réellement pour être reconnu de ses compatriotes et éloigner de lui le danger. Florus, traversé par un ennemi personnel qui divisa ses forces, et qui se joignit même aux Romains contre lui, ne put opérer qu'un soulèvement partiel. Sa petite troupe, encore peu aguerrie, pénétroit dans les Ardennes, lorsqu'elle fut rencontrée par l'ennemi et culbutée au premier choc. En vain il se déroba au désastre des siens. Cerné un peu plus tard, et dans l'impossibilité de fuir, il se donna lui-même la mort. Un sort pareil attendoit Sacrovir, en-

core qu'il fût parvenu à réunir cinquante mille combattans. Mais la majeure partie de ses levées, composée de la jeune noblesse de la Gaule, qui venoit prendre des leçons de belles-lettres dans la capitale des Éduens, avoit plus de confiance et d'ardeur que de science militaire, et tarda peu à céder aux efforts et à la tactique des Romains. Sacrovir, réduit à lui seul, se réfugia d'abord à Autun; puis il quitta cette ville dans la crainte d'y être pris, et il se retira avec ses plus fidèles amis dans un village voisin. Là, le péril devenant plus pressant, ils se tuèrent eux-mêmes, après avoir livré leur retraite aux flammes, afin de soustraire leurs corps mêmes aux outrages de leurs ennemis.

Les lieutenans de Tibère furent moins heureux du côté de la Germanie. Ils éprouvèrent même de la part des Frisons un échec que dissimula l'empereur. Abîmé dans les voluptés de l'île de Caprée, indifférent désormais à la gloire, et livré à tous les tourmens d'une âme non plus jalouse, mais soupçonneuse, il craignoit qu'un général qui rétabliroit les affaires en Germanie, n'acquît assez de crédit pour lui enlever l'empire.

[33] La dix-neuvième année de son règne, Jésus-Christ expioit en Judée, sur la croix, les crimes du genre humain; et, par une vie nouvelle dont lui seul avoit pu donner les

préceptes et l'exemple, il appeloit tous les hommes à se faire l'application de ses souffrances. Quatre ans après, le foible Pilate, qui l'avoit condamné, fut rappelé à Rome pour cause de malversation. Il n'y arriva qu'après la mort de l'empereur *. Caligula, qui succéda à Tibère, l'envoya en exil à Vienne. Hérode Antipas, devant qui Jésus avoit comparu, devoit aussi trouver un lieu d'exil dans les Gaules ; et Lyon lui fut assigné pour sa retraite par le même Caligula. Longtemps auparavant, et la sixième année de l'ère vulgaire, Hérode Archélaüs, son frère aîné, fils comme lui d'Hérode-le-Grand ou l'Infanticide, et successeur immédiat de celui-ci au trône de Judée, avoit pareillement été exilé à Vienne par Auguste.

[37] Caius Caligula succéda à Tibère, comme étant fils de Germanicus et de la vertueuse Agrippine, petite-fille d'Auguste. Mais ce monstre n'eut aucune des vertus de ses aïeux. Extravagant et cruel tout à la fois, et ne reconnoissant l'exercice de la puissance suprême que dans la faculté de faire le mal impunément, il n'est genre de folie et de cruauté auquel il ne se soit livré pendant les trois ans qu'il pesa sur le genre humain **. Nul, sous son règne, ne fut certain de son existence ;

* Tacit. Ann. l. XV, c. 44. Joseph. Antiq. l. XVIII*. Sueton. in Calig.

point de précautions d'ailleurs qui pussent mettre à l'abri des caprices d'un tyran sanguinaire qui trouvoit des motifs égaux de condamnation dans le crime et dans la vertu, dans la pauvreté et dans la richesse, dans le silence et dans l'indiscrétion, dans la modestie et dans l'ostentation, ou qui plutôt n'avoit nul besoin de motifs pour dévouer à la mort quiconque étoit assez malheureux pour éveiller non pas sa haine, mais seulement son attention. A peine investi de la puissance souveraine, il lui prit envie d'être conquérant, et de se signaler par une expédition en Germanie. Il n'en toucha que la frontière, ne vit pas un ennemi; et sa course, tant dans les Gaules que sur la rive du Rhin, fut une pure comédie. Cependant il vint passer l'hiver à Lyon pour se remettre de ses fatigues, et le séjour qu'il y fit fut funeste à la Gaule. Non content de continuer à l'écraser d'impôts, ces vexations ne suffisant pas encore à sa cupidité, il proscrivoit les riches pour confisquer leurs biens, et s'en félicitoit sans pudeur, comme d'un jeu lucratif qui lui rapportoit des millions en peu d'instans. Au printemps, il fit mine de vouloir passer en Bretagne. Cette expédition fut semblable à celle de Germanie. A peine avoit-on quitté le rivage, qu'il donna ordre de rentrer au port, et il retourna à Rome triompher des Germains et des Bre-

tons. Avant de quitter la Gaule, il l'enrichit cependant d'un phare, près de Gessoriac ou Boulogne. Ce monument, restauré par Charlemagne, et connu sous le nom de la Tour-d'ordre, s'écroula à l'avénement de Louis XIV au trône. Il fonda encore à Lyon des combats d'éloquence, parce qu'il avoit des prétentions à s'y connoître; mais, par une bizarrerie où ressortoit son caractère féroce, les orateurs vaincus devoient ou effacer leurs compositions avec la langue, ou être battus de férules, ou plongés dans le Rhône. Chœréas, l'un des tribuns de sa garde, pour se soustraire à l'effet des suspicions du tyran sur son compte, en délivra l'empire par un assassinat.

[41] Un imbécile succéda à un furieux. Claude, frère de Germanicus, avoit été retenu jusqu'alors éloigné de tout emploi pour raison de son inaptitude. Dans l'incertitude générale, un caprice des soldats le porta sur le trône. Né à Lyon, la Gaule n'eut pas à s'enorgueillir de lui, mais elle eut à s'en louer *. Il épousa successivement l'infâme Messaline, qu'il envoya à la mort, et l'ambitieuse Agrippine, sa nièce, qui se défit de lui. Sous ce prince foible, l'empire ne laissa pas de recevoir du lustre des généraux qu'il mit en place, ou qui s'y trouvèrent. Vespa-

* Suet. in Claud. Tacit. Ann. l. XI, 23-25.

sien, Galba, Corbulon, firent prospérer les armes romaines, le premier dans la Bretagne, et le dernier en Germanie. Ce ne fut que sous son règne que la Bretagne fut véritablement soumise. Il s'y rendit pour en recevoir l'hommage, après que ses généraux l'eurent conquise, et il la quitta pour en aller triompher à Rome.

Jusqu'à la huitième année de son règne, les rapports personnels de Claude avec la Gaule s'étoient bornés au voyage dans lequel il l'avoit traversée pour se rendre dans la Bretagne. Mais, à cette époque, voulant donner au pays qui l'avoit vu naître un témoignage de son affection, il accorda le droit de cité romaine à la province narbonnoise, et l'affranchit de tout tribut. Il étendit ses faveurs jusqu'à la Gaule chevelue *; et, à la suite d'un discours qu'il prononça dans le sénat, et qui, gravé sur deux tables de cuivre conservées à Lyon, est parvenu ainsi jusqu'à nous, il y fit rendre un décret pour admettre les nobles de la Gaule, et particulièrement les Eduens, aux places vacantes alors dans le sénat. Enfin il poursuivit l'entière destruction des druides, déjà proscrits par Auguste

* La Gaule, proprement dite, étoit appelée Chevelue (*Comata*), par opposition à la province romaine dite *Braccata*, des *braies* ou longues chausses que portoient ses habitans.

et par Tibère, pour leurs odieux sacrifices. La majeure partie se réfugia dans la Bretagne. Quelques-uns échappèrent aux recherches, et perpétuèrent leur institution jusqu'au cinquième siècle.

[54] Ce fut peu d'années après qu'Agrippine, bien différente de sa vertueuse mère, porta sur le trône, par un crime, le fils qu'elle avoit eu de Domitius Æuobarbus, arrière-petit-fils de celui que nous avons vu compétiteur de César au gouvernement des Gaules. C'est ce Néron, dont le nom est devenu proverbe pour qualifier les plus odieux tyrans, et qui, adopté par Claude, et devenu son gendre, lui succéda au préjudice de Britannicus, son fils *. Pendant quatorze ans que l'empire gémit sous la verge de fer du nouvel empereur, la Gaule partagea le sort commun; mais ce fut de son sein que partit le premier des coups qui devoient le renverser. Néron cependant affectionnoit les Gaules, et surtout la Narbonnoise. La cinquième année de son règne, il avoit contribué avec libéralité à la reconstruction de la ville de Lyon, détruite par un incendie cent ans précisément après sa fondation, et six avant celui qu'il fut accusé d'avoir allumé lui-même à Rome. Quelles que fussent au reste ses faveurs, elles ne s'étoient point étendues jus-

* Senec. Epist. 91. Xiphilin.

qu'à la relaxation des impôts : au contraire ; ils s'étoient accrus exorbitamment, et de manière à faire prévaloir le mécontentement sur la reconnoissance.

Julius Vindex, propréteur des Gaules, dont il étoit originaire, profita de ces dispositions pour soulever les peuples. L'autorité, devenue complice en lui de ses desseins, contribua à les favoriser. Les légions romaines, stationnées presque en totalité sur les frontières pour observer les mouvemens des Germains, ne purent s'opposer à ses intrigues dans l'intérieur, où douze cents hommes seulement veilloient plutôt à la police qu'à la garde du pays. Vindex rassemble donc les chefs des divers peuples, les séduit par une vive représentation des malheurs de l'empire et des infamies du tyran, forme une armée avec leur concours, lève dès lors ouvertement l'étendard de la révolte, et cependant dépêche en Espagne vers Galba, que sa naissance, son âge et ses talens avoient investi d'une grande considération, et l'excite à se mettre à la tête d'un rassemblement qui avoit pour but de venger le genre humain. Objet des soupçons de Néron, Galba saisit avidement une ouverture où il voit sa propre conservation; et, sans perdre de temps, il marche droit à Rome. Au seul bruit de cette nouvelle, l'alarme se répand dans le palais, la

garde se dissipe, Néron délaissé prend la fuite; et le sénat abâtardi, se relevant de son abjection, le déclare ennemi de la patrie. Un simple détachement de cavalerie est envoyé pour l'arrêter. Presque réduit à lui seul, il alloit tomber entre leurs mains, lorsque la terreur des supplices, venant intimider sa pensée, lui inspira la résolution de s'arracher la vie.

Pendant son règne Lucius Vétus, chef des légions de la Germanique supérieure (l'Alsace), conçut l'utile projet d'employer leur loisir à joindre la Saône et la Moselle, dont les sources sont voisines, et par ce moyen de faire communiquer les deux mers *. Gracilis, lieutenant dans la Belgique, fit avorter cette heureuse conception. Il opposa à Vétus le défaut de son autorité en des provinces qui ne lui étoient pas spécialement soumises, et l'éclat même de cette opération qui, tendant à capter la bienveillance de la Gaule, pourroit éveiller les soupçons jaloux du maître. Sous un prince comme Néron, une telle considération étoit prépondérante; et le projet fut abandonné.

Cependant Vindex avoit tenté la fidélité des légions des deux Germaniques. Leurs chefs inclinoient à le seconder; mais les soldats, comblés des dons du tyran, lui étoient dé-

* Tac. Ann. l. XIII, c. 53.

voués. Loin de faire cause commune avec lui, Virginius Rufus, l'un de ces chefs, fut obligé de marcher pour le combattre, et alla mettre le siége devant Besançon. Vindex accourut au secours de cette place. Les deux généraux se virent et parurent s'entendre : mais leurs soldats, par éloignement ou par malentendu, se traitèrent en ennemis, au grand désavantage de l'armée de Vindex, qui, mal informé lui-même de l'événement, et croyant ses affaires désespérées, se donna la mort. Rufus, à la nouvelle de celle de Néron, fut proclamé empereur par ses soldats; mais, soit vertu, soit prudence, il les refusa. Galba ne l'en destitua pas moins, et envoya Vitellius pour le remplacer.

[68] Galba ne répondit point aux espérances que l'on avoit conçues de lui. Ce n'est point qu'il n'eût les talens nécessaires au gouvernement; mais, successeur des Césars, il lui manquoit ce prestige de considération que donne la naissance, droit incontestable qui se concilie le respect et l'obéissance, indépendamment même de la conduite. Galba, sévère et avare, réprimant l'insolence du soldat, ainsi qu'eût pu le faire un prince légitime, et dédaignant de l'acheter par des libéralités qui avoient été promises non point par lui, mais en son nom; assez injuste et assez impolitique d'ailleurs pour se défaire de ceux

qui l'avoient traversé, et pour charger de tributs les peuples qui avoient tardé à le reconnoître, tels que les Trévirs et les Lingons, souleva bientôt tous les esprits. Chacun des généraux se crut à l'empire des droits aussi légitimes que lui, et chaque armée des prérogatives égales pour donner un chef à l'état. De là vint que presque en même temps Othon, à Rome, et Vitellius, dans les Germaniques, se virent proclamés empereurs par une soldatesque indocile, spéculant avidement sur le gain qu'elle avoit à espérer d'eux, et fort peu soucieuse des maux que l'empire avoit à craindre de ces vils débauchés qui avoient partagé toutes les orgies de Néron.

[69] Après neuf mois de règne, Galba, massacré par les prétoriens, eut pour successeur immédiat Othon, qui les avoit soulevés et qui les combla de ses largesses. D'autre part, les soldats de Vitellius, empressés de procurer l'empire à leur général, le devancèrent en Italie, sous la conduite de Valens et de Cécinna ses lieutenans *. Ils avoient à traverser la Gaule. Son soulèvement passé contre Néron, et sa soumission présente à Galba, étoient deux griefs dont ils furent bien aises de s'autoriser pour vivre à discrétion dans leur marche. Metz, malgré une réception honorable, eut le sort d'une ville prise d'assaut; quatre mille de ses

* Tac. Hist. l. I et II. Xiphilin.

habitans furent massacrés sans sujet. Les Eduens furent rançonnés et contraints de fournir des vivres sans rétribution. Vienne ne se préserva que par les plus humbles soumissions, et par une gratification de trois cents petits sesterces (soixante francs) à chaque soldat. Les Helvétiens enfin, qui avoient fait mine de résister, furent écrasés et soumis aux plus rigoureux traitemens. Ce fut après ces glorieux exploits que les deux généraux descendirent en Italie, et gagnèrent sur les troupes d'Othon, près de Crémone, une sanglante bataille, qui coûta quarante mille hommes aux deux partis. Othon, instruit de ce désastre, refusa de tenter encore la fortune aux dépens du sang des braves qui vouloient bien mourir pour lui; il préféra se dévouer à la mort, et il se la donna après avoir fait part à ses soldats des motifs de sa résolution, et les avoir invités à se procurer les bonnes grâces du vainqueur. Vitellius dès lors se rendit à Rome sans obstacle, et vint y recueillir les fruits de la victoire de ses lieutenans. Mais, étranger à tout noble sentiment, il ne fit que manifester davantage sur le trône les vices dont il étoit infecté, et la gloutonnerie surtout qui lui avoit déjà fait une renommée n'étant encore que simple particulier. Une conduite aussi vile, en versant sur lui le mépris public, lui préparoit une destinée plus tragique encore que celle d'Othon.

Au rapport de Tacite (*Hist.*, *liv. V*, *c.* 13.), c'étoit alors une opinion généralement répandue dans toute la Judée, que l'Orient alloit prévaloir, et que de la Judée même devoient partir des hommes qui se rendroient maîtres de l'univers. Cette espèce d'oracle, qui a été si manifestement accompli en la personne de pauvres pêcheurs qui devoient conquérir l'univers à la doctrine de la vérité, étoit autrement entendu par les Romains, qui l'appliquoient à Vespasien et à Tite, et par les Juifs, qui y voyoient l'annonce infaillible d'une splendeur prochaine. Cet espoir alla si avant et enflamma tellement leur courage, qu'aigris d'ailleurs par les vexations et les mépris des Romains, ils eurent la témérité de recourir aux armes pour s'affranchir de leur joug. Néron, pour le maintenir, avoit envoyé en Judée Vespasien, illustré déjà par son expédition dans la Bretagne. A la mort du tyran, Vespasien avoit successivement prêté serment d'obéissance à Galba, à Othon et à Vitellius. Cependant ses qualités personnelles et les succès qu'il avoit obtenus en Judée, où il s'étoit rendu maître de tout le pays, à l'exception de Jérusalem, le faisoient juger par ses soldats bien plus digne d'occuper le trône que les tyrans sanguinaires qui se l'arrachoient tour à tour. Ce sentiment étoit si général et si prononcé parmi eux, que, lorsque Vespasien leur fit lecture de la formule

du serment à prêter à Vitellius, l'armée entière demeura muette. Des prédictions vraies ou fausses, mais habilement répandues, de la grandeur future de Vespasien, et les intrigues de ses amis, qui mirent en avant des hommes sans conséquence pour le saluer empereur, commencèrent la rupture avec Vitellius. Les légions de Syrie et d'Egypte s'empressèrent de répondre aux vœux de celles de Judée. Bientôt s'y joignirent celles de Mœsie et de Dalmatie, excitées surtout par deux légions de Pannonie qui avoient tenu pour Othon, et qui avoient été comme reléguées en ce pays après leur défaite à Bédriac, près de Crémone. Plus voisines du théâtre de la tyrannie, ces légions abandonnent subitement l'Illyrie; et, sous le commandement d'Antonius Primus, plus estimé comme militaire que comme citoyen, elles se hâtent de gagner l'Italie. Par une destinée singulière, elles réparent, dans les mêmes champs de Bédriac, la honte de la défaite que, quelques mois auparavant, une partie d'entre eux y avoient subie; mais elles souillent leur victoire par mille atrocités dans le pillage et l'incendie de Crémone, qui leur avoit ouvert ses portes. Tel étoit le malheur de ces temps, que les chefs ne pouvoient contenir ni la cupidité ni l'indiscipline du soldat, et qu'une armée n'obtenoit guère d'avantage sur une

autre que parce qu'il se rencontroit un peu moins d'insubordination dans ses rangs que dans ceux de l'ennemi.

Antoine, s'éloignant de ce théâtre de ruines et de carnage, ne tarda pas à porter son camp aux portes de Rome. L'indolent Vitellius, après avoir négligé le salut de l'empire et le sien propre, alors qu'il en étoit encore temps, flottoit en ce moment entre divers partis qu'on l'engageoit à prendre. Le résultat de tant d'irrésolutions fut son adhésion à l'abdication que lui proposa Antoine, sous la réserve de l'opulence et de la sécurité pour le reste de ses jours. Mais les Germains, qui avoient décidé et maintenu sa fortune jusqu'alors, s'opposent à ce qu'ils appellent son humiliation. Rome devient dès lors un champ de bataille. Le Capitole, où s'étoit retiré le frère de Vespasien, est attaqué et réduit en cendres par les Germains, qui eux-mêmes succombent ensuite sous les efforts des soldats d'Antoine. Le malheureux Vitellius, réduit à se cacher dans le palais qu'on l'avoit forcé d'occuper de nouveau, est découvert par un tribun d'Antoine, et devient le jouet de la soldatesque, qui, après l'avoir rassasié d'outrages et couvert de blessures, abandonna son corps aux Gémonies *, comme

* Lieu où l'on exposoit à Rome les corps des criminels après l'exécution.

on le pratiquoit à l'égard des malfaiteurs. Il n'avoit régné que huit mois depuis la mort d'Othon. L'armée victorieuse s'abandonna de nouveau à tous les excès qui l'avoient déjà déshonorée à Crémone ; et cinquante mille habitans, qui avoient vu avec indifférence les efforts opposés des combattans, et qui avoient applaudi tour à tour au parti le plus fort, devinrent victimes de l'avarice et de la cruauté des vainqueurs. Il ne fallut pas moins que la présence de Vespasien pour rétablir enfin l'ordre et la sécurité dans Rome. Il y entra en triomphe avec Tite, son fils, qui venoit de prendre Jérusalem et de la ruiner de fond en comble.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, une partie de la Gaule étoit agitée de mouvemens de révolte qui menaçoient de la gagner tout entière *. Les Bataves, à l'extrémité la plus reculée de son territoire, et enfermés dans une île circonscrite par l'Océan d'une part, et de toutes les autres par le Rhin, formèrent le noyau de la rébellion. Mal assujettis aux Romains, ils ne leur payoient d'autre tribut que celui d'une jeunesse militaire qui faisoit la force de sa cavalerie. Mais, quelque léger, quelque honorable même que fût ce genre d'assujettissement, il humilioit leur orgueil. Civilis, un de leurs concitoyens, con-

* Tac. Hist. l. IV et V.

çut le projet de profiter des circonstances pour en affranchir son pays, et pour arracher même aux Romains la Germanie et la Gaule, et s'en former peut-être un empire pour lui-même. Issu du sang des rois de son pays, la noblesse de son origine put lui inspirer ces vastes pensées. Le ressentiment y joignit ses conseils. Pour récompense de vingt-cinq années de services dans les armées romaines, il s'étoit vu chargé de fers sur un soupçon et envoyé à Néron. Absous depuis par Galba, il étoit inquiété de nouveau par Vitellius.

Ce fut dans ces entrefaites qu'Antoine, qui cherchoit à susciter de toutes parts des embarras à Vitellius, excita Civilis à la révolte. Celui-ci saisit avec avidité une occasion si favorable à ses desseins, et s'autorisa du nom de Vespasien, en travaillant en effet pour lui-même. Bientôt il eut soulevé les Bataves, que mécontentoit alors une levée rigoureuse; il forma en même temps une ligue avec les Frisons et les Caninéfates, leurs voisins, et se procura enfin de faciles intelligences dans l'armée romaine et dans la flotte, remplies l'une et l'autre de Bataves. A la première rencontre qu'il eut avec les Romains, ceux-ci, privés tout à coup de ces appuis sur lesquels ils se reposoient, furent battus, sans pouvoir prévenir ce malheur, et perdirent

tous leurs vaisseaux. Dans un second combat, le même genre de défection procura les mêmes avantages à Civilis ; mais il ne put empêcher les Romains de faire leur retraite en bon ordre sur le camp de Vétéra (Santen, un peu au-dessous de Wesel), poste important sur le Rhin, qu'Auguste avoit fait fortifier autrefois pour tenir en bride les Germains.

Dans le même temps, un détachement de vétérans bataves, qui, par les ordres de Vitellius, se rendoit en Italie, rebroussa chemin sur les avis de Civilis, lequel se vit alors à la tête d'une véritable armée. Mal assuré néanmoins encore du succès, il crut prudent et politique à la fois de faire reconnoître Vespasien à ses soldats, et il dépêcha au camp de Vétéra pour engager les Romains qui s'y étoient réfugiés à s'unir à lui par les mêmes sermens. La fierté romaine fut choquée de cette prétention d'un barbare à lui conseiller son choix. Aussi le camp répondit-il fièrement qu'il étoit fidèle à Vitellius, et que le transfuge batave qui osoit lui faire une proposition indécente n'avoit rien à démêler dans les affaires de Rome, mais devoit s'attendre seulement à la juste peine due à sa perfidie.

Piqué de ce dédain, Civilis, avec un renfort de Germains, marcha sur Vétéra, où cinq mille légionnaires, mal pourvus de vivres, défendoient un camp tracé pour deux

légions. Mais en vain les diverses nations dont son armée étoit composée rivalisent de courage ; leurs attaques, faites sans aucun art, furent aisément repoussées par un soldat expérimenté, caché derrière ses retranchemens ; et Civilis fut contraint de convertir le siége en blocus.

Hordéonius Flaccus, chef alors des armées romaines dans cette contrée, se disposoit à secourir Vétéra : mais, âgé et valétudinaire, il ne pouvoit déployer une grande activité. Le soldat lui en faisoit un crime, et attribuoit même à complicité les succès de Civilis. Un mécontentement sourd circuloit dans toutes les tentes, et n'attendoit que l'occasion pour se convertir en une insurrection déclarée. Dans ces entrefaites arrive au camp un courrier de Vespasien, qui engageoit Flaccus à embrasser son parti. Pour réponse, le foible général fait lire l'invitation en public, déclare que sa correspondance, à l'avenir, sera remise au porte-enseigne et communiquée aux soldats, fait charger de chaînes le courrier pour l'envoyer à Vitellius, et, en retour de ces actes de complaisance, croit pouvoir s'assurer sans danger de l'un des mutins qui souffloient le feu de la révolte, et faire un exemple sur lui. Mais celui-ci, pour se venger, ose se donner pour l'agent secret des intelligences de Flaccus avec Civilis, et se plaint que l'on

cherche à perdre un malheureux sans importance, pour effacer la trace du crime et de la trahison. La colère du soldat s'enflamme de cette réflexion, et le soulèvement croissoit avec rapidité, lorsque Vocula, lieutenant d'une légion, monte sur le tribunal, saisit l'imposteur, l'envoie au supplice, et, par cet acte de fermeté, étouffe sur-le-champ la sédition. Il lui valut encore le commandement de l'armée, que le vœu général lui déféroit, et dont l'indolent Flaccus s'empressa de se décharger sur lui. Mais, de quelque inflexibilité que le nouveau commandant fît preuve chaque jour, il ne fut pas en son pouvoir de prévenir les divers actes d'insubordination, qui faillirent même coûter la vie à son lieutenant, et il ne put que les punir; car, jusqu'au moment où il en fut victime lui-même, il ne démentit pas un seul instant son caractère.

Avant de s'approcher de Vétéra, Vocula crut devoir exercer d'abord des levées sans expérience, et forma un camp à Gelduba, sur le Rhin, près de Novèse (de Neuss), à trente-six milles de celui de Vétéra. Civilis, instruit de la prochaine arrivée de ce secours, se disposa à en prévenir l'effet par une nouvelle attaque sur le camp qu'il tenoit bloqué. Il la forma de jour sans aucune réussite; il la continua de nuit avec plus d'espérance, et

avec aussi peu du succès. Réduit à reprendre le blocus, il essaya de tenter la fidélité des assiégés par ses promesses, ainsi que par les nouvelles désastreuses qu'il leur faisoit passer de la bataille de Bédriac et de l'incendie de Crémône, nouvelles dont l'influence se faisoit déjà sentir, et dans les Gaules, qui se refusoient aux levées, et dans les armées, qui se divisoient, et où en général le soldat tenoit pour Vitellius, et l'officier pour Vespasien. Civilis ne resta pas cependant dans une nullité absolue ; il conçut le hardi projet d'attaquer à l'improviste le camp même de Gelduba, et il réussissoit à l'enlever si le hasard n'eût amené aux Romains, pendant l'action, un renfort qui n'étoit pas mandé, qui surprit également les deux partis, et qui par cette raison devoit procurer l'avantage à celui qui s'en trouvoit secouru.

Civilis ne retira de son expédition que quelques étendards, et des captifs en petit nombre, dont il fit trophée devant les assiégés de Vétéra, pour leur persuader qu'il avoit remporté une victoire éclatante ; mais l'un des prisonniers les détrompa, et paya de sa vie cette généreuse indiscrétion. Vocula ne tarda point à confirmer son rapport, et planta ses étendards à la vue du camp assiégé. Il avoit ordonné d'en tracer un pour lui ; mais le soldat, accoutumé à faire prévaloir ses caprices, vou-

lut le combat, et l'engagea en désordre, malgré la défense du général. Civilis y étoit préparé, et sembloit devoir recueillir le fruit de sa prévoyance. Déjà les séditieux déclamateurs, qui avoient affecté tant de bravoure, lâchoient pied; et c'en étoit fait de l'armée romaine si quelques braves, tenant ferme, n'eussent permis à ceux de Vétéra de seconder leurs efforts. Civilis, blessé dans la mêlée, tomba de cheval, et cet incident procura la victoire aux Romains; mais ils ne surent pas en profiter. Ils s'amusèreut à réparer le camp de Vétéra, que Civilis ne pouvoit plus inquiéter, et ils donnèrent à celui-ci le temps de se remettre de ses blessures et de rétablir ses affaires. Il employa le repos qu'on lui laissa à couper les convois des Romains; et il y réussit avec tant de succès, que Vocula jugea nécessaire de ne confier qu'à lui-même le soin de les protéger. Ce fut un nouveau sujet de discorde dans son armée; les uns, par la crainte de la famine ou de la trahison, veulent l'accompagner, et les autres, précisément pour les mêmes causes, veulent le contraindre à rester. De là une double sédition. Pendant l'inaction forcée qu'elle entraîne, Civilis enlève Gelduba, et remporte encore un avantage de cavalerie. L'indiscipline du soldat s'accroît de ces revers, qu'il ne cesse d'imputer à ses chefs. Il réclame de Flaccus une gratification, dont

les fonds avoient été faits par Vitellius. Celui-ci la dispense au nom de Vespasien, et la rébellion en prend de nouvelles forces. Dans sa fureur, accrue de tous les désordres de la débauche et de la tristesse, le soldat court à la tente du vieux général, l'arrache de son lit, le massacre, et Vocula n'échappe au même sort que par la fuite. L'armée, sans chef, en devint plus foible devant Civilis, et de nouveaux échecs y suscitèrent de nouvelles divisions. Une partie, toujours attachée à Vitellius, rétablit ses statues, quoiqu'il fût mort; l'autre rappela Vocula, et prêta serment à Vespasien.

Ce prince une fois reconnu, Civilis ne pouvoit plus feindre; aussi jeta-t-il le masque de la dissimulation; et cette démarche, loin de nuire à sa cause, avança ses desseins au-delà même de ses espérances. L'attachement bizarre des légionnaires pour Vitelius, ou plutôt pour sa mémoire, lui donna une partie de ces mêmes soldats qui le combattoient, et qui aimèrent mieux prêter serment à l'empire des Gaules que de suivre les drapeaux de Vespasien; et le reste, effrayé de son petit nombre, depuis surtout la désertion nouvelle des Trévirs et des Lingons, qui embrassèrent ouvertement le parti de Civilis, tarda peu à entrer en négociation avec ces mêmes déserteurs, et sacrifia au vil appât de l'or sa foi, ses éten-

dards, ses chefs et sa patrie. Vocula auroit pu échapper à ces traîtres ; mais, indifférent à son propre sort, il n'étoit touché que de la honte de son armée. Il essaya de rappeler ses soldats à l'honneur ; il fit retentir à leurs oreilles la voix de la patrie ; il leur développa les moyens de sécurité dont ils étoient en possession, et leur exposa avec chaleur et l'opprobre de leur foi violée, et leur sujétion à des barbares faits pour leur obéir. Quelques-uns furent ébranlés ; mais le plus grand nombre ne prenoit plus conseil que de la fureur et de la cupidité. Un scélérat se trouva parmi eux pour frapper son général, et pas un seul bras ne se leva pour le défendre.

Le Trévir Classicus entre alors dans le camp avec tout l'appareil impérial. Les soldats jurent entre ses mains fidélité à l'empire des Gaules ; les officiers supérieurs sont mis à mort, et une députation est envoyée au camp de Vétéra pour inviter les braves qui le défendoient encore à suivre l'exemple que leur donnoit l'armée. Une injurieuse clémence étoit offerte à la soumission, et des supplices menaçoient la résistance. Réduits par la famine aux dernières extrémités, ces guerriers généreux ne devoient point recueillir les fruits qu'ils s'étoient promis de leur constance. Tout ce qui pouvoit servir à prolonger la vie avoit été consommé ; la faim impérieuse les contraignit au sacrifice de leur honneur ; et, pour

obtenir du pain, ils reconnurent l'empire des Gaules. Dépouillés de leurs armes, et privés de tout bagage, on leur fit abandonner l'enceinte qu'ils avoient si glorieusement défendue, et on leur donna une escorte de Germains pour leur sûreté ; mais à cinq milles du camp, l'escorte elle-même fondit sur ces malheureux, et en fit un horrible carnage. Un seul lieutenant, échappé au massacre, fut mis au nombre des offrandes réservées à Véléda, fée ou prophétesse chez les Bructères, laquelle passoit pour avoir prédit ces événemens. Deux autres légions furent transférées avec plus de fidélité de Novèse à Trèves, mais non sans de perpétuelles alarmes de la part des soldats, qu'effrayoit le sort de ceux de Vétéra. Leurs enseignes abattues, leurs drapeaux dénués d'ornemens au milieu des étendards brillans des Gaulois, une marche silencieuse, une longue file de soldats comme pour une pompe funèbre, un chef barbare enfin donnant l'ordre à des Romains, formoient pour tous les peuples situés sur la route, un spectacle nouveau dont ils ne dissimuloient pas l'impression. Une seule aile de cavalerie osa en témoigner son indignation ; et, après avoir massacré le meurtrier de Vocula, qui se rencontra sur ses pas, elle se sépara courageusement de la troupe, au mépris des menaces du commandant gaulois.

Civilis, qui prêtoit son appui à la ligue,

mais qui prétendoit bien ne travailler que pour son propre compte, accroissoit ses forces de celles de ses voisins, dont il se formoit des recrues après les avoir soumis. Ce fut dans une de ces expéditions guerrières et politiques que, se jetant avec une imposante hardiesse au milieu de la mêlée : « Tongres, s'écria-t-il, nous ne voulons procurer l'empire des nations ni aux Bataves ni aux Trévirs ; loin de nous cette arrogance. Soyez nos alliés, et, selon votre volonté, je suis alors ou votre chef, ou l'un de vos soldats. » A ce spectacle inattendu de témérité et de confiance, les armes tombent de toutes les mains, et d'une voix unanime il est déclaré général.

Plus rapproché du centre de la Gaule, Sabinus, qui avoit la vanité de descendre de César par la foiblesse criminelle de l'une de ses aïeules, avoit aussi rompu les liens de la dépendance à Langres, et s'étoit fait proclamer empereur *. Mais, dépourvu de la prévoyance et de la fermeté nécessaire à un chef de parti, il s'étoit avisé, sans préparatifs suffisans, d'attaquer les Séquanois, demeurés fidèles à leurs engagemens. Défait par eux, il se crut perdu sans ressources ; et, au lieu de solliciter un pardon qu'il eût obtenu les armes à la main, il n'avoit plus songé qu'à se faire oublier. Dans ce dessein, il se rendit

* Plut. OEuv. mor. De l'amour.

chez lui, mit le feu à son habitation pour faire croire qu'il s'y étoit brûlé lui-même, et s'enferma dans des souterrains que lui seul connoissoit, et où, par les soins d'Éponine son épouse, qui lui donna deux enfans dans cette espèce de tombeau, il se déroba neuf ans à toutes les recherches. Soit qu'il se crût alors suffisamment effacé de la mémoire de ses ennemis, soit qu'il espérât qu'un laps de temps aussi considérable auroit amorti les anciennes impressions de sa révolte, il se hasarda au dehors. Mais il fut reconnu et traduit devant Vespasien, qui oublia pour lui sa clémence, et qui, également insensible au supplice long et prématuré de Sabinus dans son souterrain, au généreux dévouement de la vertueuse Éponine, et à l'innocence de leurs enfans, les envoya tous à la mort. Ce règne, dit Plutarque, ne vit rien de si déplorable, ni qui fît plus d'horreur aux hommes et aux dieux.

L'échec de Sabinus refroidit parmi les Gaulois le zèle de l'indépendance. Leurs députés, convoqués par les Rémois, discutèrent s'il leur étoit plus opportun de conserver la paix dont ils jouissoient encore, ou de poursuivre la liberté douteuse qu'on les flattoit de conquérir. Mais, en cas de révolte, quel peuple fourniroit le chef qui dirigeroit leurs bras? et, en cas de succès, quelle ville recevroit l'honneur de devenir leur métropole? De là,

et de beaucoup d'autres incertitudes semblables, devoient naître mille causes de jalousie que le maintien seul de la paix pouvoit prévenir. Tel fut aussi le résultat des opinions. Les Lingons seuls et les Trévirs, excités par Valentin, un de leurs orateurs, discoureur plus habile que savant général, se refusèrent au vœu commun, et se livrèrent à leur fortune.

On pensoit cependant à Rome à pourvoir aux besoins de la Gaule. Déjà Mucien, le plus ardent promoteur de la fortune de Vespasien, et qui l'avoit précédé dans la capitale, y avoit fait passer Cérialis, qui s'étoit distingué à la prise de Rome, et il se disposoit à s'y transporter lui-même avec Domitien, le second fils de l'empereur. Quatre légions envoyées d'Italie traversoient les Alpes; deux étoient rappelées d'Espagne, et une autre de la Bretagne. Cérialis, se voyant ainsi à la tête de sept légions, renvoya, comme inutiles, les auxiliaires suspects de la Gaule; et, avec une activité qui lui faisoit quelquefois négliger les précautions, il se hâta de marcher à la rencontre des ennemis. Heureusement pour lui, ceux-ci n'étoient pas plus prévoyans; ils avoient laissé libres tous les passages par lesquels on pouvoit venir jusqu'à eux, et ils n'opposoient aux Romains que de nouvelles levées prises chez des peuples encore mal affermis dans leur révolte, et ces légions infidèles,

qu'ils avoient subornées, et qui, à l'approche de l'armée romaine, se hâtèrent de réparer par une vertueuse désertion le crime de la première. Mettant à profit ce premier succès, le général romain, sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnoître, marche droit à Trèves que défendoit Valentin, le force dans un camp retranché qui couvroit la ville, le fait prisonnier, et entre dans Trèves sans éprouver de résistance. Le soldat destinoit à cette malheureuse cité le sort de Crémone, et croyoit en avoir de plus justes motifs. Cérialis eut assez d'empire sur ses légions pour la sauver. Il fit mieux encore : il y convoqua les députés des Trévirs et des Lingons ; et, après leur avoir exposé avec une franchise toute militaire le tort qu'ils s'étoient fait à eux-mêmes par leur défection et leurs vaines espérances, il essaya de leur faire sentir que le joug modéré qu'on leur imposoit étoit aussi avantageux à leur sécurité que conforme à leurs véritables intérêts, et qu'en conséquence il étoit de leur sagesse de s'y soumettre sans répugnance. Un langage si modéré, alors qu'on s'attendoit à des châtimens sévères, étouffa toute semence de révolte, et détermina les vaincus à une loyale soumission.

A l'effet d'arrêter des progrès si rapides, Civilis et Classicus tentèrent Cérialis par l'appât de l'empire des Gaules pour lui-même,

offrant de s'en désister en sa faveur, et de borner leurs prétentions aux limites de leur propre territoire. Le Romain méprisa un artifice qui trahissoit dans l'ennemi la défiance de ses moyens; mais il eut le tort d'en concevoir une telle sécurité, qu'il négligea même de fortifier son camp. Cependant il étoit investi par des troupes qui arrivoient de toutes parts, et qui marchèrent avec un tel secret, qu'elles étoient dans Trèves, et que la moitié de la ville étoit en leur pouvoir, qu'elles n'avoient encore rencontré aucune opposition. Cérialis étoit au lit quand il en reçut la nouvelle, à laquelle il refusoit de croire. Heureusement, pour lui, il avoit dans les momens critiques, le talent de savoir prendre sur-le-champ son parti, et de s'arrêter toujours au meilleur. Presque nu, il court au pont qui séparoit les deux moitiés de la ville, s'empare de ce poste à l'aide de quelques braves qu'il y laisse, et borne ainsi de ce côté les progrès de l'ennemi. De là il vole à son camp, où les Bataves avoient eu les mêmes succès que dans la ville. La moitié des légionnaires étoit en fuite; les autres, embarrassés par les tentes, manquoient d'espace pour se former: Civilis et Classicus y encourageoient leurs soldats de leurs exhortations, de leur exemple, et surtout de la perspective du pillage, auquel ils commençoient déjà à se livrer. Ce fut dans

ces entrefaites qu'arriva Cérialis ; et son premier regard tomba sur les deux légions qu'il avoit reçues en grâce, et qui étoient en retraite. « Lâches, s'écria-t-il, où courez-vous ? Entendez-vous me traiter comme vous avez fait de Flaccus et de Vocula ? Avez-vous donc aussi des sujets de reproches contre moi pour me livrer à l'ennemi ? Ah ! si j'en ai quelques-uns à me faire, n'est-ce pas d'avoir trop imprudemment répondu de vous, et d'avoir oublié vos coupables engagemens avec les Gaulois ? » La honte à ces paroles arrête leurs pas ; et, une autre légion secondant leurs efforts, ils soutiennent d'abord le choc de l'ennemi ; bientôt ils parviennent à l'enfoncer, ils lui ravissent enfin la victoire qui sembloit lui être assurée ; et, continuant à le presser sans relâche à leur tour, ils s'emparent eux-mêmes de son camp. A la nouvelle de cet avantage, Mucien jugea convenable de retenir Domitien à Lyon. Il lui représenta que le peu qui restoit à faire pour la pacification de la Gaule, étoit au-dessous de la gloire que devoit ambitionner le fils d'un empereur : mais son véritable motif étoit l'appréhension des abus de la puissance, dans une main aussi suspecte que paroissoit déjà l'être celle de Domitien.

Civilis après sa défaite à Trèves se retira à Vétéra. Cette position lui convenoit sous plus

d'un rapport ; elle rappeloit aux Bataves leurs exploits, et aux Romains leurs désastres. Des marais connus et une inondation factice, au moyen d'une digue pratiquée par lui dans le Rhin, lui donnoient un nouvel avantage. Aussi, dans le premier combat engagé par les Romains à leur arrivée, la victoire demeura-t-elle aux Bataves. Cérialis n'étoit pas homme à se laisser abattre pour un revers : dès le lendemain il tenta de nouveau la fortune; mais, suivant les premières apparences, elle lui auroit été aussi défavorable que la veille, sans l'infidélité de quelques transfuges, qui, par des gues qui leur étoient connus, amenèrent deux ailes de cavalerie romaine sur les derrières de Civilis. Cet incident lui enleva la victoire : il se retira d'ailleurs en bon ordre et gagna sa dernière retraite, l'île des Bataves. Les défenses naturelles du lieu et les forces qu'il y réunit relevèrent assez son courage pour oser affronter encore les Romains. Sur divers points où il les attaqua les avantages furent variés, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent décisifs du côté où il combattoit en personne. Cérialis, en se portant au lieu du péril, fit changer la fortune du combat. Le chef batave reconnu dans la mêlée devint le but de tous les traits; et, pour s'y dérober, il fut contraint de mettre pied à terre et de regagner son île à la nage. Il n'y demeura pas long-temps en

repos : aussi actif que Cérialis, et épiant toutes les fautes de ce général négligent, il pensa l'enlever à quelques jours de là. Après avoir visité les quartiers de Novèse et de Bonn, que les troupes devoient occuper l'hiver suivant, Cérialis, avec son imprévoyance ordinaire, descendoit le Rhin sans défiance et sans précaution, quand, au milieu de l'obscurité la plus profonde de la nuit, le camp et la flotte sont attaqués à la fois : le camp est forcé, et la trirème prétorienne est saisie. Heureusement pour Cérialis qu'il ne s'y trouvoit pas en ce moment; et cette faute grave qui auroit dû le perdre, fut ce qui le sauva. La galère, offerte à Véléda, lui fut conduite par la Lippe.

L'automne arriva; les pluies fréquentes occasionnèrent des débordemens qui firent un vaste marais du théâtre de la guerre. La trève forcée qui s'ensuivit donna lieu aux négociations. Les agens de Cérialis promettoient amnistie à Civilis, et paix honorable aux Bataves. Ceux-ci commençoient à se demander pour quelle cause on combattoit. Etoit-ce pour Vespasien? Vespasien étoit empereur. Pour la liberté? Mais, honorablement distingués de tous les sujets de l'empire, les Bataves ne payoient d'autre tribut que celui de leur valeur, dignement appréciée et employée par les Romains. C'étoit donc au ressentiment seul de Civilis qu'étoient sacrifiés la tranquil-

lité, les biens, la vie de ses concitoyens, et sans espoir encore de le satisfaire, puisqu'il n'y avoit aucune parité entre les forces bornées des Bataves et la puissance colossale de l'empire.

Civilis, comprenant de quelle importance il étoit pour lui que ces réflexions n'agitassent pas trop long-temps les esprits, se hâta d'en prévenir les suites en demandant une entrevue au général romain. Elle eut lieu sur un pont du Wahal, dont l'arche mitoyenne avoit été coupée. Civilis exposa qu'une juste défiance contre Vitellius lui avoit mis les armes à la main; qu'il avoit fait dans sa patrie pour Vespasien ce que d'autres gouverneurs avoient fait pour lui en d'autres lieux; que les soupçons injurieux dont il avoit été l'objet avoient perpétué ses armemens; et que, dans le cours de ses succès, une armée romaine tombée entre ses mains avoit dû la vie à sa générosité. Cérialis ne s'amusa point à réfuter ce qu'il pouvoit y avoir d'inexact dans le discours de Civilis; mais, profitant de la disposition générale des esprits à la paix, il déclara en peu de mots que, puisque les Bataves revenoient de bonne foi, Rome, en considération de leurs anciens services, leur rendoit aussi son ancienne amitié. Civilis n'éprouva d'autre disgrâce que de vivre désormais sans emploi; et il rentra dans l'obscurité d'où l'avoit fait sortir

une guerre qui ne produisit que des désastres.

[79-161] A la nomination près d'Agricola, beau-père de l'historien Tacite, au gouvernement de l'Aquitaine, où, durant trois ans, il porta l'intégrité et l'aménité de son caractère, les Gaules, sous le règne de Vespasien et de ses deux fils, Tite et Domitien, n'offrent plus aucun événement remarquable. Il faut en dire presque autant de ceux des cinq empereurs qui suivent, et qui sont connus dans l'histoire sous l'heureuse dénomination des *cinq bons empereurs* * ; Coccéius Nerva, vieillard vénérable qu'on avoit jugé capable de cicatriser les plaies de l'empire, et qui répondit à l'espérance générale, autant du moins que le lui put permettre son âge avancé ; Ulpius Trajan, né à Séville, son fils adoptif et son coadjuteur, le plus illustre des cinq et pour l'étendue de ses conquêtes, qui portèrent la domination romaine au-delà du Danube et de l'Euphrate, c'est-à-dire, à son plus haut degré d'élévation, et pour la noblesse de son caractère, quoiqu'il ne fût pas sans quelques taches; Adrien, moins estimable que Trajan, cousin de celui-ci et son fils adoptif; le vertueux Antonin, dit le Pieux, le plus irréprochable de tous, originaire de Nîmes, et adopté par Adrien, comme lui-même adopta Marc-Aurèle le philosophe, dont il fit

* Xiphilin. Eutrop.

son gendre. Les siècles fortunés sont ingrats pour l'histoire, qui vit pour ainsi dire de révolutions; et la Gaule, en partageant la félicité commune, auroit vu ses annales se borner à détailler les soins de ces différens princes pour l'embellir de monumens divers, si les destinées de la religion chrétienne qui s'y étoit introduite, et qui devoit y avoir ses exemples et ses martyrs, n'eussent interdit aux chrétiens qui l'habitoient les jouissances d'un siècle de bonheur, que ces maîtres du monde, cruels pour eux seuls, procurèrent au reste de la terre.

Nîmes, déjà riche d'une basilique superbe, élevée à l'honneur des Césars Caïus et Lucius, fils d'Agrippa et petit-fils d'Auguste, édifice connu encore aujourd'hui sous le nom de la *Maison carrée*, et que jusqu'à nos jours on avoit cru un monument * de la reconnoissance d'Adrien envers Plotine, femme de Trajan, qui avoit contribué à son adoption, doit à ce prince le pont du Gard, sur le Gar-

* Ce n'est qu'en 1759 que cette découverte a été faite par l'antiquaire Séguier, et qu'à l'aide des trous qu'ont laissés sur la frise et sur l'architrave les clous qui retenoient les lettres indicatives de l'objet du monument, il a reconnu qu'on y avoit attaché l'inscription suivante : C. CÆSARI AUGUSTI. F. COS. L. CÆSARI AUGUSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBUS JUVENTUTIS.

don, à trois lieues au nord de la même ville. C'est un aquéduc fameux, composé de trois étages d'arcades, et destiné à conduire à Nîmes les eaux de la fontaine d'Eure, élevée de cent soixante pieds au-dessus de la vallée où coule la rivière. Antonin n'eut pas une moindre sollicitude pour la Gaule; mais ses travaux, plus recommandables par leur utilité que par leur magnificence, ne se présentent point à la postérité avec ces caractères de solidité et de grandeur qui les rendent durables et qui appellent l'admiration. La restauration de Narbonne, qui venoit d'être détruite par un incendie, des quartiers d'hiver pour les troupes, des forts pour protéger les frontières, des ponts et des voies publiques pour l'utilité et la commodité générale, attestent plus la sagesse que l'éclat de son administration. On a conclu, de la nature de ces ouvrages, que l'*itinéraire* qui porte le nom de cet empereur avoit été composé par ses ordres; mais cette espèce de livre de poste de l'empire romain, devenu d'une grande utilité aux géographes, a eu pour rédacteur un autre Antonin que ce prince, sans qu'on sache d'ailleurs quel il fut.

La religion chrétienne, forte de la pureté de sa morale, du zèle et des vertus de ses ministres, s'avançoit alors avec sérénité à travers les persécutions du paganisme et les an-

goisses de la pauvreté. Depuis un siècle elle avoit arboré l'étendard de la croix, et fixé son siége principal dans la capitale même de l'empire ; et de là des hommes qui tenoient leur doctrine des apôtres ou de leurs disciples immédiats la répandoient par toute la terre. Dès cette époque on lui trouve une hiérarchie bien ordonnée ; des évêques dans les métropoles, des prêtres dans les principales villes et dans les campagnes, des diacres pour recueillir et distribuer les dons des fidèles, et des diaconesses chargées auprès des femmes des fonctions que les hommes ne pouvoient remplir. Ainsi s'établissoient naturellement dans l'état ecclésiastique les degrés d'honneur et de juridiction que les Romains avoient établis dans l'ordre civil.

[177] Il étoit difficile que les nombreuses relations de la Gaule avec le siége de l'empire ne la fissent participer de bonne heure à la connoissance du christianisme. La preuve pourroit s'en tirer des prétentions de plusieurs églises qui font remonter leur fondation aux envoyés de saint Pierre, ou de ses premiers successeurs : mais le défaut de monumens authentiques interdit les détails à cet égard, et force d'entrer en matière sur cette révolution dans le culte, par un fait plus avéré, mais aussi plus rapproché, qui nous a été conservé par Eusèbe, et qui d'ailleurs suppose

déjà une certaine durée à la prédication de l'Evangile dans les Gaules. C'est la persécution suscitée aux églises de Lyon et de Vienne, sous le règne de Marc-Aurèle ; car, à l'exception de Nerva et d'Antonin, il fut de la destinée des meilleurs empereurs de persécuter les chrétiens *.

Quarante-huit d'entre eux furent donnés en spectacle à l'amphithéâtre de Lyon, et soumis tour à tour aux supplices des chevalets, des plombs, des chaises de fer ardentes et des lacérations par les bêtes féroces. Pothin, évêque de cette ville, vieillard nonagénaire et déjà succombant sous le poids de ses années, périt le premier dans les prisons, de la suite des mauvais traitemens qu'il éprouva de la populace, après son interrogatoire. Attale et Blandine furent après lui ceux sur lesquels la fureur populaire s'acharna davantage. Le premier l'avoit déjà fatiguée long-temps par sa constance ; mais il étoit citoyen romain ; et, à ce titre, on n'avoit pas osé se porter contre lui aux dernières extrémités avant d'avoir consulté l'empereur. La réponse de Marc-Aurèle fut que tous ceux qui confesseroient la foi de Jésus-Christ devoient mourir, mais qu'on eût à épargner ceux qui se rétracteroient. Telle étoit la modération dont un empereur auquel son caractère et ses écrits ont

* Eusèb. l. V. Fleury, Hist. eccl. l. IV.

fait une réputation de sagesse, croyoit encore pouvoir se faire un mérite auprès des chrétiens. Attale fut donc dévoué à la mort : mais, au lieu d'être simplement décapité comme les autres citoyens romains, on fit une exception pour lui, et il fut produit en spectacle sur une chaise de fer rougie au feu. Au milieu des douleurs de son supplice, et lorsque l'odeur importune de ses chairs consumées remplissoit l'amphithéâtre : « Peuple, s'écria-t-il, ce n'est point à nous qu'il faut imputer le crime de manger des hommes, et c'est bien plutôt à vous qu'on peut reprocher justement celui de les faire rôtir. » Pour Blandine, c'étoit une pauvre esclave qu'on avoit déjà infructueusement soumise à divers genres de torture. De nouveaux raffinemens de cruauté exercés sur elle ne purent rassasier la fureur d'un peuple fanatique, accoutumé d'ailleurs à des spectacles de sang. Il fut effrayé de sa constance, et n'en fut pas touché. Il est hors du plan de cet ouvrage d'entrer en de plus grands détails sur cette sanglante tragédie. Ils sont du ressort de l'histoire ecclésiastique. On les trouve dans une lettre touchante que les fidèles des deux églises persécutées adressèrent à leurs frères d'Asie et de Phrygie, et qu'Eusèbe a consignée dans le cinquième livre de son histoire.

[180] La succession naturelle de Commode,

fils de Marc-Aurèle, à la domination de son père, fut le terme de ces adoptions réfléchies qui firent pendant un siècle le bonheur et la gloire de l'empire. Commode renouvela les scènes de débauche et de cruauté qu'avoient données la majeure partie des Césars; et le siècle qui s'ouvrit à sa mort fut celui de l'anarchie la plus complète, par suite de la prétention des prétoriens à Rome, et des légions dans les provinces, à nommer les empereurs. Le caprice, l'argent, l'intrigue, firent et défirent dès lors les princes : la vertu fut rarement un titre pour parvenir au trône, et souvent elle en fut un pour en descendre. Mais la plus grande calamité étoit dans cette foule de compétiteurs que les choix divers des légions armoient les uns contre les autres, et qui divisoient semblablement les différentes parties de l'empire. La victoire seule déclaroit le légitime empereur, et les vaincus avoient toujours été des tyrans. De Commode à Constantin, et dans le seul intervalle d'un siècle, on ne compta pas moins de vingt-quatre empereurs successifs; et, au temps de Gallien, il y en eut jusqu'à trente à la fois *.

Après Commode, le sénat et les prétoriens s'accordèrent à offrir le trône à Pertinax, qui en étoit digne par ses vertus. Mais le ton de réforme où il montoit toute l'administration,

* Xiphilin. Eutrope. Hérodien.

déplut bientôt à des soldats accoutumés à vivre dans la licence; et ils s'en défirent avant le troisième mois de sa nomination. [193] Quatre compétiteurs se trouvèrent sur les rangs pour lui succéder. Julianus à Rome, Albinus dans les Gaules, Niger en Syrie, et Septime Sévère en Illyrie *. Le dernier, dans le cours de trois ans, vint à bout de détruire tous ses rivaux. La Gaule fut le théâtre de ses combats avec Albinus, dont la défaite eut lieu près de Lyon. Cette ville fut saccagée et brûlée par le vainqueur, cent trente-neuf ans après le premier incendie dont Néron avoit réparé les ravages. Une expédition contre les Parthes entraîna Sévère loin des Gaules. Il y revint au bout de trois ans, embellit Narbonne et ses environs, et alla mourir à Yorck dans la Bretagne. Il venoit d'y achever une nouvelle muraille, bâtie soixante-quinze milles plus au nord que celle qu'avoit déjà fait construire Adrien pour séparer les conquêtes romaines de la Calédonie non soumise, et prévenir les incursions de ses habitans.

La persécution qu'éprouvèrent les chrétiens sous le règne de Sévère étendit ses ravages dans les Gaules, et priva encore l'église de Lyon de son chef, ainsi qu'il étoit arrivé au temps de Marc-Aurèle. Celui-ci étoit Irénée, aussi célèbre par ses écrits que par ses ver-

* Herodien.

tus ; il avoit été disciple de saint Polycarpe, qui l'avoit été lui-même de l'évangéliste saint Jean.

[211] S'il entroit dans les desseins de Sévère que ses deux fils Caracalla et Géta régnassent ensemble après lui, ce fut une mauvaise politique pour les retenir dans l'union. Caracalla, l'aîné des deux frères, y mit ordre par un crime. Son règne rappela ceux de Tibère et de Néron *. Portant la désolation autour de lui, un séjour de quatre mois qu'il fit dans la Gaule fut une calamité pour ce pays. Il le quitta, comme son père, pour une expédition contre les Parthes, et battit en chemin les Germains au nord, et plus au midi les Allemands, cités pour la première fois, sous ce nom, dans l'histoire. On suppose que cette dénomination, qui signifie *tout homme* en langue du pays, leur est venue de ce que leur territoire, occupé autrefois par les Suèves qui en furent chassés par les Romains, auroit été habité depuis par de nouveaux colons venus de toutes parts.

[217-235] Les cruautés de Caracalla alarmoient la sécurité de tous ceux qui l'approchoient. Macrin, préfet du prétoire, qu'un oracle appeloit à lui succéder, suivant une croyance vulgaire, se crut obligé plus qu'un autre de prévenir les mauvais desseins de

* Spartien.

l'empereur contre lui, et le fit assassiner près de Carres en Mésopotamie. Ce crime fut tenu assez secret pour que les soldats lui déférassent le souverain pouvoir. Il y associa son fils Diadumène. Mais un revers contre les Parthes lui ayant aliéné l'armée, elle fit choix d'un autre empereur. Il tomba sur Avitus, petit-neveu de Sévère, et surnommé Héliogabale, parce qu'il étoit prêtre du soleil en Syrie. Sous ses auspices plutôt que sous son commandement, car il n'avoit que seize ans, ils marchèrent contre Macrin, qui fut défait et qui périt avec son fils. Digne de Caracalla, dont il passoit pour être fils, Héliogabale enchérit sur les abominations de ce monstre. Il essaya d'y mettre le comble par le meurtre d'Alexandre, son cousin germain, qu'il se repentoit d'avoir adopté. Ce dernier excès révolta les troupes, qui le massacrèrent avec sa mère, et qui proclamèrent Alexandre. La vertu monta avec lui sur le trône; mais pour ces siècles infectés du crime, c'étoit un fruit intempestif dont ils ne pouvoient s'accommoder; et ces mêmes soldats qui s'étoient défaits d'Héliogabale pour ses crimes, se défirent d'Alexandre pour ses vertus. Il fut assassiné près de Mayence, par les intrigues de Maximin, Goth d'origine, qui, parvenu des moindres degrés de la milice aux plus hautes charges de l'empire, fut porté par ce meurtre jusqu'à la dignité suprême.

Quartinus en Orient, et les deux Gordiens, père et fils, en Afrique, furent vainement proclamés empereurs par leurs troupes ou par le sénat. Maximin s'en débarrassa, ou par la trahison, ou à l'aide de ses lieutenans. Moins heureux contre Papiénus et Balbinus, élus par le sénat pour les remplacer, il fut massacré par ses soldats en marchant contre ces derniers, qui périrent à leur tour de la même manière. Gordien le jeune, petit-fils par sa mère de Gordien le père, prit leur place, et s'associa par crainte l'Arabe Philippe, son préfet du prétoire, qui depuis se défit de son bienfaiteur, et qui, pour affermir le pouvoir suprême dans sa maison, déclara Philippe, son fils, Auguste, ainsi que lui. Le sénat et les provinces lui opposèrent sans succès Hostilianus, Marinus et Jotapien : mais Dèce, un de ses lieutenans, né à Bude en Pannonie, et envoyé par lui contre les rebelles, se mit au contraire à leur tête; et, plus heureux que les autres prétendans, il parvint à faire périr le père et le fils, et à s'établir en leur place. [236-249] L'année suivante il périt lui-même avec deux de ses fils dans une bataille contre les Goths, livrée près de Nicopolis, et perdue, à ce qu'on croit, par la trahison d'un officier supérieur nommé Gallus, qui s'en fit un degré pour arriver au trône *.

* Eutrop. Zonare. Zozime.

Quelque court qu'ait été le règne de Dèce, il jouit dans l'histoire d'une renommée d'exécration pour l'une des plus sanglantes persécutions qui aient été suscitées aux chrétiens. Le calme dont, après la persécution de Sévère, avoit joui la Gaule pendant près de cinquante ans, avoit permis à la religion d'y étendre ses progrès; ils furent encore favorisés vers le temps même de la persécution de Dèce, par une mission fameuse du siége apostolique, que quelques-uns font remonter jusqu'au pape saint Clément, qui, au rapport de Tertullien, avoit été ordonné par saint Pierre. Quoi qu'il en soit, Saturnin fut envoyé prêcher la foi à Toulouse; Trophyme, à Arles; Paul, à Narbonne; Austremoine, à Clermont; Martial, à Limoges; Gatien, à Tours; Pérégrin, à Auxerre; Savinien, à Sens, et Denys, à Paris. La plupart scellèrent de leur sang le témoignage qu'ils rendirent aux vérités qu'ils annonçoient, et servirent d'exemple à d'autres martyrs illustres, victimes de la persécution de Dèce et de celles de Valérien et d'Aurélien *.

[251-260] Empressé de goûter les charmes du pouvoir et d'en jouir paisiblement, Gallus donna la pourpre à Hostilianus, fils de Dèce, et éloigna les Goths des frontières par un tribut honteux qui ne les retint pas long-

* Grégoire de Tours.

temps dans leurs limites. Emilien, général de Gallus, les défit dans une sanglante bataille; et la gloire qu'il en acquit, éclipsant la dignité de son maître, le conduisit à l'empire, qu'il arracha avec la vie à Gallus, et à Volusien son fils. Cependant Valérien, autre général, que Gallus avoit mandé à son aide, vengea l'empereur qu'il ne pouvoit plus secourir, et triompha d'Emilien pour son propre compte. Ses talens militaires et sa probité le firent généralement agréer. Mais, pour l'administration d'un grand empire, il est un esprit d'ordre et un don de discernement plus nécessaire encore que les qualités apportées sur le trône par Valérien, et qui parurent lui manquer absolument. Il se réserva la direction des affaires de l'Orient, et confia celles de l'Occident à Gallien son fils, qu'il associa à son pouvoir, et auquel, à cause de sa jeunesse, il donna pour conseils et pour appuis Posthumus, Aurélien et Probus, qui tous trois dans la suite parvinrent à l'empire. Pour lui, victime peu après de la mauvaise foi de Sapor, roi de Perse, qui lui avoit proposé une conférence, il y fut enlevé; et, après avoir subi pendant trois ans les plus honteuses humiliations, jusqu'à servir de marchepied au monarque persan pour monter à cheval, il fut condamné par ce prince à être écorché vif. Le voluptueux Gallien fut ac-

cusé d'avoir vu avec insouciance la disgrâce de son père; mais ce foible prince pouvoit-il penser à le venger, lorsque lui-même étoit comme écrasé sous le poids des circonstances fâcheuses qui s'accumuloient autour de lui? Des prétentions à la souveraine puissance éclatoient de toutes parts, et le nombre des prétendans qui s'élevèrent alors n'alloit pas à moins de trente, qui sont connus sous le nom des *trente tyrans*. Cette époque importante dans l'histoire de Rome en est une aussi dans celle de la Gaule, qui vit alors les premières incursions de ces *Francs* qui devoient s'approprier son territoire et s'y établir incommutablement.

§. IV.

DE L'AN 260 A L'AN 420 DE J. C.

Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent sous Pharamond, leur premier roi.

[260] Sans qu'il fût même besoin du déchirement des diverses parties de l'empire, qui se prononçoient pour tant de chefs différens, il eût suffi de ces fréquentes mutations d'empereurs que l'on a pu observer, de la

dépravation morale qui y donnoit lieu, des troubles, des guerres et des vexations de tout genre qui en étoient la suite, pour rendre la situation de l'empire la plus déplorable possible. Cependant d'autres fléaux accroissoient encore cette désolation habituelle *. Le moindre de tous, parce qu'il fut passager, fut une peste générale qui, vers ce temps, moissonna en divers lieux la moitié de la population, et qui, en certains endroits, convertit en solitudes des cantons précédemment peuplés avec excès. Le plus funeste, par une raison contraire, et parce qu'il ne cessa pendant deux siècles de fatiguer l'empire, qu'il devoit à la fin renverser, fut une attaque générale de toutes les frontières par des essaims innombrables de barbares septentrionaux, que sembloient inviter les dissensions intestines de l'état. Presque inconnus jusqu'alors, ils introduisent dans l'histoire de ces temps des noms absolument nouveaux, tels que ceux d'Allemands, de Francs, de Bourguignons, de Vandales, de Sarmates, de Huns, d'Alains, de Goths, de Gépides, et autres semblables. Pour l'objet qui nous occupe spécialement, les Francs seuls appellent notre attention, comme étant devenus nos ancêtres par leur naturalisation dans les Gaules, après qu'ils s'en furent rendus les maîtres. L'ori-

* Zozime. Zonare. Eutrop.

gine de ce peuple inconnu a exercé la sagacité des savans : entre plusieurs opinions discordantes qu'ils ont émises, la plus vraisemblable est celle qui désigne par le nom de Francs non point un peuple particulier, mais la ligue ou l'association qui eut lieu, vers ce temps, des peuples de la Germanie situés entre le Rhin, le Mein, le Weser et la mer, et connus sous le nom de Frisons, Saliens, Bructères, Chamaves, Angrivariens, Tenctères, Sicambres et autres *. Retenus jusqu'alors dans l'impuissance par leurs continuelles divisions, ils s'étoient vus la proie des Romains pendant deux siècles. Devenus plus sages par les leçons de l'expérience, et profitant d'ailleurs des circonstances qui s'offrirent à eux, ils trouvèrent dans leur union des moyens de résistance d'abord, et bientôt la force nécessaire pour reporter dans la Gaule les désastres de la guerre, et pour enlever même ce pays à leurs oppresseurs. Quant au nom de Franc, qui signifie originairement libre, et qu'ils adoptèrent comme signe du but qu'ils se proposoient d'atteindre, il est devenu encore depuis le synonyme de bon, de sincère, de loyal et d'obligeant, comme caractère distinctif de la nation.

[261-267] On estime que cette ligue des Francs date d'une vingtaine d'années avant le

*Pfeffel, Abr. de l'Hist. d'Allem.

règne de Gallien. Plongé dans la mollesse, il vit presque avec indifférence leurs incursions audacieuses dans la Gaule et jusque dans l'Espagne, aussi bien que celles des Goths dans la Macédoine, des Sarmates dans la Pannonie et la Dacie, des Perses enfin dans la Syrie. Un péril plus prochain, à la vérité, le forçoit de s'opposer de préférence à ceux qui lui disputoient non pas quelques provinces, mais son autorité même. Au nombre de ces dangereux prétendans fut ce Posthume, que son père lui avoit donné pour conseil. Gaulois de naissance, chef de la cavalerie gauloise, venant tout récemment de réprimer une incursion dévastatrice des Francs dans la Gaule, et soigneux des moyens d'y prévenir le retour de cette calamité, Posthume s'y étoit acquis une considération qui s'accroissoit chaque jour du mépris mérité qu'inspiroit la conduite de Gallien. Un léger mécontentement donné aux soldats des Gaules par celui auquel avoit été confiée l'éducation du fils de l'empereur, leur suffit pour attenter à la vie du maître et de l'élève; et, dans l'ivresse du crime, ils proclamèrent Posthume empereur des Gaules. La tranquillité que Gallien fut forcé de lui laisser d'abord lui permit d'affermir son pouvoir par de nouveaux exploits sur les Germains, ce qui lui fit prendre sur ses médailles les titres de Germanique et de Restaurateur

de la Gaule. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps de possession que Gallien put réclamer enfin ses droits contre lui. Posthume ne fut pas toujours heureux : réduit plusieurs fois aux dernières extrémités, il se soutint toujours par son énergie ; et, après une lutte variée de succès et de revers, il força Gallien, pressé d'autre part, à l'abandonner. Mais de quelques qualités qu'un chef pût être alors pourvu, il étoit difficile qu'elles fussent long-temps à l'épreuve contre les caprices d'un soldat susceptible, voué par inclination et par habitude à une indiscipline dont il se faisoit pour ainsi dire un droit. Posthume dut à ces dispositions son élévation et sa chute. Il eut la fin qui attendoit alors tous ceux que flattoit le souverain pouvoir, et fut massacré avec son fils par ses propres soldats, pour leur avoir refusé le pillage de Mayence. [267] Victorinus, qu'il s'étoit associé, Lollianus et Marius, qui prétendirent lui succéder, subirent un pareil sort ; et Tétricus, tout en le redoutant, n'eut pas la force de se refuser aux vœux empressés des inconstantes légions qui le proclamèrent. Cependant le malheureux Gallien, chez qui l'amour des voluptés n'avoit pas entièrement étouffé le courage, pressé tout à la fois par les barbares, les ambitieux et les traîtres, se portoit successivement sur tous les points où il étoit menacé. Il assiégeoit dans

Milan Auréole, un de ses lieutenans, qui, après l'avoir fidèlement servi contre Posthume et contre d'autres, s'étoit laissé amorcer lui-même à la séduction du pouvoir. Gallien étoit près d'emporter la ville et de se saisir du rebelle, lorsqu'il fut assassiné par quelques-uns de ses officiers.

[268] Aurélius Claudius réunit alors les suffrages du sénat et de l'armée. Les barbares, au nombre de trois cent mille, et à l'aide de trois mille vaisseaux ou barques, ravageoient à cette époque l'Illyrie et la Grèce. Claude marcha droit à eux, les battit plusieurs fois et les dissipa. Il en reçut le nom de Gothique. Il se disposoit à poursuivre ses succès lorsqu'il succomba à la violence d'une fièvre pestilentielle. Il emporta les regrets du peuple romain, qui fondoit de grandes espérances pour son bonheur sur les vertus guerrières et civiles de ce prince. Un autre de ses titres à notre attention, c'est que Claudia, fille de Crispus son frère, épousa Eutrope, seigneur dardanien (servien), et que de cette alliance naquit Constance-Chlore, bienfaiteur de la Gaule, et père du grand Constantin.

[270] Aurélien, désigné par Claude lui-même, quoiqu'il eût un frère, comme le plus digne de lui succéder, obtint les suffrages de l'armée, et ensuite ceux du sénat. Trente ans auparavant, et n'étant encore que tribun, il

avoit, au rapport de Vopisque, battu et chassé près de Mayence les Francs, désignés pour la première fois sous ce nom dans l'Histoire. Empereur, il soutint sa réputation en poursuivant sur les Goths les succès de son prédécesseur. Il repoussa ensuite une incursion de Marcomans, de Vandales et de Juthonges, qui avoient percé jusqu'à Milan ; vainquit et fit prisonnière la fameuse Zénobie, reine de Palmyre et maîtresse de l'Egypte, et tourna enfin ses armes contre la Gaule. Tétricus l'y appeloit lui-même. Forcé de s'asseoir sur le trône glissant que lui avoit offert une soldatesque qu'il eût été dangereux peut-être de refuser, il n'aspiroit qu'à en descendre. L'approche d'Aurélien lui en fournit les moyens : il se rendit à lui avec une partie des siens, et abandonna les plus séditieux à sa discrétion. Les Perses seuls remuoient encore, et Aurélien se disposoit à porter la guerre dans leur pays pour venger les outrages impunis de Valérien, lorsqu'un de ses secrétaires, effrayé de quelques menaces qui étoient échappées à ce prince, connu pour sanguinaire et inexorable, l'assassina.

[275] L'empire, à sa mort, resta six mois sans maître, par la déférence mutuelle du sénat et de l'armée à s'en renvoyer le choix. L'honneur en resta enfin au sénat, qui élut Claude Tacite, l'un de ses membres, lequel

faisoit gloire de compter parmi ses aïeux l'historien de ce nom. Six mois de règne ne lui permirent pas de procurer le bien qu'on attendoit de lui. Il mourut de la mort des empereurs d'alors, c'est-à-dire, assassiné par ses troupes. Florien, son frère, qui se porta pour lui succéder, éprouva le même sort au bout de deux mois; et Probus, que des suffrages contraires lui avoient opposé, se trouva sans concurrent.

[276] A cette époque, quatre nations germaniques, les Logions, les Francs, les Bourguignons et les Vandales, s'étoient introduites de nouveau dans les Gaules, et y avoient même formé un établissement dans soixante-dix villes dont ils s'étoient emparés. Il paroît qu'il n'y avoit pas entre elles un parfait accord. Probus en profita pour les attaquer séparément *. Débarrassé des Francs, auxquels il fit quelques concessions, il triompha aisément des autres, en purgea la Gaule, et les poursuivit jusqu'en Germanie, où, leur donnant la chasse comme à des bêtes féroces, et payant un écu d'or par tête qu'on lui livroit, il les rejeta de l'autre côté de l'Elbe. Vaincu cependant par les humbles soumissions des princes du pays, il mit fin à son âpre poursuite, se contenta d'enlever la jeunesse du pays, qu'il distribua dans ses trou-

* Zozime. Eumen.

pes, et dispersa la plupart des autres habitans en divers cantons de l'empire, dans l'espoir de les attacher à sa prospérité. Mais ce moyen dut être insuffisant pour déraciner en eux l'esprit national, si l'on en juge d'après l'étonnante expédition d'une poignée de Francs qui eut lieu à cette époque. Relégués, pour cause de révolte, sur les bords du Pont-Euxin, ils se saisissent de quelques vaisseaux, passent de l'Euxin dans l'Hellespont et la mer Égée, ravagent, chemin faisant, les côtes de la Grèce et de l'Asie, abordent en Sicile, attaquent et pillent Syracuse, débarquent en Afrique, fondent sur Carthage, et, y trouvant trop de résistance, remontent sur leurs vaisseaux, passent le détroit, longent l'Espagne et la Gaule, et presque sans perte regagnent leur terre natale.

Quelques mouvemens de révolte eurent encore lieu vers ce temps dans les Gaules. Ils y furent excités par un certain Proculus, Franc d'origine, qui, ayant compté légèrement sur les secours des Germains, s'étoit fait proclamer empereur à Cologne. Déchu de ses espérances, il succomba sous la fortune de Probus. Tout y avoit cédé, et l'empire goûtoit sous lui les fruits d'une administration sage, dont les exemples étoient perdus depuis un siècle. Les frontières seules de la Perse étoient encore inquiétées. Probus se

disposoit par de nouveaux succès à leur faire partager la félicité générale, lorsqu'auprès de Sirmium, lieu de sa naissance, ses soldats, fatigués des ouvrages dont il se faisoit un principe d'occuper leurs loisirs, le massacrèrent dans un moment d'humeur, dont ils se repentirent ensuite. La mort de ce prince rompit la dernière digue opposée aux efforts interrompus des barbares ; et à ce titre, comme à celui de la sagesse et de la bonté dont il fit preuve, il a laissé une réputation qui le distingue avec éclat de cette foule d'empereurs éphémères, cruels et ineptes, qui occupèrent le trône en ces temps désastreux. Il permit aux Gaulois de replanter leurs vignes, que l'ombrageux Domitien avoit fait arracher, comme une occasion de révolte et de sédition.

La Gaule lui avoit d'autres obligations plus importantes. Il avoit mis un terme aux cruelles proscriptions dirigées par Dèce, par Valérien et par Aurélien, contre les chrétiens; et, dès l'an 262, n'étant encore que simple général, il y avoit déjà arrêté les ravages du Vandale Crocus, dont la fureur s'acharna particulièrement sur les monumens du christianisme et sur ses ministres. Nicaise à Reims, et Privat à Mende, avoient été du nombre de ses victimes. On lui attribue encore le massacre d'Ursule et de ses compagnes, que l'on

a fait long-temps monter au nombre de onze mille, pour avoir lu à tort *onze mille vierges* dans l'abréviation de *onze martyres vierges* (XIMV). Rien n'est moins authentique, au reste, que l'histoire même de ces saintes; et de là les variations sur le temps où elles ont souffert. Les uns le placent à l'époque de ce Crocus, vers 262; les autres cent vingt ans plus tard, sous Valentinien II et Maxime, et quelques-uns enfin, à l'époque de la grande émigration des barbares, en 407.

[282] Carus, né à Narbonne, et préfet de prétoire, fut proclamé empereur après Probus. S'étant adjoint ses deux fils Carin et Numérien, il fit passer l'aîné dans les Gaules pour l'opposer aux Germains; et lui-même avec le second se porta à l'autre extrémité de l'empire pour faire tête aux Perses. Tué d'un coup de foudre près de Ctésiphon, ses projets furent suivis par Numérien son fils, qui, de l'autre côté du Tigre, s'empara de la ville de Séleucie, dite aussi Babylone, parce que, bâtie à peu de distance de celle-ci, elle la fit oublier peu à peu et si complètement, que sa position est devenue un problème pour les géographes. Peu après cette conquête ce prince fut assassiné par le préfet du prétoire Aper, dont il avoit épousé la fille.

[284] Dioclétien, officier supérieur dans l'armée, ayant dénoncé Aper comme l'auteur

de l'assassinat de Numérien, et l'ayant percé de son épée, fut salué empereur par l'armée. Après deux ans de combats dans la Gaule contre Carin, ce dernier fut massacré par ses soldats, révoltés de l'excès de son intempérance; et Dioclétien fut généralement reconnu comme légitime possesseur de tout l'empire. Du 29 août 284, époque de son avénement à l'empire, date l'ère qui porte son nom, et que les nombreuses victimes qu'il fit vingt ans après ont fait appeler du nom plus usité d'*ère des martyrs*.

[286] Il n'y avoit que deux ans que Dioclétien étoit revêtu de la dignité suprême, qu'envisageant l'état de convulsion où se trouvoit la chose publique par les attaques réitérées des barbares et des Perses, et se jugeant inhabile à porter seul le poids du gouvernement, il s'associa un collègue. Il se réserva seulement une légère prééminence sur sa créature, et c'est par là qu'il se justifia peut-être d'une politique qui paroît étrange, et qui néanmoins fut très-imitée. Mettant de côté toute considération de naissance et de parenté, il se décida en faveur d'un ancien ami, d'une origine obscure comme la sienne, d'une éducation grossière, mais d'une capacité militaire qui le recommandoit pour les besoins du moment. Dès l'année précédente il l'avoit fait César, et lui avoit assigné son

département dans les Gaules, qui étoient tourmentées alors et par les incursions des Germains et par une insurrection générale des paysans, dits *bagaudes*. Ceux-ci, vexés par le gouvernement, excités d'ailleurs par Ælianus et Amandus, deux officiers romains de peu de capacité qui avoient osé prendre la pourpre, s'étoient portés sans réflexion et sans moyens à cet acte de désespoir qu'ils avoient marqué par leurs excès. Arrivé au pied des Alpes, Maximien fit prêter serment à son armée. Une légion, dite *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée en Egypte, s'y refusa comme chrétienne, à cause des pratiques idolâtres dont cet acte étoit accompagné. Maurice étoit leur chef; Candide, Exupère et Victor étoient leurs principaux officiers. Disposés à verser leur sang pour leurs maîtres, ils ne refusoient que d'en jurer par de vains simulacres. Mais Maximien, prévenu contre les chrétiens, interprétant mal leur scrupule, ordonna qu'ils fussent décimés. Cette exécution cruelle fut répétée une seconde fois, sans rien changer à l'inébranlable résolution des légionnaires. Outré d'une telle persévérance, et craignant d'ailleurs que la similitude d'opinion en matière de foi ne les portât à seconder les bagaudes, qui presque tous étoient chrétiens, Maximien ne craignit point de se priver de leurs services, et donna ordre que la

légion tout entière fût massacrée. Loin de faire la moindre résistance, ces généreux guerriers mirent bas les armes, et, sans autre opposition qu'une supplique aussi solide que respectueuse, qui demeura sans effet, ils se laissèrent égorger sans murmure. Ce fut sous de tels auspices que Maximien fit son entrée dans les Gaules, où l'intolérance de son zèle devoit trouver matière à s'exercer *.

Quant aux malheureux bagaudes, sans places, sans chefs, sans armes et sans autres conseils que ceux du ressentiment et de la vengeance, ils ne tardèrent pas à être dissipés et à satisfaire la haine de Maximien par le massacre presque général qui en fut fait. Le plus grand carnage eut lieu près de Paris, vers le confluent de la Marne et de la Seine, au lieu où fut depuis l'abbaye de *Saint-Maur-des-Fossés*, ainsi nommée, dit-on, des fossés ou retranchemens des bagaudes. Cette expédition terminée, Maximien tourna ses forces contre les Bourguignons et les Allemands, qu'il chassa devant lui, et qu'il contraignit à demander la paix. A l'effet d'observer de plus près leurs mouvemens, il établit sa résidence à Trèves, qui par ses soins et par ceux de ses successeurs devint une seconde Rome, tant par les monumens dont

* Zonare. Zozime. Lactance. Fleury, Hist. ecclés. Lavarenne, Hist. de Constantin.

ils l'embellirent, que par les établissemens politiques qu'ils y formèrent.

Si les excès des bagaudes furent vengés par d'autres excès, ce fut moins en punition de leur révolte qu'en haine de leur croyance. Le même motif fit alors dans les Gaules des milliers de martyrs *. Parmi les plus célèbres on compte l'évêque Firmin à Amiens; Quentin, près de la ville qui porte aujourd'hui son nom; Crespin et Crespinien à Soissons, où, sous les apparences de simples artisans, ils cachèrent long-temps de zélés apôtres de la vérité; le tribun Ferréole, à Vienne; Victor, à Marseille; à Arles le greffier Denès, qui refusa d'inscrire sur ses tablettes l'ordre de la persécution; Donatien enfin à Nantes, avec Rogatien son frère, qui, troublé de n'être encore que catéchumène, trouva dans son propre sang le baptême après lequel il aspiroit. Une foule d'autres dans toutes les parties de la Gaule s'illustrèrent par un courage supérieur à toutes les recherches de la cruauté; mais ce fut à Trèves surtout que la barbarie se montra dans toute sa férocité. Secondant avec passion les fureurs de Maximien, le préfet Rictiovare, l'ennemi le plus altéré du sang des chrétiens, après avoir parcouru diverses contrées de la Gaule pour les y exterminer, mit le comble à ses atrocités par celles qu'il

* Mézeray, État de l'égl. avant Clovis.

réservoit à la capitale de l'empire dans ces provinces. Ce ne fut point assez pour lui d'avoir rempli l'amphithéâtre d'une multitude de confesseurs qu'il dévouoit par bandes à la mort, d'avoir immolé au champ de Mars trois cohortes de la légion thébéenne qui s'étoient trouvées séparées de leur corps, d'avoir ensanglanté les échafauds par le supplice d'un consul et de six sénateurs de Trèves, on le vit lâcher des satellites sur les chrétiens en masse, et rougir au loin la Moselle de leur sang. La ville de Trèves célèbre encore aujourd'hui leur mémoire sous le nom *des Innombrables*. On se refuse à croire des faits aussi épouvantables : mais l'homme en est malheureusement capable ; et, indépendamment des nombreux exemples dont l'histoire peut confondre notre incrédulité, il nous suffit de notre propre expérience pour n'en pouvoir récuser la possibilité.

[287] Les Saxons cependant, les Juthès, les Varnes et les Angles, tous barbares des bords de la Baltique, secondant les ravages de ceux qui étoient plus enfoncés dans les terres, sortoient de cette mer à l'aide de leurs embarcations, et venoient infester les côtes de la Belgique *. Le Ménapien Carausius commandoit à Boulogne une flotte destinée à réprimer leurs courses. Mais il faisoit de

* Eutrope, l. IX.

sa charge un objet de spéculation ; et, au lieu de s'attacher à prévenir leurs ravages, il avoit soin de n'attaquer jamais les barbares qu'au retour de leurs expéditions, et lorsqu'ils avoient fait assez de dégâts pour être chargés d'une riche proie. Alors seulement il essayoit de les surprendre. Jamais d'ailleurs le trésor public ne s'étoit enrichi ni du butin qu'il faisoit, ni des prisonniers qu'il devoit faire. Maximien se proposoit de mettre un terme à ce coupable manége : mais Carausius, averti à temps, s'empara de la flotte, du port, et même de la Bretagne. Il y passa après s'être fait proclamer empereur à Boulogne, et se fortifia d'une diversion des Francs, auxquels il abandonna les îles Bataviques.

[292] La révolte n'étoit pas seulement dans la Bretagne ; elle fermentoit dans tout l'empire. Pour faire tête à l'orage, les deux empereurs crurent devoir s'adjoindre deux Césars, héritiers présomptifs de leur pouvoir. Le premier qui fixa leur choix fut Galère, fils d'un pâtre, et Dace de nation, qui s'étoit acquis une réputation militaire ; mais d'ailleurs ambitieux, sans mœurs, et superstitieux jusqu'à la cruauté. L'autre César, pourvu de talens aussi distingués pour la guerre, mais d'un caractère qui étoit en tout l'opposé de celui de Galère, étoit Constance-Chlore, petit-neveu de Claude-le-Gothique. Les deux

Césars furent obligés de répudier leurs femmes pour entrer dans l'alliance des deux empereurs : Galère épousa Valérie, fille de Dioclétien ; et Constance, Théodora, belle-fille de Maximien.

[293-297] Dans la distribution qui fut faite entre les empereurs et les Césars des diverses provinces de l'empire, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne échurent à Constance *. A peine fut-il installé dans sa dignité, qu'il se rendit à Boulogne. Maximien, faute de vaisseaux, n'avoit pas cru pouvoir réduire cette ville : Constance, dans la même impossibilité de bloquer le port, le ferma par une digue qui enleva à la ville le secours de la mer. Cet ouvrage terminé, les attaques, les menaces, et l'offre du pardon surtout, achevèrent la conquête, qui fut consolidée par la clémence. Constance chassa ensuite les Francs des îles de l'Escaut et du Rhin ; et dans cette expédition il en périt un grand nombre. Maximien établit le reste chez les Nerviens et les Trévirs, à l'effet d'y labourer les terres devenues incultes par leurs ravages. Il étoit revenu dans la Gaule pour observer les bords du Rhin, pendant qu'une flotte, préparée par les soins de Constance, passoit en Bretagne, à l'effet d'y attaquer Alectus, qui, après avoir assassiné Carausius, dont il étoit lieutenant.

* Eutrope, l. IX.

lui avoit succédé. Un grand nombre de Francs, qu'avoit attirés le nouveau tyran dans son île, y faisoient la force de son armée ; mais, mal secondés par les autres troupes, ils ne purent résister aux Romains, et leur bravoure ne fit qu'accroître leur désastre. Ce qui échappa au fer fut encore dépaysé ; et Amiens, Beauvais, Langres et Autun, dépeuplés par les vexations des exacteurs, en reçurent des colonies. Mais nul revers ne pouvoit rebuter ces peuples, qui trouvoient dans leur multitude des ressources inépuisables. Les Allemands vinrent attaquer Langres à l'improviste, et il s'en fallut de peu qu'ils n'enlevassent Constance, qui s'étoit séparé de son armée, et qui ne leur échappa qu'en se faisant hisser par-dessus les murs avec des cordes. Mais peu d'heures après son armée ayant paru, il leur tua soixante mille hommes, et à quelque temps de là il les défit encore à Vindonissa (Windisch) en Helvétie, au confluent de l'Aar et de la Russ. Ils en furent si peu découragés, que l'hiver même qui suivit ils profitèrent des glaces pour traverser le Rhin, et se loger de nouveau dans l'île des Bataves. Le dégel étant survenu, ils furent cernés par la flotte romaine, ce qui les déconcerta tellement qu'ils se rendirent sans combat.

[303-305] L'empire, qui sembloit alors en paix, étoit travaillé au dedans de la plaie la

plus cruelle par les édits sanguinaires des deux empereurs contre les chrétiens. Le calme procuré par Probus n'avoit eu que la durée de son règne, et ses successeurs tardèrent peu à rouvrir la lice aux généreux athlètes de Jésus-Christ. Aucune des persécutions dont triompha le christianisme ne fut aussi violente, aussi durable et aussi étendue que celle-ci, qui est comptée pour la dixième, et qui fut aussi la dernière jusqu'au moment où le christianisme vint s'asseoir sur le trône. Ce fut aussi le dernier acte d'autorité des deux empereurs. Le cruel et ambitieux Galère, dont ces mesures sanguinaires étoient principalement l'ouvrage, las d'agir en sous-ordre, et fier d'une victoire qu'il venoit de remporter sur les Perses, fit usage de l'ascendant qu'il en avoit pris, et qu'il pouvoit soutenir par l'attachement du soldat, pour intimider Dioclétien, dont une fièvre lente affoiblissoit à la fois le corps et l'esprit, et pour lui persuader, ainsi qu'à son collègue Maximien, d'abdiquer pour leur propre repos. Il fallut obéir à cette impérieuse invitation, et donner même au dépouillement les formes d'une résignation volontaire. Par un accord mutuel, les deux empereurs résignèrent le même jour, l'un à Nicomédie, et l'autre à Milan. Dioclétien revêtit Galère de la pourpre, et Maximien en fit de même à l'égard de Constance.

Ils nommèrent aussi deux nouveaux Césars, Maximin Daza, neveu de Galère, et Sévère, qui l'étoit de Maximien. L'impérieux Galère, qui redoutoit l'esprit turbulent de Maxence, fils de Maximien., et les grandes qualités qu'annonçoit Constantin, fils de Constance, les avoit fait exclure l'un et l'autre.

Constance, qui par ces nouvelles dispositions étoit devenu plus indépendant, profita de son pouvoir pour soulager les provinces de son gouvernement, que jusqu'alors il n'avoit pu qu'épargner. Sous sa précédente administration la Gaule avoit été aussi tranquille qu'elle pouvoit l'être dans ces temps désastreux. Les chrétiens, pour lesquels il avoit une secrète inclination, avoient été plutôt gênés que persécutés. Il les protégea alors ouvertement, laissa relever les temples, qu'il avoit fait abattre contre son gré, et appela autour de lui, comme des hommes d'une fidélité à toute épreuve, ces mêmes individus que Galère poursuivoit avec acharnement comme ennemis de toute loi et de toute autorité. Son gouvernement eût été trop court pour ces coutrées, si elles n'eussent trouvé en Constantin, son fils, un digne héritier de la bienveillance du père.

[306] Ce jeune prince étoit retenu près de Galère, qui, sous l'apparence spécieuse de ne pouvoir se détacher de lui, le retenoit vé-

ritablement en otage, et l'exposoit même, sous prétexte de lui faire honneur, à mille dangers inutiles dont le jeune prince se tira chaque fois avec autant de gloire que de bonheur. Constance cependant redemandoit avec instance son fils, qui témoignoit une pareille ardeur de revoir son père. Galère temporisa long-temps : persécuté par les sollicitations, et redoutant à la fois d'y accéder et de s'y refuser, il accorda enfin à Constantin sa demande, lui fit expédier des passeports, et cependant le remit au lendemain pour recevoir ses derniers ordres. Ce lendemain il ne se laissa voir que fort tard. On prétend qu'il en avoit employé la matinée à dresser des ordres pour préparer des embûches sur la route du jeune prince. Mais, pénétrant ses desseins, Constantin étoit parti dès la veille, et avoit fait tuer tous les chevaux des relais qu'il laissoit derrière lui. Dupe de son propre artifice, Galère ne fut instruit que fort tard de cette fuite; et, à la nouvelle qu'il en reçut, il se laissa aller à toutes les indécences de la plus violente fureur. Il voulut faire courir après le fugitif, et ce ne fut que pour retomber dans un nouvel accès de rage quand il apprit l'inutilité de cette mesure. Constantin, continuant de se hâter de fuir une terre ennemie, traversa l'Italie, où commandoit Sévère qui n'avoit pu être prévenu de sa fuite, gagna

heureusement les Alpes, et rejoignit enfin son père au moment où celui-ci s'embarquoit à Boulogne pour une expédition contre les Pictes (les Ecossois septentrionaux), dont les courses désoloient la Bretagne. Ce devoit être le dernier exploit de Constance; et son fils sembloit n'être arrivé près de lui que pour recueillir son dernier soupir. Constance, par ses dispositions testamentaires, réduisit à la condition privée les enfans qu'il avoit eus de Théodora; Constantin seul, qu'il avoit eu auparavant d'Hélène, fut institué son héritier, et déclaré par lui implicitement César, au moyen de la recommandation particulière qu'il fit de sa personne à ses soldats.

Ses vœux furent remplis; et Constantin, le jour même de la mort de son père, se vit revêtu de la pourpre par l'armée. En conséquence, il envoya ses images à Galère. Leur acceptation devoit être une reconnoissance de ses droits. Peu s'en fallut que les vieilles haines de l'empereur ne les lui fissent rejeter. Cependant, quand il eut bien considéré les conséquences d'un tel refus, le concert des Gaules, de la Bretagne et de l'Espagne, qui avoient reconnu Constantin, la force des armées qui l'avoient proclamé, les talens enfin du chef qui les commandoit, il s'abandonna à des conseils plus modérés; et, dissimulant un ressentiment profond qu'il se réservoit de ma-

nifester lors d'une occasion plus opportune, il se détermina à faire exposer les images envoyées. Recueillant d'ailleurs de la circonstance tout le parti qu'il en pouvoit tirer, il envoya lui-même la pourpre à Constantin, comme un signe de la supériorité qu'il affectoit sur lui, le déclara seulement César, fixa son rang après Maximin, et reconnut Sévère pour Auguste. Le jeune prince ne contesta rien, se contenta pour l'instant d'être le maître dans ses provinces, et laissa pareillement à l'occasion à faire plus ou moins valoir ses droits ou ses prétentions.

Deux petits rois francs, Ascaric et Ragaise, avoient commis des dégâts dans la Gaule, malgré des engagemens formels avec Constance, qui avoit remis à les en punir à son retour de son expédition contre les Pictes. Constantin suivit les projets de son père. Après avoir pacifié la Bretagne, il repassa dans les Gaules; et, tombant à l'improviste sur les Francs, il fit sur eux une grande quantité de prisonniers, et entre autres les deux malheureux princes dont il avoit à se plaindre. Soit dureté de caractère, soit politique, soit vengeance de la foi violée, il crut les devoir exposer aux bêtes féroces, avec une multitude de prisonniers, dans l'amphithéâtre de Trèves. Mais, loin de comprimer les Germains par ces cruautés, il ne fit que les irriter davantage;

et, trois ou quatre ans après seulement, une ligue formidable porta cent cinquante mille hommes au-delà du Rhin. Divisés en légers pelotons, ils occupoient une ligne considérable, qui rendoit peu décisifs les succès et les revers; et ils tendoient ainsi à éterniser la guerre. On prétend qu'en cette occasion Constantin eut la témérité d'aller lui-même explorer leurs camps, d'y pénétrer, de converser avec eux, et qu'il leur persuada de réunir leurs forces pour attaquer les Romains, dont le chef étoit absent. Quel qu'ait été l'émissaire, ils donnèrent dans le piége, rappelèrent leurs troupes éparses, négligèrent les mesures de vigilance qu'ils supposoient inutiles à une armée qui n'avoit point à se défendre; et, au moment où ils croyoient surprendre les Romains, ils furent surpris eux-mêmes par une attaque imprévue et par la présence de Constantin, qui affecta alors de se faire reconnoître. Cette circonstance encore plus inattendue acheva leur défaite, et les obligea à repasser le fleuve.

Une nouvelle révolution avoit alors changé la face des choses dans l'empire. Maxence, fils de Maximien, vivoit en homme privé à quelques milles de Rome, mais avec un secret dépit de se voir réduit à cette condition, tandis que Constantin, rejeté d'abord comme lui, voyoit enfin ses images arborées dans Rome.

La haine qu'on portoit à Galère lui fit concevoir la possibilité de sortir aussi de son obscurité. Quelques pourparlers avec les chefs les plus influens des cohortes lui livrèrent en effet la capitale, où il se fit proclamer Auguste, à l'immense satisfaction d'un peuple ravi de changer de maître, et qui espéroit de Maxence un bonheur que ses vices et son incapacité ne lui permettoient pas de réaliser. Galère, étonné d'une démarche aussi hardie de la part d'un homme qui n'inspiroit que le mépris, en conçut peu d'inquiétude, et crut que la présence de Sévère, aidé de quelques troupes, suffiroit pour ramener l'ordre. Mais Maxence avoit appelé à son aide Maximien son père, et lui avoit fait reprendre les enseignes du pouvoir, dont il s'étoit dépouillé avec tant de regret.

[307] Cependant Sévère étoit arrivé devant Rome, et cernoit cette ville d'où Maxence n'étoit point sorti, et où il commençoit à craindre d'être forcé avant que son père n'eût pu lever des forces suffisantes pour le dégager. Dans cette extrémité, il négocia avec quelques officiers de l'armée qui le tenoit enfermé. Plusieurs des légions qui la composoient avoient autrefois servi sous Maximien. Ce souvenir, l'or qu'on fit briller à leurs yeux, et une certaine compassion pour la première ville de l'empire, destinée peut-être à devenir un

théâtre de ruines et de carnage, les font changer subitement de dispositions et de parti; en sorte que Sévère, avec les foibles restes de son armée, se voit pressé par Maximien, et obligé de se renfermer à son tour dans Ravenne. La place étoit forte et bien pourvue; mais la crainte d'une nouvelle défection, qui pouvoit le livrer à ses ennemis, porta Sévère à composer avec des hommes qui sembloient n'en vouloir qu'à sa puissance, et qui lui offroient en échange toutes les douceurs d'une vie privée. L'exemple de Dioclétien et celui même de ses adversaires lui persuadèrent que ces conditions étoient acceptables. Il s'abandonna donc à leur foi : mais les perfides, se croyant assez forts pour la violer, lorsqu'ils eurent Sévère entre leurs mains, ne lui laissèrent que le choix de sa mort.

Galère sentit alors la nécessité de se transporter lui-même sur le théâtre de la révolte; et Maximien, de son côté, passa dans les Gaules, pour essayer de s'y faire un appui de Constantin. La dignité d'Auguste, suivant le droit qui s'établissoit alors, ne pouvoit être acquise que par la collation d'un prince qui fût revêtu lui-même de ce titre. Ce fut par cet appât qu'il tenta Constantin, auquel il offrit la pourpre impériale, et Fausta, sa fille, en mariage. Il n'exigeoit d'ailleurs aucun retour; mais il espéroit sans doute lier de fait

son gendre à ses intérêts. Constantin, qui aperçut facilement la conséquence d'une pareille offre, crut devoir s'y prêter, et répudia Minervine, dont il avoit eu Crispus, pour épouser Fausta. Quelques-uns supposent que Minervine n'existoit plus alors.

Pendant ce temps Galère avançoit; mais, trop confiant dans ses talens, et trop persuadé de l'impéritie de Maxence, il ne s'étoit fait suivre que d'une poignée de soldats, insuffisante à former une circonvallation autour de Rome. Maxence essaya sur cette armée les mêmes pratiques qui lui avoient si bien réussi sur celle de Sévère. Il y rencontra le même succès, et Galère fut trop heureux de pouvoir se retirer à la hâte en Illyrie avec le peu de troupes qui lui restèrent fidèles. Maximien, excité par ses vieux ressentimens contre lui, crut avoir trouvé l'occasion de le perdre sans retour, et vola dans les Gaules, à l'effet de solliciter de Constantin des secours qui lui permissent de remplir ses vues. Mais Constantin, qui croyoit avoir tout autant de motifs pour redouter Maximien devenu puissant, qu'il en avoit de craindre Galère, éluda ses propositions; et Maximien, pour jouir de quelque autorité, se trouva ainsi réduit à aller partager celle de son fils. Bientôt il se lassa de cette participation bornée; et, sans avoir pris d'autres mesures que de s'être assuré de quel-

ques vétérans qui avoient servi sous lui, un jour d'apparat qu'il étoit assis sur un même trône avec Maxence, il osa l'en précipiter. Il espéroit que ce coup d'audace en imposeroit à la multitude : mais la compassion d'abord, et l'indignation ensuite, soulevèrent tous les esprits contre un ingrat qui devoit à son fils d'avoir recouvré la pourpre. Il eût dû s'estimer heureux de n'être contraint qu'à s'éloigner de Rome : mais un traitement si modéré lui parut un outrage; et, pour se venger de son fils, il eut recours à son gendre qui le refusa encore, et qui ne crut pas devoir compromettre la tranquillité de ses peuples à la vengeance d'une injure prétendue, qu'il falloit moins imputer à l'ingratitude du fils qu'à l'ambition du père. Déchu de l'espérance de satisfaire son ressentiment de ce côté, Maximien, pour y parvenir, n'hésita pas à se transporter auprès de Galère, son plus mortel ennemi; et son affreuse confiance ne fut pas trompée : non que Galère se montrât plus favorable à ses desseins, mais il n'abusa point de son imprudence, et ne lui fit éprouver d'autre mortification que de le rendre témoin des honneurs suprêmes conférés à Licinius, qu'il déclara Auguste. Dioclétien avoit été invité à la même solennité. L'inquiet Maximien en prit occasion de l'exciter à reprendre la pourpre avec lui; mais Dioclétien,

pour toute réponse, lui vanta les belles laitues de son jardin de Salone; peut-être aussi apprécioit-il mieux les circonstances.

[308-310] Cependant le neveu de Galère, Maximin-Daïa, piqué de la préférence donnée sur lui à Licinius, réclama de son oncle le même titre d'Auguste; et, sur son refus, se le fit offrir par ses troupes. Galère se rendit alors, et eut l'air d'accorder la demande de bonne grâce. Il essaya néanmoins de diminuer le prix de cette faveur, en faisant part du même titre à Constantin auquel il l'avoit refusé jusqu'à cette époque. Ainsi l'empire eut alors quatre maîtres égaux en dignité, sans l'être toutefois en pouvoir. Pour Maximien, dans la nécessité où il se trouva de renoncer au commandement et de se dépouiller de la pourpre, il alla vivre en homme privé dans le palais de Constantin, où, par le crédit de sa fille, il continua à jouir d'une grande considération. Mais, avec son caractère inquiet, c'étoit une foible compensation à ses pertes; aussi, dans un moment où son gendre se trouvoit engagé dans une expédition contre les Francs, que lui-même avoit conseillée avec intention, il se déroba du palais, gagna Arles, dont il débaucha la garnison, et y reprit la pourpre impériale. Constantin l'y poursuivit, l'obligea de fuir à Marseille, s'y rendit maître de sa personne, et le rétablit dans sa

première condition auprès de lui. L'incorrigible Maximien ne fut pas touché de ce procédé; et, n'apercevant plus d'autre voie que le crime pour ressaisir le pouvoir dont il étoit toujours altéré, il se détermina en furieux à ce parti désespéré, et, à l'aide d'une intelligence, il s'introduisit la nuit dans l'appartement de Constantin, avec le dessein de le poignarder dans son lit. Mais il étoit trahi; et l'intelligence dont il avoit cru s'aider étoit un piége qui lui avoit été tendu pour le surprendre lui-même dans l'exécution de son horrible attentat. Après un tel excès, Constantin crut pouvoir oublier les liens qui l'attachoient à lui, et ne lui laissa que le choix de sa mort. Galère le suivit à peu de distance. Persécuteur comme Antiochus, il mourut, comme lui, d'une maladie aussi affreuse, et dans un repentir inutile de ses cruautés contre les chrétiens. Il leur permit alors de rebâtir leurs temples, et réclama même, au rapport de Lactance et d'Eusèbe, leur intercession auprès de leur Dieu. Il laissa l'empire partagé entre Licinius, Maximin-Daïa, Constantin et Maxence.

[311-312] Constantin profita des loisirs que lui donnoit un instant de tranquillité pour parcourir ses provinces, reconnoître les besoins des peuples et embellir les villes. Trèves et Autun durent beaucoup à ses soins.

Maxence employoit le même temps à s'agrandir. Par ses généraux il faisoit la conquête de l'Afrique; et, son ambition s'étant accrue par le succès, il jeta un œil d'envie sur le partage de Constantin, et se prépara à l'attaquer sous le spécieux prétexte de venger son père *. Constantin, après avoir cherché en vain à le ramener à des dispositions pacifiques, prit des mesures pour lui tenir tête. Forcé de demeurer dans un état perpétuel de défensive contre les barbares, il ne pouvoit disposer que de la moitié de ses troupes. Il suppléa à ce défaut par une alliance avec Licinius, auquel il donna Constantia, sa sœur, en mariage. Mais une contre-alliance de Maxence avec Maximin lui en enleva le fruit, par l'état d'observation où ce traité retint Licinius. Dans cette occurrence, le ciel vint à son secours. Désirant intéresser la divinité à sa cause, il l'imploroit sans la connoître, lorsqu'au rapport d'Eusèbe, qui déclare tenir ces faits de la bouche même de Constantin, ce prince, déjà frappé d'un signe éclatant qu'il avoit remarqué dans le ciel, et qui étoit formé des deux premières lettres grecques du nom du Christ, accompagnées de ces mots : *Par ceci tu vaincras*, reçut l'ordre en songe de former un étendard sur ce modèle. Orné de pierreries et décoré des

* Eusèbe, Vie de Constant. l. I, c. 2. Fleury, Histoire ecclés. l. IX.

images des princes, ce fut le fameux Labarum. Constantin fit faire d'autres enseignes de la même forme pour remplacer les aigles de ses légions, et ordonna de graver des croix sur leurs boucliers. Tous ces changemens s'opérèrent sans la moindre résistance, et cette particularité donne du poids à la vision dont ils furent la suite. Eusèbe, de qui l'on tient ces détails, a négligé de nous apprendre le lieu où se passa cet événement; mais on conjecture, du temps nécessaire à effectuer ces mutations, que ce dut être dans les Gaules, et avant que Constantin se fût mis en marche pour l'Italie.

[312] Fidèle à sa célérité ordinaire, il avoit passé les Alpes et étoit devant Suze, qu'on le croyoit encore occupé de ses préparatifs dans les Gaules. L'Insubrie tomba d'abord en son pouvoir, et une victoire qu'il y remporta sur un lieutenant de Maxence lui permit d'arriver jusqu'aux portes de Rome sans obstacle. La superstition y retenoit enfermé Maxence avec une armée trois fois plus forte que celle de son adversaire. Cette circonstance, qui rendoit le siége impossible, menaçoit Constantin de longueurs préjudiciables à ses projets, lorsque la confiance de l'ennemi dans sa multitude l'emporta sur les terreurs de Maxence, et lui fit hasarder de camper sous les murs de la ville. Cette dé-

marche rendit à Constantin l'espoir de terminer cette grande querelle en un jour. Maxence disposa ses forces assez maladroitement pour paralyser les mouvemens d'une partie de ses troupes. Constantin ne fit peut-être pas de moindres fautes; mais le ciel, qui vouloit vaincre par son bras, les fit tourner à son avantage. Une valeur inconsidérée, qui le porta au milieu du danger, ne fut funeste qu'à Maxence, dans les rangs duquel il jeta le désordre, et qui fut réduit à la fuite. En repassant un pont qu'il avoit fait disposer avec art sur le Tibre pour engloutir Constantin, lorsqu'il se hasarderoit à le traverser, il le sentit fléchir sous lui, et périt ainsi victime de son propre stratagème. Cet événement mit fin à la guerre. Toutes les provinces de Maxence reconnurent l'autorité de Constantin, et il la consolida par sa modération. Si l'on en excepte quelques prétoriens factieux qu'il dégrada, chacun conserva les dignités dont il étoit revêtu. Il entra triomphant dans Rome; mais, à la grande douleur des païens, il n'alla pas faire hommage de sa victoire au dieu du Capitole. Il mit le sceau à cette espèce d'abjuration de l'idolâtrie, en publiant, de concert avec Licinius, un édit qui, indépendamment de la liberté de conscience accordée en principe à tous les sujets de l'empire, portoit l'ordre spécial de rendre aux

chrétiens les églises et les fonds communs dont ils avoient été dépouillés. Les deux empereurs se chargeoient de dédommager ceux qui avoient acquis ces biens, ou qui les avoient reçus de la munificence impériale.

[313] Maximin n'accéda qu'en partie à ces mesures; il lui fallut l'épreuve du malheur pour qu'il s'y conformât entièrement. Vaincu dans les démêlés qui s'élevèrent entre lui et Licinius, il imputa ses désastres à ses prêtres; et, aussi cruel envers eux qu'il l'avoit été à l'égard des chrétiens, il en fit massacrer un grand nombre. Ce fut alors seulement qu'il rétablit les chrétiens dans les droits dont il les avoit privés; mais ce tardif repentir ne le sauva pas. Poursuivi de poste en poste par Licinius, il se renferma dans Tarse, où, cerné par terre et par mer, et n'espérant rien de la clémence de son ennemi, il s'empoisonna lui-même, et finit dans des angoisses affreuses une vie qu'il avoit souillée de tous les excès de la cruauté. Dioclétien, qui le premier avoit déchaîné tant de fureurs, le suivit de près, et eut une fin presque aussi déplorable.

[314-324] Des sujets de rivalité ne pouvoient manquer de s'élever bientôt entre Licinius et Constantin, restés seuls de tant de maîtres qui se partageoient l'empire. Quelques traités mal observés firent trève de temps

en temps à leurs dissensions. Elles se terminèrent au bout de dix ans par l'abdication de Licinius, qui fut transféré à Thessalonique. Quelques tentatives sourdes, hasardées par lui pour ressaisir le pouvoir, le conduisirent à la mort. Il fut étranglé à l'âge de quatre-vingts ans; et Constantin en avoit quarante-neuf quand il se vit ainsi seul maître de l'empire.

Malgré leurs revers, les Francs ne cessoient de se rapprocher des frontières de la Gaule. Immédiatement après la défaite de Maxence, Constantin s'étoit vu obligé de repasser les Alpes pour réprimer une de leurs incursions. En 320, et au milieu de ses démêlés avec Licinius, il leur opposa son fils Crispus, qui s'illustra contre eux par des succès semblables à ceux de son père. Ce jeune prince, élevé par Lactance, le Cicéron chrétien, avoit répondu aux soins de cet illustre instituteur. Une calomnie de Fausta, sa belle-mère, qui le dénonça comme ayant voulu attenter à son honneur, priva Constantin et l'empire d'un fils et d'un héros qui devoit être leur appui. Constantin avoit dans le caractère une certaine férocité que les semences tardives de la religion ne purent déraciner de son cœur, et en même temps une violence qui ne lui permettoit aucun délai entre les impressions qu'il recevoit, et les mesures qu'elles lui fai-

soient prendre. Ce fut par suite de ce naturel impétueux qu'il envoya son fils à la mort sans rien approfondir, et que, lorsqu'il eut reconnu son erreur, il n'y sut d'autre remède que de faire étouffer Fausta dans un bain. Cette dernière exécution, celle de Maximien son beau-père, de Licinius et de Bassien, ses beaux-frères, et plusieurs autres rigueurs de ce genre, quelque justes qu'elles aient pu être, ont jeté sur Constantin une couleur d'autant plus défavorable, qu'on les devoit moins attendre d'un prince qui faisoit gloire d'arborer les étendards de la plus douce des religions.

[325] Seul possesseur de l'empire, il se livra avec un zèle égal aux affaires de la religion et à celles de l'état. L'église doit à ses soins la convocation du premier concile général, celui de Nicée en Bithynie, tenu en 325, contre Arius et sa doctrine *. Il améliora aussi la forme du gouvernement par des institutions nouvelles, qui, en divisant les pouvoirs subalternes, concentrèrent la puissance gouvernante, et lui rendirent l'énergie nécessaire pour surveiller et pour contenir toutes les parties d'un corps aussi vaste, menacé sans cesse de révoltes intérieures ou d'attaques extérieures. Le succès répondit à ses moyens; et, pendant douze ans qu'il régna seul, la fermeté de son administration

* Eusèbe. Sozomen. Zozime.

maintint la paix au dedans, et fixa la victoire au dehors, quoique le changement de toutes les habitudes, l'adoption du christianisme, et le renversement des temples et du culte des idoles dussent alimenter mille causes diverses de mécontentement. Mais, au lieu de perpétuer des institutions si salutaires, et si nécessaires même à la prospérité de l'état, lui-même y porta atteinte par le partage qu'il fit de l'empire entre ses trois fils, division impolitique dont le moindre défaut fut d'exciter l'ambition mutuelle de ces princes, et de maintenir dans l'intérieur de l'empire un état permanent de dissensions qui minoit ses ressources contre les barbares. Constantin, qui avoit régné seul, et sans que ses frères eussent partagé son pouvoir, devoit laisser son exemple à sa postérité. Cette heureuse position de Constantinople, qu'il avoit bâtie sur les fondations de Bysance, et de laquelle, comme d'un point central, il observoit tous les mouvemens qui s'élevoient autour de lui, perdit cet avantage sous ses successeurs; et, par suite des partages, cette ville devint, pour ainsi dire, une place frontière, exposée à la fois et aux insultes des barbares et à la convoitise des maîtres de l'Occident, qui s'en approchèrent peu à peu par l'extension de leur territoire en Illyrie.

[337-353] Dans le partage de l'immense

succession de Constantin, l'aîné de ses fils, Constantin dit le Jeune, eut les Gaules, la Bretagne et l'Espagne; à Constance, le second, échurent la Thrace, l'Asie et l'Egypte; et Constant, le troisième, obtint l'Italie, la Grèce, l'Illyrie et l'Afrique *. Mais à peine furent-ils en possession de leurs parts, que déjà ils étoient en guerre pour se dépouiller l'un l'autre. [340] La quatrième année de leur règne, Constantin fut tué à Aquilée, dans une bataille entre Constant et lui, et son héritage fut la proie du vainqueur, qui fit regretter son frère dans les Gaules. Les Francs y étoient entrés pendant les débats des deux frères, et un mélange de bons et de mauvais succès leur avoit permis d'y prendre leurs quartiers d'hiver. [337-353] Constant acheta leur retraite, et même leur alliance. Le repos qu'il se procura par ce trafic le perdit. Plus libre de s'adonner à ses passions, il souleva mille mécontentemens contre lui. Une conjuration se forma; et, pendant qu'il étoit à la chasse, Magnence, d'origine franque, et chef de deux légions, se fit proclamer à Autun dans un repas donné sous un autre prétexte. [350] Constant, contraint de fuir, fut massacré à Elne, au pied des Pyrénées, après un règne de treize ans depuis la mort de son père. Constance, le dernier des trois

* Zozime. Zonare. Eutrope.

frères, prit alors des mesures pour faire valoir ses droits à l'héritage de Constantin. Magnence lui épargna la moitié du chemin; et son armée, fortifiée d'un parti de Francs et de Saxons qui s'étoient donnés à lui par le motif de leur commune origine, rencontra Constance sur les bords de la Drave, à Mursia en Pannonie (aujourd'hui Essek en Hongrie). Magnence y fut vaincu; mais sa résistance fut si opiniâtre, que le champ de bataille resta couvert de plus de soixante mille morts. Ce fut pour l'empire une journée de deuil et de ruine dont il ne put jamais se remettre, et qui tourna tout entière au profit des barbares. [337-353] Constance, dont la perte avoit été presque égale à celle des vaincus, affoibli par sa victoire même, ne put poursuivre alors Magnence, qui repassa les Alpes et se fortifia vers Aquilée. Forcé dans ce poste l'année suivante, il recula jusque dans les Gaules; et, ayant mal défendu les défilés des montagnes, il ne tarda pas à se voir investi dans Lyon. Frustré de l'espérance des secours qu'il y attendoit, et craignant d'être livré par ses soldats, qui commençoient à trouver de l'extravagance à soutenir sa cause, il massacra, dans son désespoir, tout ce qu'il avoit de parens renfermés avec lui, se tua lui-même ensuite, et donna ainsi un dernier témoignage de la férocité habituelle

de son caractère. Aussi fut-il peu regretté.

[353] Pendant ces dernières campagnes, Constance s'étoit procuré l'appui de ces mêmes Francs qui d'abord l'avoient combattu, et qui, depuis, par une diversion dans le nord de la Gaule, avoient paralysé les secours sur lesquels avoit compté Maguence. Ils s'en payèrent par leurs ravages, et facilitèrent de nouvelles incursions à leurs compatriotes. Constance, qui les avoit appelés, se vit obligé de marcher contre eux; mais bientôt un traité, qui les fit passer à l'alliance des Romains, prévint la suite des hostilités.

[354-355] Depuis Constantin les armées romaines se recrutoient d'officiers et de soldats pris chez ces peuples. Sylvain, l'un d'eux, déserteur du parti de Magnence, avoit contribué pour beaucoup aux victoires de Constance. Il en avoit été récompensé par la charge de maître de la cavalerie dans les Gaules, où il avoit la commission de surveiller les mouvemens de ses propres compatriotes. Il s'en acquittoit avec talent et fidélité, lorsque les courtisans et les eunuques, qui avoient tout pouvoir à la cour de Constance, rendirent sa foi suspecte. Instruit de leurs machinations, et effrayé des dangers qu'il pouvoit courir, Sylvain ne voit de salut pour lui que dans la rébellion même dont il étoit faussement accusé, et se fait proclamer Auguste, tandis

que Constance, non moins alarmé de cette défection, ne trouve d'autres moyens que l'assassinat pour en arrêter les suites. Ursicin, compatriote de Sylvain, qui comme lui avoit été maître de la cavalerie, et qui, sur des suspicions semblables de révolte, étoit détenu par Constance, est remis secrètement en liberté. Il gagne Cologne avec mystère, et se présente à Sylvain comme un opprimé qui venoit d'échapper à la tyrannie, et qui lui offroit son ressentiment et son bras. Sylvain, peu défiant, l'accueille en compatriote infortuné, et cinq jours après il paie de sa vie l'excès de sa confiance. Indignés d'une telle trahison, les amis de Sylvain appellent les barbares pour venger sa mort. Ceux-ci investissent Cologne, qui se rendit après dix mois de siége; et, à la faveur de leurs empiétemens, ils se voient bientôt possesseurs sur les bords du Rhin d'une lisière qui n'avoit pas moins de vingt lieues de largeur. Des peuples, opprimés par les magistrats romains, loin de s'alarmer de leurs progrès, virent une perspective de liberté dans celle de leur domination, et envièrent le sort des cantons qui s'y trouvoient déjà soumis.

[356] La situation des Gaules étoit critique. Elles demandoient un chef qui réunît au pouvoir la considération de la naissance. Mais Constance n'avoit point d'enfans mâles, et la

famille de Constantin étoit sur le point de s'éteindre. L'empereur y avoit contribué lui-même par le massacre qu'il avoit ordonné ou souffert de ses oncles et de ses cousins, lorsque le sénat et l'armée voulurent assurer l'empire aux seuls fils de Constantin. Gallus et Julien, fils de Jules Constance, frère de Chlore, furent les seuls qui échappèrent, et que la religion cacha quelque temps dans le secret de son sanctuaire. Depuis, Gallus, devenu beau-frère de Constance, n'en avoit pas moins péri par ses ordres, comme aspirant à l'indépendance, et Julien avoit pensé être enveloppé dans son infortune. Il n'éprouva que celle de l'exil. Malgré la haine que lui portoit l'empereur, il en fut rappelé en cette occurrence, et on le crut nécessaire pour rétablir l'autorité de l'empire dans les Gaules, que Constance ne pouvoit alors aller visiter. A son défaut, il y fit passer Julien, qu'il créa César, et auquel il donna sa sœur Hélène en mariage. Il ne lui confia d'ailleurs qu'une autorité assez précaire, et qui étoit subordonnée à des chefs sur lesquels il comptoit davantage. Ce qui peut excuser Constance, et justifier même sa réserve à cet égard, c'est que Julien sortoit pour ainsi dire de l'école, et qu'il n'avoit aucune idée de l'art militaire lorsqu'il partit pour sa destination. Le nouveau César passa l'hiver à Vienne, pendant

que la réunion de ses troupes se faisoit du côté de Reims; et il mit ce temps à profit pour étudier son métier dans les livres, ainsi qu'avoit autrefois fait Lucullus, et avec le même succès. Au printemps il gagna Autun, qui venoit d'éprouver une attaque inattendue des Germains, et qui n'avoit dû son salut qu'à la résistance de quelques vétérans que n'avoit pas gagnés l'effroi général répandu par toute la ville. D'Autun, passant par Auxerre et par Troyes, il arriva à Reims, prenant toujours le chemin le plus court, quoiqu'il fût infesté de coureurs ennemis, avec lesquels il lui fallut escarmoucher de temps en temps. Ces imprudences d'un guerrier novice lui furent utiles pour le familiariser avec le danger. Son courage ne fut cependant point éprouvé dans sa première campagne. Ses forces en imposèrent tellement aux ennemis, que de toutes parts ils se retirèrent devant lui, et que, sans coup férir, il rentra à Cologne, qu'il se hâta de réparer *.

[357] Julien prit ses quartiers d'hiver à Sens. Il s'étoit éloigné des frontières, à l'effet de préparer avec plus de tranquillité ses plans de campagne, et de pourvoir avec plus de facilité à la subsistance de ses troupes, qu'il pouvoit tenir dispersées avec plus de

* Amm. Marcell. La Bletterie, Hist. de Julien.

sécurité. Mais c'étoit une faute devant un ennemi actif et vigilant, merveilleusement propre à un coup de main. Au moment où Julien le soupçonnoit le moins, il se vit cerné tout d'un coup dans la ville par une armée de barbares qui avoit trompé sa surveillance. Il manda sur-le-champ Marcellus, qui commandoit la cavalerie et qui se trouvoit à peu de distance de lui. Mais Marcellus, muni d'instructions secrètes de Constance, qu'il interprétoit peut-être encore dans le sens des dispositions haineuses de ce prince pour Julien, demeura tranquille. Dévoué ainsi à succomber, et réduit à si peu de monde qu'il ne pouvoit tenter de sortie, Julien ne put que repousser les assauts à l'aide des habitans qu'il anima de son courage. Sa constance triompha de l'intrépidité des assiégeans, qui, au bout d'un mois, se retirèrent. Le rappel de Marcellus fut toute la satisfaction qu'il put obtenir de l'espèce de trahison dont il avoit failli être la victime.

Toujours forcé de dépendre de la bonne volonté des généraux qui ne recevoient pas ses ordres, sur le concert desquels il devoit compter, et qui se faisoient un mérite de lui manquer toujours, ce fut avec cette défaveur que Julien se vit contraint d'entamer une nouvelle campagne. Barbation, qui arrivoit d'Italie, devoit, d'accord avec lui, presser

les Germains entre les deux armées ; mais, parvenu à la hauteur de Bâle, il attaqua seul, dans l'espoir d'avoir seul aussi la gloire du succès. Il ne recueillit que la honte d'une défaite ; et, dans son dépit, il mit dès lors tout en œuvre pour faire éprouver le même sort à Julien. Au lieu de suivre le plan d'opérations adopté pour envelopper l'ennemi, il ne s'avance plus, demeure immobile, laisse passer et repasser les barbares sans permettre de les attaquer, casse les officiers qui prétendent le tenter, et entre autres le tribun Valentinien, qui depuis fut empereur. Julien avoit besoin de bateaux pour déloger les barbares de quelques îles du Rhin, Barbation fit brûler les siens pour éviter de les donner. Le résultat de tant de manœuvres fut de placer Julien dans la situation de se voir attaqué auprès d'Argentorate (de Strasbourg) par toutes les forces des Germains, trois fois plus nombreux que lui. Mais cette infériorité étoit compensée du côté de Julien par l'avantage de commander seul, et par la confiance que ses troupes avoient en lui. Il se l'étoit acquise par des manières simples, prévenantes, et par une vie dure, qui lui faisoit partager toutes les incommodités du soldat. Chnodomare, chef des princes ligués, fier de ses anciens avantages, lorsque ses secours avoient été réclamés par Constance contre Décentius, frère de Magnence, s'a-

vançoit avec une assurance qui ne lui faisoit rien diminuer des mesures de précaution que sollicitoit la prudence. Au premier choc la cavalerie romaine plia. Julien se présenta aussitôt au-devant des fuyards, et sa personne fut un obstacle qu'ils n'osèrent franchir ; ils reviennent sur leurs pas : l'infanterie, appuyée par eux, redouble d'efforts, enfonce l'ennemi à son tour, et, le pressant de plus en plus, fait pencher enfin la balance du côté des Romains. Chnodomare est fait prisonnier, et les barbares, forcés de repasser le Rhin, sont repoussés encore par-delà le Mein. Julien y fait relever une forteresse qui avoit été bâtie autrefois par Trajan, et intimide tellement les Germains par cette barrière, au moyen de laquelle il les tenoit comme en bride, qu'ils lui demandent la paix. Mais une trève de dix mois fut toute la faveur qu'il jugea à propos de leur accorder.

Ce fut dans son retour qu'il rencontra un parti de six cents Francs, qui, le croyant pour long-temps occupé en Germanie, s'étoient hasardés dans les contrées qu'arrose la Meuse, où ils avoient pillé plusieurs bourgades. A l'approche de Julien, ils se retranchèrent de leur mieux dans les ruines de deux châteaux sur le fleuve, et ils y tinrent pendant deux mois. Quoique tellement accoutumés à vaincre ou à mourir, qu'il fût à dés-

honneur parmi eux de se rendre, et que, suivant Libanius, on n'en vît pas même d'exemple, ils crurent pouvoir céder cette fois sans honte à un général de la réputation de Julien. L'amour propre du jeune César fut flatté de ce témoignage d'estime : il fit passer honorablement ses prisonniers à Constance, et celui-ci s'empressa de les disséminer dans ses légions, estimant, dit encore Libanius, que c'étoit autant de tours qu'il mêloit à ses soldats.

Tant de succès ne mirent pas Julien plus en faveur. Les courtisans, caressant l'aversion du maître, déprimoient les avantages du jeune prince, et ne l'appeloient que *victorinus* (le Petit-Vainqueur), faisant allusion à un général de ce nom, qui, au temps de Gallien, avoit eu quelques succès dans la Gaule contre les mêmes ennemis, et qui même avoit été décoré de la pourpre pendant quelques instans. Julien acheva l'hiver à Lutèce (à Paris), qu'il paroissoit affectionner. On croit que le palais des Thermes, hors de la Cité proprement dite, et situé vers l'emplacement de la rue des Mathurins, fut son ouvrage.

[358] Dans la campagne suivante il attaqua les divers peuples de la confédération des Francs, que trop peu de concert entre eux rendit successivement la proie du vainqueur. Au reste, généreux dans la victoire, il se la

fit aisément pardonner. Il se fit même des auxiliaires parmi les vaincus, et se composa dans son armée deux corps de Saliens, les plus renommés entre les Francs. Mais ce fut surtout dans sa dernière campagne qu'il s'acquit la gloire la plus pure, en donnant ses soins à réparer les dommages des barbares, et en repeuplant les villes et les cantons qu'ils avoient ravagés. Ces vertus pacifiques au milieu des embarras de la guerre, la sagesse de son administration, sa fermeté à proscrire toute levée d'impôts au-delà du besoin, et la protection enfin qu'il accorda aux évêques orthodoxes persécutés par Constance, qui favorisoit l'arianisme, excitèrent pour lui dans les Gaules un enthousiasme aussi général qu'il étoit mérité.

[360] Soit jalousie cependant, soit besoin réel, Constance, qui méditoit une expédition contre les Perses, fit redemander plusieurs légions à Julien. Celui-ci obéit sans murmures; mais il n'en fut pas de même des soldats. Le regret de quitter un général auquel ils étoient affectionnés ; l'opinion universellement répandue qu'on ne l'affoiblissoit que pour l'abandonner à la merci des barbares; la répugnance enfin à quitter leur propre sol, pour aller combattre sous une température à laquelle ils n'étoient point habitués : tous ces motifs et d'autres encore soulevèrent

peu à peu les esprits, et les firent passer bientôt à une révolte déclarée contre l'autorité de Constance. Dans leur effervescence, ils se portent en foule au palais de Julien ; et, l'élevant sur un bouclier, ils le proclament Auguste. Julien résiste en vain : c'est avec menaces que la couronne lui est offerte, et il est contraint d'en couvrir sa tête, pour la dérober à la fureur qui commençoit à agiter le soldat. Son acquiescement et une gratification qu'il fit distribuer achevèrent de ramener le calme. Julien se hâta de faire part à Constance de cet événement et de l'impossibilité où il s'étoit vu de l'empêcher. Dans la nécessité où ils se trouvoient l'un et l'autre de se soumettre aux circonstances, il lui demandoit d'autoriser de son aveu la dignité dont il se trouvoit revêtu. Constance, outré de colère, lui dépêcha un officier chargé de lui reprocher son ingratitude, de lui intimer l'ordre de dépouiller les marques d'une autorité illégitime, et de casser tous les agens qui avoient favorisé cette révolution. Mais Julien répondit que, si, devenu orphelin, il devoit quelque reconnoissance à l'empereur pour les soins qu'il avoit fait prendre de son enfance, il étoit malséant à Constance de le rappeler, lorsque c'étoit à lui-même aussi qu'il avoit à imputer les malheurs qui l'avoient privé de ses parens ; quant à sa nouvelle di-

gnité, il déclara qu'il s'en dépouilleroit volontiers si l'armée vouloit y consentir. Mais l'armée, à ces paroles, renouvela son choix par ses acclamations, et l'envoyé de Constance eût été mis en pièces sans la protection que lui accorda Julien. L'animosité croissant de part et d'autre, et Constance ne dissimulant pas le projet de réduire Julien par la force, ce dernier prit des mesures pour assurer ses nouvelles prétentions. Il se rendit avec célérité en Illyrie, et se disposoit à marcher vers Constantinople, lorsque Constance, interrompant son expédition contre les Perses pour venir au-devant de lui, fut attaqué dans le chemin d'une fièvre dont il mourut. Il ne laissa qu'une fille, qui fut mariée dans la suite à Gratien.

Aux soucis que les soins du gouvernement et que les troubles de l'empire avoient apportés à Constance pendant la durée de son règne, se joignirent tous ceux qu'il se procura gratuitement par son zèle pour l'arianisme. Cette hérésie, condamnée à Nicée, avoit repris de nouvelles forces à la mort de Constantin. Du vivant même de ce prince, Athanase, patriarche d'Alexandrie, et le plus ferme défenseur de la croyance catholique, avoit été relégué à Trèves. L'église des Gaules, préservée du venin de l'erreur, reçut avec joie dans son sein ce généreux confes-

seur de la foi de la Trinité. Cependant, au concile d'Arles, en 353, plusieurs de ses évêques, à force de vexations, eurent la foiblesse de lui dire anathème. Trompés même, en 358, à celui de Rimini, avec tous les autres évêques de l'Occident, par les expressions ambiguës de l'adroit Valens, ils donnèrent à l'hérésie le triomphe d'approuver le formulaire captieux qui leur fut présenté, et qu'ils signèrent par amour de la paix : triomphe léger d'ailleurs, et parce que cette formule équivoque n'étoit point hérétique dans le sens que l'entendoient les pères, mais dans celui seulement que lui attribuoient les ariens ; et parce que ces mêmes pères rétractèrent pour la plupart une adhésion surprise à leur bonne foi, sitôt qu'ils reconnurent qu'on prétendoit les faire parler autrement qu'ils n'avoient pensé. Hilaire de Poitiers, exilé en Phrygie pour avoir résisté, deux ans auparavant, dans le concile de Béziers, aux innovations que l'on prétendoit introduire dans la foi, et renvoyé dans sa patrie après le concile de Séleucie, tenu en Orient, au même temps et à la même fin que celui de Rimini, mais avec moins de succès pour les ariens, contribua beaucoup par son zèle à relever le courage de ses collègues, et à faire rétablir dans les confessions de foi le mot de *consubstantiel*, qui fermoit la porte à tous les faux-fuyans de l'erreur.

Les évêques de la Gaule étoient depuis long-temps en possession de ce louable zèle pour étouffer les schismes et les hérésies, et ramener les esprits à l'union. Dès le temps des rêveries de Montan, rêveries illustrées par la chute de Tertullien, on les avoit vus écrire aux églises que cette nouvelle doctrine avoit divisées, et s'entremettre pour y établir la paix. Irénée, encore simple prêtre de l'église de Lyon, qu'il devoit régir dans la suite, avoit été porteur de ces lettres, et vingt ans après, vers l'an 197, il s'employa encore, mais avec moins de succès, à faire convenir les églises d'Orient et d'Occident sur l'époque de la célébration de la pâque. Mais ce qui fut plus glorieux pour lui, c'est qu'il parvint à maintenir l'union entre elles malgré cette diversité, et malgré les mesures violentes du pape Victor, qui séparoit de sa communion ceux qui ne s'étoient pas rangés à son avis. Victor mourut l'année suivante; et ses successeurs ne jugeant point à propos de tenir à l'exécution de son décret, chaque église, jusqu'au concile de Nicée, put conserver à cet égard ses usages particuliers. En 258, les évêques de la Gaule concoururent encore à maintenir l'unité de l'église dans son premier siége, en se prononçant contre les sectateurs de Novatien, le premier antipape. Aussi l'estime qu'ils s'étoient acquise étoit telle, qu'au pre-

mier concile d'Arles, en 314, Constantin déféra à leur jugement la confirmation du concile de Rome contre les donatistes, et que le concile général de Nicée adopta les décisions de ce même concile au sujet de la célébration de la pâque et du baptême des hérétiques.

[361] Julien, délivré de toute cause d'inquiétude par la mort de Constance, continua paisiblement sa route, et fut reçu à Constantinople avec des acclamations générales. Sa courte administration n'offre plus rien de particulier à la Gaule. Elle se partagea tout entière entre les soins qu'il se donna pour le rétablissement du paganisme, et ceux qu'il destina à une nouvelle expédition contre les Perses, dans laquelle il trouva la mort.

[363] L'armée, dans la nécessité de se donner un chef pour sortir de la position embarrassante où Julien l'avoit laissée au milieu des déserts de la Mésopotamie, fit choix d'un chrétien zélé, nommé Jovien, que Julien, malgré ses préjugés, avoit voulu retenir près de lui *. Cet officier, aussi distingué par ses talens que par ses principes, après avoir fait à la dureté des circonstances le sacrifice de quelques provinces, revenoit tranquille à Constantinople, où il étoit désiré, lorsque la va-

* La Bletterie et les auteurs ci-dessus.

peur du charbon imprudemment allumé dans une chambre où il s'arrêta, mit fin à sa vie. Quelques années auparavant, Julien, pendant son séjour à Lutèce, avoit pensé périr d'un pareil accident. La brièveté du règne de Jovien ne lui permit pas de donner à la Gaule d'autres signes de bienveillance que la nomination de divers officiers chargés de veiller à sa défense.

[364] Valentinien, tribun militaire, lui succéda par les suffrages de l'armée, qui lui demanda de s'adjoindre un collègue à l'effet de prévenir l'embarras où s'étoit trouvée la chose publique à la mort de Julien. Il jeta les yeux sur Valens son frère, et l'établit dans l'Orient, où ce prince essaya de faire prévaloir l'arianisme. Pour lui, il se réserva l'Occident, et y conserva les principes de l'orthodoxie. C'est à dater de cette époque que l'on compte la division de l'empire en empire d'Occident et en empire d'Orient *.

[366] A cette même époque aussi se fit ressentir avec une nouvelle violence le débordement des barbares. Entre les généraux que leur opposa Valentinien fut le comte Théodose, père de Theodose-le-Grand. Chargé de repousser les Francs, il avoit obtenu sur eux divers avantages, lorsqu'il fut envoyé dans la Bretagne. Jovin, son successeur,

* Zonare. Zozime. Fléchier, Hist. de Théodose.

grand-maître de la cavalerie dans les Gaules, poursuivit ces premiers succès, et porta de si rudes coups aux Germains, qu'il les contraignit, pour quelques années, à laisser les Gaules en paix.

[367] Elles furent le théâtre où Valentinien, pour étouffer les brigues de ceux qui avoient pensé à lui donner un successeur, à l'occasion d'une maladie qu'il eut à Amiens, éleva à la puissance impériale Gratien son fils, âgé seulement de douze ans. Autant pour le former à l'art de la guerre que pour lui attacher le soldat, il le tint presque toujours auprès de lui dans ses expéditions militaires, et notamment dans celle qu'il entreprit pour contenir les Francs, qui, tour à tour soumis et menaçans, ne cessoient de harceler l'empire. Son expédition ressembla à toutes les précédentes. La science militaire l'emporta sur le courage, mais sans pouvoir l'abattre : les vaincus se retirèrent dans leurs forêts en attendant le moment de reprendre l'offensive. Instruit par l'inutilité de ses efforts, Valentinien changea de tactique : il leur opposa d'abord une ligne de forts et de retranchemens depuis la Rhétie jusqu'à l'Océan ; et il acheva de se procurer la sécurité par les alliances qu'il contracta avec les uns, et les divisions qu'il fomenta parmi les autres.

[375] Ces mesures lui permirent de tourner

ses forces contre les Quades (les Moraves), qui essayoient alors de venger une trahison dont leur roi avoit été la victime. Le Franc Mérobaud commandoit l'armée romaine. Il battit les Quades, qui, réduits à se soumettre, envoyèrent des députés à Valentinien. Mais, soit que le violent empereur fût choqué de leur costume grossier qu'il estima à insulte, soit qu'il fût mal satisfait de leurs excuses, il entra contre eux dans une colère si excessive que le sang lui en sortit par la bouche et le suffoqua.

Gratien étoit resté dans les Gaules pour veiller aux frontières. L'armée victorieuse, également éloignée de lui et de Valens, se donna pour chef et proclama empereur Valentinien, âgé de quatre à cinq ans, fils que le dernier empereur avoit eu de Justine, sa seconde femme, veuve de Magnence, et qui se trouvoit alors avec sa mère à la promixité du camp. Gratien s'en offensa d'abord, et finit par approuver ce choix. Il le fit avec sincérité, et ne cessa d'avoir pour son jeune frère les soins et les sentimens d'un père. Il lui abandonna l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, sous la tutelle de sa mère et d'un de ses oncles, auxquels il associa les deux Francs Mérobaud et Bauton.

[379] Quatre ans après la mort de Valentinien, Valens, son frère, succomboit sous

les efforts des Goths. Les Huns et les Alains, peuples tartares, que trois siècles auparavant les souverains de la Chine avoient repoussés de l'est de l'Asie vers l'ouest, habitans limitrophes alors des Palus Méotides (de la mer d'Azof), qui les séparoient de l'Europe, étoient demeurés circonscrits dans leurs limites tant qu'ils les avoient crues impossibles à franchir. Le hasard d'une chasse leur apprit que ces marais n'étoient point impraticables, et aussitôt l'inquiétude naturelle à ces peuples, sans attache au territoire qui les a vus naître, les porta à s'y hasarder. Ils rencontrèrent au-delà les Goths, qui prirent la fuite devant eux sur la rive gauche du Danube, et qui sollicitèrent de Valens, par Ulphilas, leur évêque *, la permission de traverser le fleuve pour se mettre à l'abri. Valens acceda avec empressement à une proposition qui lui donnoit une multitude de sujets pour repeupler les contrées désolées de la Thrace. Mais, soit qu'il eût quelques motifs de se repentir tardivement de cette concession, soit que ce fût

* Cet Ulphilas, obligé d'embrasser l'arianisme pour se rendre Valens favorable, est le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths. On prétend qu'il est l'inventeur des lettres gothiques, et que son précieux manuscrit, en lettres d'or et d'argent, est conservé sous le nom de *Codex argenteus* (manuscrit d'argent), dans la bibliothèque des rois de Suède.

le tort de ses ministres et de ses généraux, ces peuples ne tardèrent pas à être traités en ennemis par la soustraction des vivres qu'on leur fit éprouver. Poussés au désespoir par la famine, ils s'arment contre leurs prétendus bienfaiteurs, battent les généraux de Valens, inondent la Thrace, et étendent leurs courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Valens, qui étoit en Asie, accourt lui-même à la défense de ses provinces, et sollicite en même temps des secours de son neveu. Gratien s'empressoit de lui faire passer deux légions, et se disposoit même à les suivre, lorsque les Germains, toujours à l'affût des circonstances, passent le Rhin sur la glace aux environs d'Argentorate (Strasbourg), et le forcent de penser à sa propre défense. Il fut contraint de rappeler ses deux légions; mais, ayant opéré la jonction avec d'autres troupes que lui amenoit Mérobaud, auquel il avoit confié le gouvernement de l'état pendant son absence, il attaqua les Germains, et les défit dans une bataille plus sanglante que celle que vingt ans auparavant leur avoit livrée Julien au même lieu, et qui procura un long repos à la Gaule. Libre alors de reprendre ses premiers desseins, Gratien marcha avec diligence vers le théâtre de la guerre entre les Goths et les Romains; et il étoit près de l'atteindre, lorsque Valens, devenu plus confiant

dans ses forces, craignant qu'un plus long délai dans l'attaque ne lui fît partager l'honneur de la victoire, chercha avec empressement les Goths qui affectoient de la crainte, parce que leur position difficile entre deux armées les faisoit aspirer après le combat. La rencontre eut lieu près d'Andrinople, et fut si funeste aux Romains, que cette journée, comme celle de Meursia, a été mise au nombre des causes qui ont hâté la ruine de l'empire. Valens y périt brûlé par les barbares, mais à leur insu, dans une chaumière où il s'étoit caché. Gratien n'arriva que pour recueillir les débris de l'armée. Il mit à leur tête Théodose qui avoit déjà commandé en Mœsie, mais qui s'étoit retiré en Espagne, sa patrie, depuis la disgrâce et le supplice du comte Théodose son père. Celui-ci, victime des intrigues de la veuve de Valentinien, et de la haine de l'ombrageux Valens, qui, sur la foi d'un prétendu oracle, craignoit de l'avoir pour successeur, avoit été dénoncé par lui à Gratien comme un traître, et Gratien, foible ou abusé, s'étoit laissé priver de deux appuis importans. Il répara alors ce qu'il y avoit de réparable dans sa faute, et les talens du nouveau chef ne tardèrent pas à rappeler la victoire sous les enseignes des Romains. En peu de temps il nettoya le pays des barbares, et les força à repasser le Danube.

Gratien cependant éprouvoit toute la difficulté de régir l'Occident et l'Orient avec la foible assistance qu'il pouvoit tirer de ses lieutenans, et il avoit cru reconnoître qu'indépendamment des dons les plus distingués il falloit avoir encore un intérêt personnel à la gloire et à la prospérité de l'empire, pour suffire aux soins multipliés qu'il exigeoit en ces temps désastreux. Les derniers exploits de Théodose lui indiquèrent le collègue dont il éprouvoit le besoin; et une acclamation générale de l'armée accueillit son choix quand il en fit la proposition à celle-ci. Il lui fixa l'Orient pour son département; et peu après, sous le commandement des comtes Baudon et Arbogast, tous les deux Francs, il lui fit passer des secours, à l'aide desquels Théodose acheva d'expulser les barbares de tous les pays qu'ils avoient envahis, ou de s'en faire des sujets.

Gratien, qui, pour le salut de l'empire, venoit de revêtir Théodose de la pourpre impériale, avoit, au commencement de la même année, satisfait au vœu de sa reconnoissance en décorant de la pourpre consulaire le poëte Ausone, de Bordeaux, qui avoit été son précepteur. Il avoit fait une diligence extrême pour se trouver à Trèves à l'époque du renouvellement des magistratures, afin de l'installer lui-même dans ses fonctions, et de donner,

par cet acte éclatant de faveur, un témoignage signalé de son amour et de sa protection pour les belles-lettres.

L'empire respiroit, et surtout l'Occident: mais ce calme trompeur, en endormant le prince dans la mollesse, devint l'occasion de sa ruine. Les rênes de l'administration relâchées faisoient naître des sujets de mécontentement, et donnoient aux factions la facilité d'éclater contre lui, lorsqu'il les provoqua encore par plusieurs inconséquences, entre lesquelles il faut compter des préférences trop marquées pour les étrangers. Les Francs étoient surtout l'objet particulier de ses prédilections, et furent honorés des plus hautes charges dans sa cour. Mais ce caprice, déjà si mortifiant pour ses sujets, alla jusqu'au ridicule quand on le vit étendre ses faveurs jusque sur les Alains, et porter l'oubli des bienséances jusqu'à revêtir leur costume.

[381-383] La première étincelle de la révolte partit de la Bretagne. Maxime, qui y commandoit, compatriote de Théodose et son compagnon d'armes, jaloux d'une fortune dont il se croyoit également digne, et mécontent de Gratien pour n'avoir pas discerné le mérite qu'il croyoit avoir, provoqua l'infidélité de ses légions; ou, selon quelques auteurs qui lui sont favorables, fut obligé de céder à leurs instances. Satisfait d'abord de

sa nouvelle condition, il s'étoit contenté d'en jouir paisiblement dans le lieu de son gouvernement; mais, devenu plus ambitieux par la réussite de ses brigues, il descendit sur le continent, et se fortifia des légions gagnées des deux Germaniques. Au bruit de cette défection, Gratien abandonna Trèves avec hâte, et se réfugia à Lutèce, où il donna rendez-vous aux troupes qui lui étoient restées fidèles. Maxime l'y poursuivit : pendant quelques jours, de petits combats sembloient annoncer un engagement général; mais ils masquoient une négociation perfide qui fit passer toute l'armée de Gratien dans le camp de l'ennemi. Ce prince n'eut d'autre ressource que la fuite, et partit accompagné seulement de trois cents cavaliers fidèles, parmi lesquels se trouvoient les deux Francs Mérobaud, consul alors pour la seconde fois, et Bauton, décoré des ornemens triomphaux. Ils atteignoient Lyon lorsque, retardés par une ruse d'Andragathius, qui les poursuivoit, ils tombèrent entre ses mains, et furent mis à mort. Ainsi périt Gratien, âgé seulement de vingt-huit ans. Gratianopolis (Grenoble) lui doit son origine. Valentinien, trop jeune encore pour avoir une volonté efficace, et tenu d'ailleurs en échec par une incursion de barbares suscitée par Maxime, ne put aller au secours de son frère, et fut même contraint par là

nécessité des circonstances de faire la paix. Saint Ambroise fut en cette occasion le négociateur de Valentinien.

[380-385] Maxime alla jouir à Trèves du fruit de son usurpation. Il y signala son gouvernement par l'extirpation de l'hérésie des priscillianistes, qui venoit de naître en Espagne, et qui devoit trouver sa fin dans les Gaules, mais d'une manière déplorable, en ce qu'elle fut sanglante, et provoquée par deux ministres des autels. Priscillien et ses adhérens professoient à peu près les mêmes erreurs que Manès sur l'origine du bien et du mal. Ils y joignoient les absurdités de l'astrologie judiciaire, prêchoient un rigorisme outré, condamnoient le mariage, et néanmoins, s'il en faut croire leurs accusateurs, se livroient à mille pratiques impures. Découverts et déférés par les évêques Idace et Ithace, ils furent condamnés, en 380, dans un concile tenu à Saragosse; mais ils résistèrent au jugement du concile, et poussèrent la révolte jusqu'à sacrer Priscillien évêque d'Avila. Cependant l'intervention du bras séculier, réclamé par Idace, les força à évacuer leurs églises, ainsi que les villes et les provinces qu'ils occupoient. Éconduits par saint Ambroise, dont ils réclamèrent l'appui, et par le pape Damase, qui leur interdit l'entrée de Rome, ils furent plus heureux auprès de Gra-

tien, dont ils regagnèrent la faveur, à l'aide d'un de ses principaux officiers qu'ils achetèrent, et par le crédit duquel ils furent rétablis dans leurs églises. Coupables comme ils l'étoient, ils avoient obtenu plus qu'ils ne devoient espérer; mais, par suite de l'insatiable cupidité attachée à la foiblesse humaine, la satisfaction qu'ils obtinrent leur parut insuffisante tant qu'ils n'y joindroient pas celle de la vengeance. Ils poursuivirent Idace à leur tour, et le forcèrent à se retirer à Trèves. Il y étoit lorsque Maxime, vainqueur de Gratien, vint occuper la capitale des Gaules. Poussé par un ressentiment coupable, ou peut-être sans autre dessein que de poursuivre un juste rétablissement, Idace ayant présenté à l'usurpateur une requête contre ses adversaires; un concile fut indiqué en 384, à Bordeaux, pour juger ce différend, et Priscillien y fut condamné tout d'une voix. Mais, soit qu'il craignît qu'un appel à une autre puissance ecclésiasique ne lui attirât une nouvelle condamnation, il en appela au tribunal de Maxime, et son appel y fut reçu ainsi que l'avoit été la réclamation d'Idace. Des juges civils furent chargés d'examiner de nouveau cette cause; et, par suite des formes qu'elle entraînoit, Idace se vit dans la nécessité de se porter pour accusateur devant un tribunal inusité. La nature des circonstances

auroit permis peut-être de l'excuser du ministère odieux qu'il fut obligé de remplir, sans la passion qu'il manifesta dans sa poursuite. Ce procédé révolta l'église, et fit retomber sur le concile de Bordeaux lui-même quelque blâme, pour n'avoir pas protesté contre l'illégalité d'un appel fait par-devant une autorité incompétente. Mais il considéra sans doute l'inutilité probable de sa réclamation, et craignit peut-être aussi de paroître partial, en récusant des juges de sa conduite pris hors du sein du clergé. Après plusieurs séances, le tribunal confirma la condamnation de Priscillien et de ses adhérens, et porta un arrêt de mort contre eux. Idace n'assista point à cette dernière séance, et un suppléant lui fut nommé d'office.

[385] Ce fut la première fois que l'on vit avec autant d'étonnement que d'épouvante le crime de l'hérésie s'expier par l'effusion du sang; sur quoi il est à observer que ce scandale fut donné par l'intervention irrégulière de la puissance civile, appelée, non point à faire exécuter une décision ecclésiastique, mais à porter elle-même un jugement; qu'elle y fut imprudemment invitée par l'hérésie elle-même; et que l'église, loin de favoriser des procédés aussi contraires à l'ordre qu'à la charité, témoigna une juste horreur de la conduite d'Idace. Quelques évêques le décla-

rèrent hors de leur communion, et saint Martin fut de ce nombre. Il étoit venu à Trèves pour demander à Maxime la grâce de quelques officiers, que leur attachement à Gratien avoit rendus coupables aux yeux de l'usurpateur, ainsi que pour essayer d'arrêter l'effet des dernières sévérités qu'on se proposoit d'étendre en Espagne sur ceux qui étoient suspects de priscillianisme. Tout lui fut accordé, sous l'expresse condition de communiquer avec les idaciens; mais, à ce prix, il refusa les grâces qu'on lui offroit. Cependant l'ordre donné de sévir contre les coupables ébranla sa résolution, et il consentit enfin à assister, avec les évêques idaciens, à l'ordination de Félix, évêque de Trèves, ordination d'ailleurs qu'il refusa de confirmer de sa signature. Presque aussitôt il se reprocha cet acquiescement comme une foiblesse, et il se hâta de l'aller pleurer dans sa retraite, d'où il ne voulut plus sortir pour se trouver à aucun concile.

Cette retraite étoit le fameux monastère de Marmoutiers, bâti par lui près de Tours, en 374, et l'un des premiers que la Gaule ait vus s'élever dans son sein. De cette espèce de séminaire, où la piété et l'instruction étoient également cultivées, et de celui de l'île de Lérins, fondé depuis par Honorat, évêque d'Arles, sortirent comme d'une pépi-

nière une multitude de grands évêques et de grands saints qui soutinrent la gloire que tiroit déjà l'église des Gaules de la constance de ses martyrs, de la sainteté de ses évêques, et de la science de ses docteurs. Entre ses illustres pasteurs, on distingue Maximin, de Trèves; Hilaire, de Poitiers; Martin, de Tours, dit le second apôtre des Gaules; Germain, d'Auxerre; Loup, de Troyes; Victrice, de Rouen; Exupère, de Toulouse; Ursicin, de Sens; Euverte et Agnan, d'Orléans; René, d'Angers; Sidoine, de Clermont; Mamert, de Vienne, qui institua les Rogations; et Nicaise, de Digne, le seul des évêques de la Gaule qui se soit trouvé au concile de Nicée. Enfin, parmi les docteurs et les écrivains ecclésiastiques de la même église, on remarque dans ce même temps Irénée et Eucher, de Lyon; Victorin et Hilaire, de Poitiers; Phébade, d'Agen; Paulin, devenu évêque de Nôle; le moine Cassien, fondateur de nombreux monastères dans les Gaules; et Sulpice Sévère, auteur d'un abrégé d'histoire sainte et de la vie de saint Martin. Quelques-uns réclament encore saint Ambroise, archevêque de Milan, comme étant né à Trèves, où son père étoit préfet du prétoire. Les nombreuses écoles répandues dans les Gaules, en y entretenant le feu sacré des belles-lettres, favorisèrent les travaux de ces écrivains. Malheureusement les incursions

des barbares, en détruisant tous les monumens littéraires, ramenèrent les ténèbres de l'ignorance sur ce beau pays, que Marseille et Rome avoient fait participer à toutes leurs connoissances. On a aux ecclésiastiques, et surtout aux moines, l'obligation d'en avoir conservé quelques débris, qui, avec le temps, ont rendu à l'Europe dégénérée les lumières que tant de ravages lui avoient ravies.

[387-388] Le propre de l'ambition est de s'accroître par le succès. Maxime, maître de la Bretagne, aspira à la Gaule et à l'Espagne. Possesseur de ces contrées, il convoita l'Italie. Sourd aux avis et aux prédictions de saint Martin, malgré la paix jurée et de nouvelles conventions pour lesquelles saint Ambroise étoit retourné dans les Gaules, il passe les Alpes à l'improviste, et peu s'en fallut qu'il ne surprît Valentinien dans Milan. Ce prince eut le bonheur d'échapper avec Galla sa sœur, et de se rendre auprès de Théodose. Excité à la fois et par la reconnoissance et par les charmes de Galla, qu'il demanda en mariage, Théodose embrassa avec chaleur la cause de son beau-frère. Une double victoire qu'il remporta en Pannonie sur Maxime contraignit ce dernier à repasser les Alpes et à se renfermer dans Aquilée. Mais, investi bientôt dans cette place, il y fut livré par ses propres troupes. On prétend que Théodose vouloit lui

sauver la vie, mais que la férocité du soldat prévint les effets de sa clémence. Arbogast, qui commandoit les auxiliaires de l'armée victorieuse, envoyé dans les Gaules pour s'assurer du fils de Maxime, que son père avoit créé César, interpréta aussi sa commission, et fit périr ce jeune homme. Enfin Andragathius, celui qui avoit porté ses mains sur Gratien, n'espérant point de pardon, et se trouvant près de la mer, s'y précipita tout armé pour échapper au supplice. A ces exécutions près, une amnistie générale donna pour partisans à Valentinien ceux qui le combattoient auparavant; car Théodose, renonçant aux droits de la victoire, ne se réserva rien de ce qui avoit appartenu à son bienfaiteur.

[392] Mais il falloit alors des qualités peu communes pour se maintenir sur le trône le plus élevé; et le surcroît de puissance dont la dépouille de Maxime enrichit le jeune Valentinien ne put le soustraire au sort qu'avoit subi son frère. Arbogast, qui, pendant ses disgrâces, l'avoit servi avec fidélité, s'étoit constitué son ministre, et fut véritablement son maître. Militaire consommé, ses seules menaces avoient suffi pour contraindre Marcomir et Sunnon, chefs des Francs, à rapporter les enseignes et les dépouilles que, pendant les démêlés de Valentinien et de Maxime, ils avoient enlevées aux Romains, à la suite

d'une défaite comparable à celle de Varus. Politique habile, il se prévaloit de son expérience pour oser contremander les ordres mêmes de son prince. Fatigué de tant de hauteurs, celui-ci résolut de l'éloigner de sa personne; et, dans une cérémonie solennelle, il lui remit publiquement un écrit par lequel il le destituoit de tous ses emplois. L'audacieux ministre, loin d'être déconcerté de l'appareil qui l'environnoit, se sentant fort de l'affection des gens de guerre, en prit occasion de rompre sans retour le frein de l'obéissance. Il foule aux pieds l'écrit, et déclare à l'empereur lui-même que, ne tenant rien de lui, il n'avoit rien à lui remettre. Indigné d'une telle insolence, Valentinien se jette sur l'épée d'un de ses gardes; et, à la question que lui fait le soldat de l'usage auquel il la destine : « M'en percer le sein, répondit-il; car c'est tout ce qu'il reste à faire à un prince qui n'est pas obéi. » Une scène pareille ne pouvoit finir que par une catastrophe prochaine, funeste au prince ou au ministre. Mais le dernier possédoit le pouvoir : il commença par isoler le monarque de ses serviteurs, et les remplaça par une garde de Francs, vain simulacre d'honneur, qui n'étoit destiné qu'à lui assurer sa victime. Bientôt le prince fut relégué à Vienne, et peu après on le trouva étranglé dans son lit. Il n'avoit que vingt ans et quelques mois.

Arbogast, n'étant pas né citoyen de Rome, ne pouvoit, sans choquer mille préjugés hasardeux, s'asseoir encore sur un trône romain. Réduit à n'occuper que la seconde place, il eut la politique de s'en contenter, en ordonnant d'ailleurs les choses de manière à rester effectivement le maître. Dans cette vue, il s'étoit assuré, et non sans quelque difficulté, d'un certain Eugène, autrefois rhéteur, pourvu depuis d'une charge éminente à la cour, mais d'une nullité absolue comme homme de guerre. Eugène, revêtu par lui des ornemens impériaux, fit part de son avénement à Théodose. Ses ambassadeurs furent honnêtement reçus, s'en retournèrent avec des présens, mais sans réponse positive au sujet de la reconnoissance qu'ils étoient chargés de solliciter. Bien loin de là, Théodose se préparoit à la guerre, et avec d'autant plus d'ardeur que le zèle de la religion vint s'unir aux intérêts de la politique. Eugène alors, en effet, sur la demande d'Arbogast, rétablissoit dans Rome la publicité du culte idolâtrique, que depuis peu Théodose et Valentinien y avoient sévèrement proscrite. C'étoit l'œuvre de Dieu et son propre ouvrage que Théodose entendoit défendre, l'usurpation qu'il vouloit punir, et son beau-frère qu'il prétendoit venger. Eugène et Arbogast, de leur côté, ne négligeoient pas les moyens de faire prévaloir leur parti. Indépendamment des païens qu'ils ral-

lioient à leur cause, ils se procurèrent un autre secours, en se présentant à la tête d'une armée sur les frontières des Allemands et des Francs, non plus pour les attaquer dans leurs retraites comme autrefois, mais pour conquérir leur alliance par un moyen plus sûr que de simples sollicitations. Ils y joignirent d'ailleurs de la condescendance : Arbogast rabattit de ses hauteurs anciennes, et parvint, par des manières plus affectueuses, à gagner ces valeureux alliés. Munis de cet important renfort, Eugène et Arbogast descendent en Italie, fortifient les passages des Alpes-Julies, par où Théodose pouvoit arriver jusqu'à eux; et au pied de ces mêmes montagnes, sous les murs d'Aquilée, ils l'attendent avec d'autant moins d'inquiétude, que la nature et l'art concouroient également à rendre ces barrières inexpugnables. Mais, contre leur attente, Théodose les franchit; et, à sa descente dans les plaines de l'Italie, il découvrit devant lui toutes les forces d'Eugène.

[394] Les légions romaines, dans les deux armées, en formoient la moindre partie : destinées de chaque côté à seconder les efforts ou à réparer les échecs, elles n'en composoient que la réserve; et, à cet effet, elles étoient postées de part et d'autre sur le penchant des collines. Les Francs et les Allemands du côté d'Eugène, les Goths, les Vandales et d'autres

barbares du côté de Théodose, faisoient la véritable force de leurs armées. Dans la dernière, ils étoient commandés par Stilicon, prince vandale, époux de Sérène, nièce de l'empereur; par Gaïnas, officier goth d'un grand mérite; et par Alaric, jeune prince de la maison des Balthes, en possession de donner des chefs aux Goths de l'Ouest ou Visigoths, comme celle des Amales aux Goths de l'Est ou Ostrogoths. Promu à cette dignité après Fritigern, qui avoit été si funeste à Valens, il devoit être lui-même presque aussi fatal aux deux fils de ce Théodose, sous les drapeaux duquel il faisoit alors son apprentissage dans l'art de vaincre et de faire trembler les Romains. Eugène et Arbogast avoient arboré de nouveau les enseignes du paganisme; Hercule et Jupiter reparoissoient sur leurs étendards. Théodose, par opposition, fit arborer la croix sur les siens, et fonda sa confiance sur ce signe, et sur la protection du ciel, dont il embrassoit la cause.

Les Francs, placés par Arbogast à l'avant-garde, ayant reçu le signal, fondirent sur les Goths avec leur impétuosité ordinaire, et les enfoncèrent de toutes parts: dix mille restèrent sur la place, et la nuit sauva le reste de l'armée de Théodose. Elle étoit tellement affoiblie que les principaux officiers conseilloient de repasser les Alpes, et de remettre

une nouvelle attaque au temps où l'on auroit pu faire de nouvelles levées. C'étoit le parti qui sembloit le plus convenable, et auquel on s'attendoit dans les deux armées. Aussi l'étonnement fut-il grand le lendemain lorsqu'on vit Théodose se former de nouveau dans la plaine. Il s'étoit indigné des conseils timides de la veille, et avoit tenu à impiété de laisser fuir les enseignes de Jésus-Christ devant celles d'un Jupiter. Plein de confiance dans un songe prophétique qu'il avoit eu la nuit, il comptoit sur la victoire, et il avoit inspiré la même confiance à ses soldats. Il finissoit ses dispositions, lorsqu'il reçut des avis de divers officiers d'Eugène, qui offroient de se ranger à son parti s'ils étoient conservés dans leurs grades. Théodose le promit, et recueillit presque sur-le-champ le fruit de cette sage politique ; car il donnoit dans une embuscade, lorsque l'officier qui la commandoit fit baisser les armes et passa de son côté. Malgré ces défections partielles, les talens d'Arbogast, la valeur et le nombre de ses troupes maintenoient la fortune en sa faveur, lorsqu'un vent violent, opposé à l'armée d'Eugène, vint s'élever tout à coup. Des tourbillons de poussière aveuglèrent ses soldats, repoussèrent leurs traits, affoiblirent leurs coups, et procurèrent à ceux de Théodose tous les avantages contraires. Cet événement, regardé

comme miraculeux par Théodose, et cité comme tel par tous les auteurs contemporains, décida de la victoire. Les officiers d'Eugène demandèrent quartier et l'obtinrent, sous la condition de livrer leur chef. Perdu dans un nuage de poudre, celui-ci n'avoit pu juger de l'issue de la bataille; mais présumant du succès, il demande avec empressement à ceux des siens qu'il voit accourir à lui avec hâte, s'ils ne lui amènent pas Théodose. Pour réponse, il est enveloppé et conduit aux pieds de ce même Théodose, par les ordres duquel il fut décapité. Arbogast, désespérant d'échapper à un sort pareil, se tua lui-même de deux coups d'épée.

[395] Théodose, par cette victoire décisive, se vit seul maître de l'Orient et de l'Occident; mais à peine jouit-il de ce surcroît de puissance; il mourut trois mois après son triomphe, et confirma de nouveau la division de l'empire, par le partage qu'il en fit entre ses deux fils. Honorius, le plus jeune, âgé de onze ans seulement, eut l'Occident sous la tutelle de Stilicon; et Arcadius, l'aîné, âgé de dix-huit ans, régna en Orient, sous la direction de Rufin, qui, né près de Bordeaux, étoit parvenu à la dignité de préfet du prétoire d'Orient, et à partager avec Stilicon la faveur et la confiance de Théodose *. Ces deux mi-

* Zozime. Zonarc. Mézeray, avant Clovis.

nistres, qui avoient tous les talens nécessaires pour soutenir la puissance de l'empire, en précipitèrent la chute par l'ambition qu'ils eurent peut-être de s'en rendre les maîtres.

Le premier acte d'administration d'Honorius, ou plutôt de Stilicon son ministre, fut une course rapide sur les bords du Rhin, dans toute la longueur de ce fleuve, pour renouveler les anciennes alliances avec les barbares; la réputation de Stilicon fit de ce voyage une espèce de triomphe. Tous les petits princes au-delà du Rhin s'empressèrent de se rendre à ses invitations; les traités faits avec eux furent confirmés et procurèrent à la Gaule un calme de sept à huit ans, dont Stilicon profita pour porter ses armes en Orient.

Rufin, malgré l'âge de son pupille, y commandoit presque avec le même empire que Stilicon en Occident. Cependant il visoit plus haut: il avoit formé le projet de se faire associer au trône, et d'abord de s'en approcher au moyen du mariage de sa fille avec Arcade. Mais, pendant un voyage qu'il fit à Antioche pour satisfaire une vengeance particulière, son intrigue fut déjouée par l'eunuque Eutrope, qui procura à l'empereur la connoissance d'Euxodie, fille du comte franc Bauton, et qui le détermina à l'épouser sans délai. C'est cette impérieuse et irascible impératrice qui persécuta saint Jean Chrysostôme avec une si longue persévérance.

Rufin, déchu de l'espérance de parvenir à son but par les moyens qu'il avoit d'abord imaginés, ne renonça pas à ses premiers projets, et, supposant que les désastres de l'empire, en le rendant plus nécessaire, pourroient le conduire aux mêmes fins, il n'hésita pas, dit-on, malgré les maux que les peuples en devoient ressentir, d'appeler secrètement Alaric et les Goths à la dévastation de la Macédoine, de la Grèce et du Péloponèse. Rien n'étoit défendu dans ces provinces, et le détroit des Thermopyles, l'isthme de Corinthe et la plupart des villes fortes étoient confiés à des traîtres qui avoient ordre de tout livrer. A la nouvelle de cette invasion, Stilicon se crut appelé à la défense de l'Orient. Le salut de l'empire fut son prétexte; son ambition et sa jalousie contre Rufin furent ses mobiles. Il débarque dans le Péloponèse, et à son approche les barbares se hâtent de se retirer. Le reste de sa conduite est un problème. Soit que les voluptés l'eussent amolli, ainsi que le prétend Zozime; soit qu'il eût déféré aux ordres de l'Arcade, qui, par les conseils de Rufin, lui fit dire qu'il eût à regagner son Occident et à lui renvoyer seulement les troupes qu'il retenoit depuis la mort de Théodose; soit enfin que pour ses propres intérêts il eût aussi traité avec Alaric, tout d'un coup, devenu indifférent au spectacle qu'il a sous ses yeux, et perdant subitement de vue l'ob-

jet de son expédition, il laisse échapper les Goths, sans tenter même de leur arracher les dépouilles dont leur marche étoit entravée. Ses soldats pillent au contraire le peu que la pitié des barbares avoit laissé à leurs malheureuses victimes, et lui-même se retire, lorsque n'ayant plus d'ennemis à combattre, et se trouvant à la tête des meilleures troupes de l'Orient, rien, ce semble, ne paroissoit l'empêcher de gagner Constantinople, et d'y renverser la fortune de son émule en pouvoir. Ce n'est qu'à son retour en Italie qu'il reprit les projets de sa haine, et qu'il les mit à exécution par la trahison la plus insigne. Il renvoya à Arcade une partie des forces que ce prince lui avoit fait redemander; mais il mit à leur tête le Goth Gaïnas, qui étoit instruit de ses desseins. Arrivée aux portes de Constantinople, cette troupe, excitée par son chef, témoigne le désir de voir l'empereur, pour lui rendre son hommage hors de la ville. Il accourt avec Rufin, qui se croyoit au terme de ses désirs, et qui dans ce moment même n'attendoit plus qu'un mot d'Arcade pour être déclaré son collègue. Le soldat fait éclater sa joie à la vue du prince; puis, à un signal convenu, il se jette sur Rufin et le met en pièces. Catastrophe horrible; mais digne récompense d'un ministre pervers, que n'avoit point effrayé la perspective de tant de

dévastations, destinées uniquement à lui frayer un chemin vers le trône.

[395-400] Eutrope, qui lui succéda dans la faveur du prince, et qui gouverna à peu près comme lui, ne tarda pas à rencontrer un sort aussi déplorable : Gaïnas fit demander sa tête par ses soldats mutinés, et le foible empereur ne sut d'autre moyen de les contenir que de céder à leurs fureurs. Revêtu de l'autorité de Rufin et d'Eutrope, Gaïnas ne craignit pas de suivre leurs exemples. Il excita aussi l'avidité des barbares, et, avec des forces suffisantes pour réprimer leurs brigandages, il les vit, tranquille spectateur, ravager sous ses yeux les provinces confiées à sa protection. Plus attentif même à leurs dangers qu'à ceux des citoyens de l'empire, secrètement il leur faisoit passer des secours, indépendamment de divers subsides aussi honteux qu'inutiles qu'il leur fit accorder, pour obtenir d'eux des trèves passagères. Il fallut le dernier excès du mal pour ouvrir les yeux à Arcade, et pour lui inspirer la résolution d'éclater contre un traître qui, déjà possesseur de tout son pouvoir, aspiroit encore à le dépouiller du vain titre qui lui restoit. Gaïnas, frustré dans le projet d'incendier Constantinople et de se faire proclamer à la faveur du tumulte, fut déclaré ennemi de l'état, et il se trouva encore un chef et des

soldats fidèles à lui opposer. Bientôt, pressé à la fois d'un côté par une armée romaine, et de l'autre par celle des Huns, dont Arcade s'étoit ménagé l'alliance, il attaqua ces derniers, et trouva dans le combat une mort honorable qu'il ne méritoit pas.

[403] Cependant Alaric, forcé par l'opposition qu'il avoit trouvée en Grèce de gagner l'Illyrie, y demeuroit tranquille, sous le titre de commandant de ces provinces pour l'empereur Arcade. Stilicon, auquel on prête les mêmes vues et la même politique qu'à Rufin et à Gaïnas, l'y ménageoit, dans l'intention apparente de faire passer quelque jour ces provinces, par son entremise, sous la main d'Honorius, et avec le dessein réel de s'en faire un appui pour élever Eucher son fils jusqu'au trône. Dans cette vue, il faisoit pensionner le barbare, pour obtenir de lui, selon le besoin, ou son action ou son repos. Mais, soit que le tribut ne fût pas exactement payé, soit que les prétentions du Visigoth se fussent accrues et qu'on eût refusé d'y satisfaire, Alaric quitte subitement sa retraite, et, traversant la Pannonie et les Alpes-Julies, s'approche de Ravenne, où l'empereur faisoit sa résidence, parce que cette ville, entourée d'eau de toutes parts et renfermant un port, offroit dans les périls, devenus chaque jour plus fréquens, des difficultés d'attaque et des res-

Leur choix s'arrêta enfin sur un simple soldat dont le nom de Constantin leur parut d'un meilleur augure. Au lieu de se tenir sur la défensive dans son île, il prévint l'attaque en descendant sur le continent; et la générosité avec laquelle il se montra le protecteur de la Gaule abandonnée par son maître aux ravages des barbares, lui amena des soldats. A leur tête, et à l'aide des Francs qui s'allièrent à lui, il marcha aux Vandales, et les battit près de Cambrai. Mais, lorsqu'il auroit pu les dissiper entièrement en les empêchant de se rallier, inhabile à profiter de sa victoire, il se hâta vers Trèves, pour le vain plaisir de revêtir la pourpre dans la Gaule, et d'y déclarer Constant, son fils, César. Devenu alors plus entreprenant, et toujours secondé par les Francs, il commença à menacer l'Italie.

Stilicon porta de ce côté les forces d'Honorius, et le Goth Sarus, envoyé dans les Gaules, battit les lieutenans de Constantin, et l'assiégea lui-même dans Vienne; mais des secours amenés de la Bretagne par Géronce, un autre de ses lieutenans, firent lever le siége, et forcèrent Sarus à repasser lui-même les Alpes. Ainsi dégagé, Constantin acheva de se procurer la tranquillité par des concessions qu'il fit alors aux barbares de divers territoires de la Gaule, dans les Germa-

niques et dans la Belgique. Il transporta aussi le siége impérial à Arles, afin d'être moins exposé à leurs incursions, et plus à portée encore de surveiller l'Italie, et de s'assurer de l'Espagne, où il avoit fait passer Géronce son libérateur.

[408] Ce n'étoit point assez pour Honorius des pénibles soucis que lui apportoit un trône ébranlé de toutes parts, il lui fallut y joindre le tourment des soupçons, et contre le seul homme qui pouvoit encore le sauver. Fondés ou non, un certain Olympius les lui fit naître, et ménagea les moyens de punir celui qu'il représenta comme un traître. On s'étonne de voir un homme presque inconnu l'emporter si facilement sur un ministre réputé si habile, et qui auroit dû avoir une infinité de partisans, s'il eût effectivement visé au but auquel on prétend qu'il tendoit : mais il paroît par l'événement qu'il n'avoit pas même pris le soin de s'attacher le soldat ; et cette circonstance dépose en sa faveur. Une seule garde de Huns sembloit faire la sûreté de Stilicon. Le Goth Sarus, sa créature, choisi pour lui ôter cette ressource, répondit à l'indigne confiance qui fut mise en lui, et massacra cette garde, surprise parce qu'elle étoit sans défiance. Stilicon eut le bonheur d'échapper et de gagner Ravenne, où il se réfugia dans une église. Aussitôt arriva à la garnison l'ordre de

se saisir de lui, et elle obéit contre son général. Quelques amis et quelques domestiques témoignèrent seuls vouloir opposer de la résistance ; mais, soit que Stilicon se crût fort de son innocence, soit que ce fût la dernière ressource de sa politique, il leur interdit la défense, et se livra lui-même aux mains des soldats. Mais ceux-ci, aussi peu touchés de sa générosité que de sa confiance, violant, sur l'exhibition qui leur fut faite d'un nouvel ordre d'Honorius, la promesse qu'ils avoient donnée à Stilicon pour lui faire quitter son asile, le massacrèrent aussitôt *. Eucher son fils, le motif réel ou supposé de ses vues ambitieuses, fut également arrêté et mis à mort, précisément comme il sortoit de Rome pour se réfugier près d'Alaric, sur l'appui duquel il paroissoit compter.

Alaric, en effet, soit pour venger Stilicon et une multitude de ses compatriotes qui avoient été massacrés à Rome après la mort de leur protecteur, soit pour se procurer un prétexte de guerre, renouvela alors ses demandes accoutumées, et y ajouta celle de divers otages, pour lesquels il en offroit d'autres en échange. Olympius fit rejeter ces propositions comme humiliantes : mais il n'avoit pas pourvu à les rendre vaines ; car Alaric, se mettant aussitôt en marche, parvint sans

* Zozime.

obstacle aux portes de Rome, et l'eut bientôt réduite à la disette la plus affreuse. Les habitans lui adressèrent une députation pour lui demander la paix, et le prier de sauver à la capitale les horreurs d'un pillage dont on ne pouvoit calculer l'étendue. « Eh bien! qu'on m'en épargne la peine, répondit Alaric, en me livrant tout l'or et tout l'argent qui y est enfermé. » Il exigea de plus une somme considérable, pour laquelle il agréoit des termes et réclamoit des otages. « Eh! que laisserez-vous donc aux habitans? » observèrent les envoyés. « La vie », répartit-il sèchement. Il fallut en passer par ces dures conditions, et Honorius lui-même fut contraint de les ratifier. Le vainqueur se retira dès lors en Étrurie; mais, au bout de quelque temps, les sommes promises ne se trouvant pas acquittées, et les otages n'ayant point été livrés, il reparut devant Rome. Dans le même temps arrivèrent à Honorius des envoyés de Constantin, qui sollicitèrent la reconnoissance de leur maître, et qui l'obtinrent en faisant espérer des secours contre Alaric.

[409] Celui-ci cependant sembloit livrer à regret la capitale du monde à la destruction. Pour prévenir ce malheur, il proposa aux habitans de rompre avec Honorius, de faire cause commune avec lui, et de recevoir

un empereur de sa main. La nécessité contraignit à condescendre à toutes les volontés du vainqueur, qui leur donna pour maître Attale, envoyé récemment à Rome par Honorius, en qualité de préfet ou de gouverneur. Alaric tourna dès lors vers Ravenne. Honorius effrayé pensoit déjà à s'embarquer, et proposoit de s'associer Attale, qui refusoit insolemment de partager le pouvoir avec son maître, lorsque quatre mille hommes qui lui arrivèrent et qui assurèrent la défense de la place lui rendirent un peu de courage. Les inconséquences d'Attale vinrent ensuite à son secours; car Alaric, fatigué de ses imprudences et d'une présomption qui contrarioit toutes ses mesures, le dépouilla de la pourpre, ainsi qu'il l'en avoit revêtu, et renvoya les ornemens impériaux à Honorius, avec lequel il témoigna vouloir s'accommoder. Il s'opéroit entre les deux princes des rapprochemens insensibles, qui promettoient à l'Italie le retour de la tranquillité, lorsqu'une méprise de Sarus, ou peut-être la mauvaise foi de ce général, qui tomba sur des partis d'Alaric, rendit ce prince à toutes ses fureurs. Il abandonne aussitôt Ravenne, retourne devant Rome, et désormais sans pitié, après avoir fait éprouver à cette malheureuse ville les angoisses de la famine, il la livre à toutes les horreurs d'un assaut, de l'incendie et du pil-

lage. Placidie, fille de Théodose et de Galla, et sœur d'Arcade et d'Honorius, étoit alors dans Rome. Elle devint la proie du vainqueur; mais elle fut traitée d'ailleurs avec tous les égards dus à son rang. Ce fut le dernier exploit d'Alaric. Il mourut cette même année à Cosenza, dans la Calabre, où il s'étoit rendu pour une expédition qu'il méditoit contre l'Afrique. Ses soldats, pour protéger son corps contre les profanations, détournèrent le Vésanto pour y creuser une fosse, où ils le déposèrent avec d'immenses richesses, et rétablirent la rivière dans son lit. Ils élurent ensuite pour roi Ataulphe, frère de la femme d'Alaric.

[411] Géronce avoit des succès en Espagne, lorsque le fils de Constantin s'y rendit lui-même, assisté d'un autre géuéral, auquel il accordoit toute sa confiance. Géronce vit ce choix d'un œil de jalousie, et la jalousie tarda peu à le conduire à l'infidélité. A son instigation, les barbares remuent de nouveau, la Bretagne se soulève, les Armoriques ou provinces maritimes se déclarent indépendantes, et la Gaule entière, surtout vers le midi, est replongée dans toutes les calamités de la guerre. Pour mettre un terme aux scènes de carnage qui se reproduisoient dans son sein, il fallut de nouvelles concessions aux barbares ; et Constantin, qui leur avoit déjà

abandonné les Germaniques et la Belgique au nord, leur céda au midi la seconde Aquitaine et la Novempopulanie (la Guienne et la Gascogne). Il se proposoit de se dédommager en Italie, sur Honorius, des sacrifices qu'il étoit contraint de faire dans les Gaules; et déjà il avoit passé les Alpes, dans l'espoir de recueillir le fruit d'une intrigue qu'il dirigeoit dans le palais même de l'empereur, lorsque, la trahison ayant été découverte, il fut forcé de reprendre le chemin d'Arles. L'indignation d'Honorius se réveilla à cette perfidie, et lui suggéra les mesures les plus rigoureuses contre l'usurpateur. Il fit passer dans les Gaules Constance, d'une naissance obscure, mais d'un mérite peu commun. Né à Naïsse en Dardanie (Servie), comme le grand Constantin, il retraçoit plusieurs de ses éminentes qualités. Géronce, d'un autre côté, après avoir fait proclamer en Espagne un fantôme d'empereur, appelé Maxime, s'avançoit aussi contre Constantin. Déjà il avoit battu Constant son fils; et, après l'avoir forcé de se réfugier à Vienne, il l'y avoit assiégé, l'avoit pris et l'avoit fait périr. Son armée et celle de Constance se trouvèrent en présence sous les murs d'Arles. Constantin dut se féliciter d'abord d'une rencontre qui mettoit aux mains ses ennemis; mais sa joie fut courte. Constance dissipa et l'armée de

Géronce et une autre armée de Francs qui venoit au secours de Constantin, lequel se trouva dénué de toute ressource. Dans cette affligeante situation, il se fit conférer l'ordre de la prêtrise, espérant de la sainteté de son nouveau caractère, et du témoignage qu'il donnoit ainsi de son renoncement à toutes les grandeurs, qu'il auroit la vie sauve. Constance la lui avoit promise lorsqu'il se rendit à lui, et qu'il l'envoya à l'empereur; mais Honorius, sans égard à cette considération, non plus qu'à la promesse de son général, ou plutôt respectant hypocritement l'une et l'autre, n'osa le faire condamner judiciairement, mais le fit assassiner sur la route.

[411-413] La mort de Constantin ne rendit pas encore les Gaules à Honorius. Pendant que l'usurpateur succomboit, il s'en élevoit un autre, nommé Jovin, qui, soutenu par les Francs, les Bourguignons et les autres barbares, se faisoit proclamer dans les provinces du nord. Ataulphe, d'une autre part, se promenoit en vainqueur dans toute l'Italie; mais il ménageoit Honorius, parce qu'épris de sa sœur, qui étoit toujours prisonnière des Goths, il aspiroit à sa main, que la fière Placidie persistoit à refuser. Ses démarches, inspirées tour à tour par le désir de se faire aimer et par celui de se faire craindre pour arriver au même but, étoient vacillantes et

équivoques. Ce fut dans ces dispositions qu'il passa dans les Gaules, incertain s'il y devoit combattre pour ou contre l'empire. Constance, également épris des charmes de Placidie, mettoit obstacle à tout projet d'accommodement, qui pouvoit le frustrer lui-même des espérances qu'il osoit concevoir. De là une guerre où les intérêts varioient à chaque instant. D'abord Ataulphe et Jovin réunis furent près d'écraser le général d'Honorius. Placidie, effrayée pour son frère, et certaine de tout obtenir d'Ataulphe, rompit les liaisons de celui-ci avec Jovin, et les constitua même en état d'hostilité. Jovin, déjà affoibli par la retraite des Vandales ses alliés, qui, battus par les Francs et les Armoriques, avoient été chercher en Espagne une terre plus facile à conquérir, fut contraint à la fuite et s'enferma dans Valence. Ataulphe l'y poursuivit; et, l'ayant fait prisonnier, l'envoya à Honorius, qui le fit décapiter.

[414-416] Malgré cet éminent service, le roi goth n'étoit pas en paix avec l'empereur, qui lui offroit l'Aquitaine, mais qui redemandoit Placidie, à quoi le prince ne vouloit point entendre. Pendant ces négociations, Ataulphe se fortifioit toujours par la continuation des hostilités. Il échoua cependant devant Marseille; mais il enleva Narbonne, et dans cette ville il triompha enfin des longs refus de

Placidie. La paix devoit naître de cet événement. Le dépit et la jalousie de Constance y apportèrent des difficultés qui rendirent à la guerre la vivacité qu'elle avoit perdue. La seconde Aquitaine en devint le théâtre, et tomba d'abord sous le joug d'Ataulphe ; mais l'année suivante Constance reprit l'acendant, et força Ataulphe à évacuer Narbonne et à se retirer en Espagne, où il se forma un établissement dont Barcelone fut la capitale. Son ambition ainsi satisfaite, tout le disposoit à la paix, et à concourir avec les Romains à chasser de l'Espagne les Vandales qui la désoloient, lorsqu'il fut assassiné par Sigeric, frère de Sarus, qui s'étoit flatté d'occuper sa place. Mais Sigeric ne jouit que sept jours du fruit de son crime. Les Goths le firent périr et élurent Wallia. Le nouveau roi, en promettant d'employer ses armes contre les Alains et les Vandales, et en renvoyant Placidie, qui cessoit d'être un obstacle à la paix, obtint facilement des conditions avantageuses qui légitimèrent et assurèrent son établissement.

[416] La Gaule retomba ainsi sous le pouvoir d'Honorius. Constance l'y consolida par l'ordre qu'il s'efforça d'établir dans toutes les branches de l'administration, surtout dans la levée des impôts ; et il calma l'inquiétude guerrière des Armoriques et des Francs par

la confirmation des territoires qui leur avoient été reconnus ou concédés par le dernier Constantin. Autant qu'on peut le conjecturer des monumens obscurs de ces temps-là, les Francs avoient alors, pour limites de leur établissement dans les Gaules, le Rhin, la Meuse et la Moselle, d'où ils prirent aussi le nom de Ripuaires, par opposition aux peuples situés sur l'Océan, qui reçurent celui d'Armoriques ou Maritimes.

[418] L'Espagne rentroit aussi sous le joug des Romains, et Wallia y réduisoit pour eux et avec ses seules forces les Alains, les Suèves et les Vandales. Ses services furent récompensés par un accroissement de territoire qui lui fut donné dans les Gaules. Constance, auquel Honorius avoit accordé la main de sa sœur, et qu'il associa encore depuis à l'empire, chargé de traiter avec le prince goth, lui concéda la seconde Aquitaine (la Guienne, la Saintonge et le Poitou), et plusieurs grandes villes dans les provinces voisines, entre autres Toulouse, qui devint la capitale des Goths *. Si dans cette transaction la politique de Constance fut de procurer à l'empire dans les Gaules une puissance qui y tînt les barbares en respect, il s'abusa fort. Ces prétendus protecteurs s'agrandirent bientôt aux dépens du territoire confié à leur surveillance; et, sous les

* Marina.

successeurs presque immédiats de Wallia, ils étoient maîtres des trois Aquitaines et des deux Narbonnoises, c'est-à-dire de presque tout le territoire compris entre l'Océan, le Rhône, les Pyrénées et la Loire.

[420] Telle étoit la situation des Gaules lorsque les Francs, en élisant un chef unique, qui donna désormais plus d'ensemble à leurs opérations, se frayèrent les voies à la domination entière du pays.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

§ II. De l'an 600 à l'an 50 avant J. C.

Histoire des Gaules, depuis les premières émigrations connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules-César.

ANNÉES AV. J. C. — Pages.

§ III. De l'an 50 av. J. C. à l'an 260 de J. C.

Histoire des Gaules, depuis l'achèvement de la conquête du pays par Jules-César, *jusqu'aux premières incursions qu'y tentèrent les Francs.*

ANNÉES. Pages.

§ IV. De l'an 260 à l'an 420 de J.-C.

Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent sous Pharamond, leur premier roi.

FIN DE LA TABLE.

